

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Desconocido

Sarah Marquis

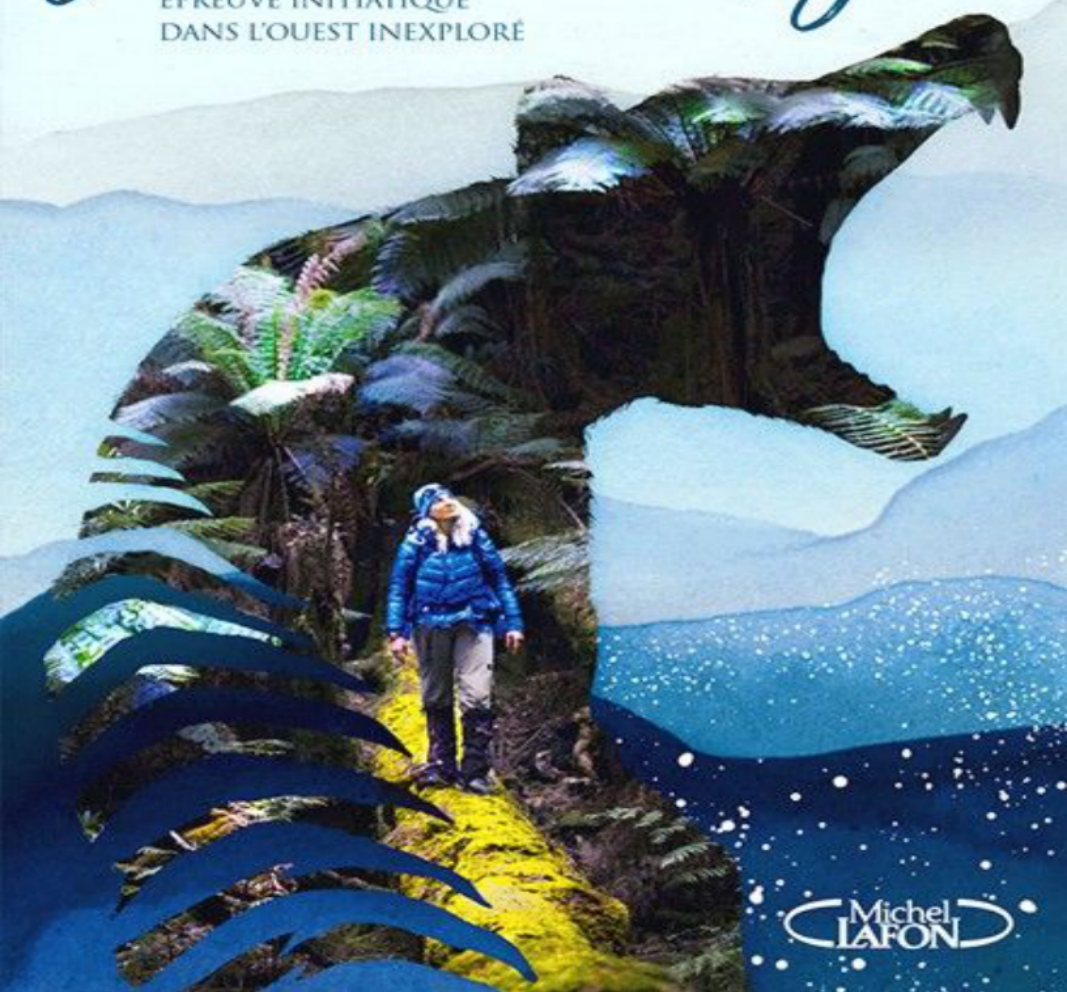
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SARAH MARQUIS

J'ai réveillé le tigre

TASMANIE.
ÉPREUVE INITIATIQUE
DANS L'OUEST INEXPLORÉ



SARAH MARQUIS

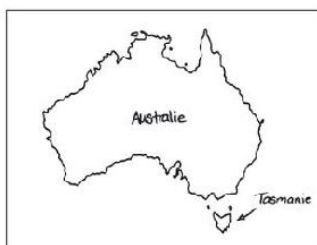
J'AI RÉVEILLÉ LE TIGRE

Tasmanie, épreuve initiatique
dans l'Ouest inexploré

Michel
LAFON

*Au tigre de Tasmanie.
Cache-toi encore longtemps !
Ne laisse pas les humains t'approcher,
laisse tes yeux vagabonder la nuit
seulement et lave-toi un peu plus,
ça te sauvera la vie.*

CARTE DE L'EXPÉDITION



NOTE À L'ATTENTION DU LECTEUR

Afin de préserver la vie privée de certaines personnes évoquées dans ce livre, leurs nom et prénom ont été changés.

Alpes suisses, été 2017

4 mois avant le départ

Je marche sur ce petit sentier pédestre pas plus large que mes deux pieds depuis plus de trois heures maintenant, et il n'a cessé de grimper. De grands sapins bicornus dus aux tonnes de neige qui tombent en hiver dans cette combe gardent ce sentier sans faire d'histoires. Aujourd'hui j'ai un peu de peine à respirer, je dois faire des mini-pauses. « C'était plus facile hier », me dis-je. Je finis mon ascension et m'arrête au sommet de cette crête rocheuse, y dépose au sol mon sac à dos et sors de la poche du haut ma récompense : une orange. Je pèle paisiblement celle-ci, le soleil est au rendez-vous, la vue est spectaculaire mais je ne peux m'empêcher de penser que je ne suis pas tout à fait prête, mon entraînement minutieux doit continuer encore et encore. Je suis pourtant sereine à l'intérieur, mais vais-je être à la hauteur de cette expédition ? L'exploration m'appelle, je la sens, je vais devoir prendre mon mal en patience et continuer à me préparer physiquement. Aujourd'hui j'ai ajouté trois bûches de bois dans mon sac à dos, il ne pèse que 21 kilos. Je vais devoir augmenter son poids progressivement jusqu'à atteindre 35 kilos, mais sans jamais forcer, un pas après l'autre, semaine après semaine. Je rigole intérieurement en pensant au contenu de mon chargement : des bûches de bois ! Il est temps de redescendre, la journée est loin d'être terminée. Je dois encore préparer la conférence de demain, avoir un rendez-vous téléphonique avec un membre potentiel de mon nouveau team, descendre en ville et je finirai ma journée en marchant encore un peu, cette fois sans poids, avant d'aller au lit. Cette petite session, qui se passe souvent dans la nuit, m'aide à faire un bilan de ma journée et à évacuer les tensions en m'imprégnant des bonnes énergies de la forêt avant d'aller dormir.

Mon sac est déjà en position sur mon dos, je bois encore une fois

du regard ce paysage parfait et silencieusement je prononce ces mots :

Merci Merci.

Je vis dans ce coin du monde depuis mes vingt ans, j'ai changé de vallée, de village, d'altitude mais je suis toujours là dans les Alpes suisses, un point sur la carte du monde que j'appellerai bientôt mon « camp de base ».

La descente est aussi importante que la montée, cela fait travailler des muscles différents, je marche consciemment, pose mes pieds avec concentration. J'aime sentir ce poids dans mon dos, cela fait plus de vingt-cinq ans que j'explore ce monde à pied, seule, et toujours avec un sac à dos dont le poids varie mais qui pèse en moyenne 30 kilos. À tel point que lorsque je marche sans mon sac, je trouve que ce n'est pas de la marche : ça m'amuse !

Pour cette nouvelle expédition je dois prendre un packraft¹ avec moi, donc je vais atteindre un poids total de 35 kilos et ces 5 kilos de plus font toute la différence. Je peux compter sur mon expérience, mes connaissances mais je ne peux pas éviter le travail de fond : l'entraînement, la récupération, la nutrition, le sommeil. Mais tout ceci est ma vie depuis si longtemps que je ne m'en rends plus vraiment compte. Ce qui est fascinant, en revanche, c'est ce qui se passe au fond de moi avant un défi aussi important que celui-ci. À quatre mois du départ, mon animal intérieur se réveille gentiment de sa longue sieste. À chaque retour d'expédition il se roule en boule et se met à somnoler paisiblement, mais là il est déjà aux aguets, il sent que quelque chose se prépare. Je souris intérieurement... le processus est enclenché, je suis impatiente.

1. Petit bateau gonflable pesant 1,9 kg et une pagaie.

Alpes suisses, le 20 décembre 2018

8 mois après mon expédition en Tasmanie

J'ouvre les yeux et me retourne dans mon lit, ce qui déclenche instantanément une vieille douleur qui me fait grimacer. Machinalement je frotte mon épaule gauche. Le jour est déjà levé, une petite voix intérieure me dit : « Tu es en retard. » Je contemple encore un instant le spectacle sous mes yeux, mon regard est en amour avec la vue qui s'offre à moi. Dehors, une couche de neige fraîche recouvre tout le vert de la forêt. La vue depuis ma petite chambre est une vraie carte postale. Je suis émerveillée par la beauté parfaite de ce tableau vivant. Je suis chez moi. Cette phrase à la tonalité sédentaire a toujours fait frissonner d'angoisse l'exploratrice, la femme libre que je suis. En mon for intérieur, je qualifie ce lieu de « camp de base », ce qui instantanément rassure la sauvageonne qui sommeille en moi. Et pourtant, mon vieux rêve ressemble étrangement à un lieu comme celui-ci. Dans mes souvenirs, je vois encore cette petite maison en bois au milieu d'une clairière : de son toit s'échappe paresseusement la fumée du feu de ma cheminée.

Je me lève et machinalement, avant de faire quoi que ce soit d'autre, j'ouvre la porte transparente du grand poêle qui se tient au centre de la pièce principale et repousse, à l'aide d'un bout de bois, les cendres de la veille au fond du foyer. J'aime ce petit frisson du matin où rien n'est encore tempéré ; mes pieds nus sur le sol chérissent ce froid dynamisant. Je me sens en vie. J'enfile une de mes vestes et saute dans mes bottes à neige pour aller chercher quelques bûches à l'extérieur.

Faire un feu fait sourire mon âme. Ces gestes si familiers me transportent instantanément au-delà des déserts, des jungles, des hauts plateaux, des gorges asséchées, des steppes mongoles et du bush¹

australien. J'ai dans ma vie fait des milliers de feux dans les plus beaux endroits de cette planète. Toujours avec cette idée de protéger le lieu en n'utilisant que quelques bouts de bois, souvent en creusant le sol pour ne pas me faire repérer tout en évitant d'avoir un trop grand impact sur mon environnement. Mais aujourd'hui c'est un feu facile, les flammes apparaissent sans effort et s'étirent sans restriction. Je souris ; j'ai emménagé dans ma « tinyhouse² » il n'y a que quelques semaines, peu de temps avant que la neige bloque l'accès par la route forestière. La marche est désormais la seule façon d'accéder à mon chez-moi, pour mon plus grand bonheur. J'ai passé plus de cinq mois cet été avec mon frère à construire ce petit chalet qui fait à peine 38 mètres carrés. Nous avons travaillé comme des acharnés plus de dix heures par jour et avons construit presque tout de nos mains. Alors ce matin, en contemplant mon feu qui crépite, je sens une douce vague m'envahir comme au moment où l'on a fini un bon livre et qu'on tourne la dernière page avec un sourire aux lèvres. Une sorte de satisfaction, peut-être ! Une sensation d'accomplissement ou plutôt une sorte de validation. Désormais je sais que je mérite d'habiter sur ce petit bout de terre et qu'il veillera sur moi comme je veillerai sur lui...

Je me relève en m'appuyant sur mon bras gauche, je laisse échapper un « ARGHHhhhhh ! ». Cette douleur ne me lâchera donc jamais ?

Je hurle :

– Envole-toi je n'ai plus besoin de toi, j'ai compris.

« Si tu n'apprends pas je t'apprendrai, dit la vie. »

1. Nature sauvage australienne.

2. Petite maison.

Toute première fois

D'où vient cette douleur ? Que s'est-il donc passé ?

Eh bien pour vous raconter ce chapitre de ma vie, il va falloir que je vous emmène tout au début...

Là où tout a commencé, lorsque j'ai posé le pied pour la première fois sur cette petite île dans la mer de Tasman, du nom de Tasmanie, il y a de cela presque deux ans.

Hobart, ville située à l'extrémité sud de l'île

Je suis arrivée hier, je ne connais intentionnellement rien de ce lieu ni de cette île, je veux la sentir, la respirer, la comprendre d'une autre manière que celle qu'imposent toutes les informations que je peux facilement glaner sur internet. Et là, encore « stone » par le décalage horaire, je me promène sur les quais du port de Hobart, la ville la plus au sud de l'île. Je ne crois pas pouvoir marcher plus lentement, mais je veux entrer dans ce tableau, me glisser dans cet instant pour comprendre ce lieu, m'imprégner de chaque son, de chaque odeur. Je marche si lentement que cela laisserait le temps à un peintre de rue de figer ma présence sur sa toile. Je continue à la vitesse d'un escargot tout en fermant les yeux, je veux absorber et m'imprégner. J'entends alors les cris des mouettes, les bruits des trappes que les pêcheurs d'écrevisses de mer nettoient et empilent sur le pont de leurs bateaux. Les clapots lèchent les pontons des quais avec discrétion, de grandes traverses en bois soigneusement alignées

guident les piétons le long de l'eau, mes pas produisent un son creux. J'imagine les navires de l'époque qui trouvaient refuge ici en remontant la rivière Derwent pour se mettre à l'abri d'une mer qui ne pardonne rien sous ces latitudes. La plainte d'une corne de brume me fait sursauter et j'ouvre aussitôt les yeux : un bateau gigantesque annonce son départ imminent pour l'Antarctique. J'ai encore le regard sur ce géant orange et blanc lorsqu'un passant m'interpelle.

– Puis-je vous aider ? Vous cherchez quelque chose ?

– Non, merci, dis-je avec un sourire.

L'inconnu reprend aussitôt son pas. Je regarde autour de moi, seules quelques silhouettes au bout du quai se déplacent rapidement, le ciel est maussade, prêt à déverser toute sa tristesse. Ai-je donc l'air de chercher quelque chose ? J'accélère l'allure pour me mettre à l'abri dans le premier café qui se présente. À peine ai-je poussé la porte que la pluie tombe, droite et linéaire. Je souris en mon for intérieur, le regard fixé sur le port, à l'affût du moindre mouvement. J'ai juste le temps de siroter mon thé avant que la pluie cesse, laissant en souvenir de son passage de généreuses flaques où un soleil timide se mire désormais. Je sautille comme une gamine en les évitant et m'amuse de ce temps frais. L'air est vif et plein de liberté, l'aventure est là, présente dans ce ciel austère, je la sens dans les bruits de ce port du bout du monde qui semble jeune mais si ancien à la fois. Tout a commencé ici, en 1803, lorsque la ville a été fondée.

Je suis très consciente de la raison de ma présence ici, mais pour l'heure j'ai faim, et ce petit troquet de l'autre côté de la rue, coïncé au milieu de cette rangée de bâtiments coloniaux, me semble très approprié. Le ventre plein, ce sera plus facile, me dis-je. Je pousse la porte de bois vitrée qui donne sur la rue et entre ; un seul coup d'œil à travers la vitre m'a renseignée sur ce lieu simple et cosy. Un Italien au regard plus malicieux que le mien me reçoit. « *Benvenuto*. Assieds-toi, je reviens », me dit-il en italien et il disparaît en cuisine. J'ouvre à peine la bouche que son patron assis dans le fond de la pièce me fait signe de me taire et de m'installer... « Ah ces Italiens, pensé-je, même au bout du monde ils me feront toujours sourire... » Et voilà mon serveur de retour avec une salade mêlée très finement coupée pleine de couleurs et d'élégance. Fier, il reste planté devant moi, son corps en dit plus que lui, ses yeux bleus et ses cheveux foncés lui vont bien et il le sait... Je suis sa seule cliente à ces heures, je le remercie en anglais,

et aussitôt ses mots chevauchent les miens.

– Tu n’es pas italienne ?

– Eh bien non...

Il m’examine de la tête aux pieds sans un mot.

– Ça va ? Tu vas me servir même si je ne suis pas italienne ? plaisanté-je.

Il s’en va en cuisine en marmonnant, puis réapparaît dix minutes plus tard avec une quiche qu’il dépose nonchalamment devant moi.

– Sans viande, ni poisson, n’est-ce pas ? me lance-t-il comme s’il me défiait à un combat à l’épée.

Étonnée, je lui réponds :

– En effet !

– Oublie, ne cherche pas, je ne me trompe jamais, je suis le meilleur, déclare-t-il sans modestie.

Et il s’éloigne aussitôt en gesticulant.

C’est ainsi que j’ai trouvé la plus savoureuse quiche végétarienne au curry de tout le sud de l’hémisphère ! Ce que je ne savais pas encore, c’est que cette quiche allait me hanter durant bien des jours pluvieux...



Sur notre planète Terre, certains noms de lieux sont empreints de mystère et d’aventure, comme Machu Picchu, Ushuaia, Casablanca...

Cette fois-ci, pour moi, ce n’est pas un pays ni un lieu qui m’a attirée, mais bel et bien un simple nom : le thylacine, nom commun – ou tigre de Tasmanie. Il est la raison de ma présence ici aujourd’hui.



Je déambule le long des quais, j’arrive maintenant à la hauteur d’une partie plus ancienne de la ville avec des bâtiments à l’allure *british*, robustes et imposants, aux toits de tôle galvanisée. Je me faufile dans ce quartier qui raconte une histoire que je ne connais pas

encore. La pluie se remet à tomber et je m'engouffre dans une cour intérieure. Pour mon plus grand bonheur, j'y découvre un petit *bookstore* de livres usagés. Un homme est là, la tête plongée dans ses ouvrages, la soixantaine peut-être. Il répond avec concentration à mon « bonjour ». Je lui demande où je peux trouver des ouvrages d'auteurs locaux. Et c'est ainsi qu'il me parle de Richard Flanagan. Il lui reste un de ses livres qu'il me met entre les mains. Je le remercie et m'émerveille des deux ou trois pages que je parcours ici et là. « C'est décidé, je le prends », pensé-je, tout en retournant le livre et en caressant d'un geste familier sa couverture. Je cherche la dernière page et à ma grande surprise je découvre qu'elle a été arrachée. Je me retourne vers le propriétaire, le livre ouvert à la page manquante. Il me regarde, comprend et me répond :

– Ce n'est rien, c'est juste une page !

– Oui mais c'est la dernière !

Et là ce personnage, jusqu'alors sympathique, semble soudain fulminer de l'intérieur : son visage gris se transforme, prêt à exploser. Sombre et rouge de colère à la fois, il me prend le livre des mains et s'exclame : « Dégage de chez moi ! », en pointant d'un geste violent la porte de sortie. J'en reste bouche bée. Donc il insiste : « Dégage de chez moi, sale bonne femme ! » C'est ainsi que je me retrouve sous la pluie, ahurie par cette scène...

Cette personne fait partie de mes premiers contacts avec les Tasmaniens. Je courbe les épaules, rabats le capuchon de ma veste et je m'enfuis sous cette pluie en me disant : « Eh bien ça promet ! » Sauvage, grognon. Son grand-grand-oncle ne devait être ni le curé ni le prof du village, j'ai ma petite idée.

Synchronicité

Je me réveille dans ma chambre du troisième étage, l'air est frais, j'ai intentionnellement laissé la fenêtre ouverte hier soir, je tire à moi les draps blancs en coton perlé et reste allongée encore un instant, pensive. Je n'ai pas regardé dehors, je connais cet air incisif qui a du mordant... Il a neigé, j'en suis sûre. Je me lève, le plancher grince sous mon poids. Il est encore tôt mais le temps presse. Je m'habille, et descends rapidement les marches du grand escalier central. Cette vieille demeure de Hobart a dû connaître des jours glorieux avec des réunions de notables du coin, des fêtes mémorables où les dames portaient de longues robes éblouissantes et flirtaient discrètement avec les capitaines des bateaux du moment qui se retrouvaient ici à fumer le cigare en sirotant un excellent whisky dans leurs plus belles tenues d'apparat. Le feu crépite déjà dans la cheminée centrale du grand salon qui fait office de réception. Je ne m'attarde pas pour autant, et sors sur le perron. J'ajuste ma veste. Instinctivement je le sens, le géant qui protège la ville... Je me retourne donc et sans surprise il est là : le mont Wellington et ses mille deux cents mètres. Aujourd'hui c'est le premier matin de l'année où il porte un fin manteau de neige fraîche.

La rue me semble être la gardienne des réponses à mes questions. J'inhale lentement cet air du bout du monde qui me nourrit déjà, et d'un pas décidé m'élance dans cette matinée pluvieuse. Au loin j'entends quelques mouettes se raconter les histoires de la veille. Je croise un travailleur du port avec un café brûlant à la main, je l'interpelle : « Bonjour, vous l'avez trouvé où, votre café ? » Il sourit en m'indiquant d'un geste précis une petite rue, puis sans un mot, d'un

pas lent et encore endormi, il s'éloigne...

Je me glisse dans cette ruelle qui donne accès à une grande cour intérieure silencieuse où quelques individus sont agglutinés devant une devanture. Je me joins à eux. Un homme grand aux cheveux légèrement poivre et sel, à la stature solide, s'applique à faire sortir le liquide précieux des percolateurs. Il s'arrête un instant et lève la tête par-dessus la grande machine à café ; son regard est celui d'un aigle. Sans un mot, il extirpe machinalement les deux manchons qu'il tape vigoureusement avant d'y remettre du café. Ses gestes sont précis et rapides, la queue diminue et bientôt je suis sa seule cliente. Il ne me parle pas, d'un simple mouvement de tête il prend ma commande. Lui aussi semble grognon, mais ses yeux d'un bleu intense et son front plissé lui donnent un air de marin échoué sur la terre ferme. Son vieux tee-shirt, d'un bleu délavé, lui, et qui porte une inscription illisible, laisse deviner un corps habitué aux durs labeurs. J'observe ses gestes précis ; il glisse machinalement mon café par l'ouverture, encaisse, prépare ce qu'il doit me rendre et... au moment même où il dépose la monnaie dans ma main, son regard s'accroche au mien avec concentration et intensité comme s'il voulait lire le fond de mon âme. Tout semble mis sur pause l'espace de quelques secondes, assez pour qu'un malaise plane dans l'air. Je retire ma main et lui son regard, et comme si rien ne s'était passé, je fais face à la cour intérieure et m'éloigne en me faufilant dans une rue étroite. Je savoure doucement ce liquide salvateur : son café est relevé, puissant, d'une douceur amère, un peu comme lui.

Ce matin, je dois me rendre au musée, trouver l'office gouvernemental qui vend des cartes topographiques, rencontrer les gens qui pourront me délivrer des autorisations, l'office de pêche, entre autres... Ces tâches me sont familières, je parle couramment l'anglais¹ et j'ai plus de vingt-cinq ans d'expérience derrière moi. Je ne vois aucun obstacle majeur, même si je sais qu'il y en aura plus d'un, mais aucun ne sera insurmontable.

Pour l'heure, je traverse le port d'un pas franc entre deux zips de café. Je suis seule au monde, il est encore trop tôt pour les pendulaires. Je réfléchis à la tactique à utiliser. Je ne suis pas stressée par les tâches qui m'incombent, mais c'est autre chose en ce qui concerne l'animal au corps de tigre, avec des ancêtres marsupiaux, une poche pour porter ses petits et une gueule qui s'ouvre à cent-

quatre-vingt degrés, prête à broyer toutes les proies qui croisent son chemin. Comment vais-je rassembler suffisamment d'informations à son sujet sans éveiller les soupçons sur mon but ? Les rares occasions où j'ai glissé « le tigre » dans mes conversations, cela a soulevé des regards sombres et hostiles. Donc je pense plus sage de ne pas parler de mon expédition pour ne pas m'attirer les foudres des locaux, et de recueillir le maximum d'infos, en la jouant profil bas.

Le tigre de Tasmanie, au magnifique nom scientifique, *thylacine*, a eu une fin terrifiante. Il a été exterminé par des chasseurs de tête, motivés par une grande récompense mise à disposition – comme souvent – par le gouvernement. C'est ainsi qu'en 1936 le dernier tigre de Tasmanie s'éteignait dans des conditions horribles au zoo d'Hobart. Depuis il fait partie des mythes locaux. Avec les années, des fermiers, des marcheurs, et même des cyclistes ont déclaré l'avoir aperçu à plusieurs reprises mais trop furtivement pour pouvoir le prendre en photo. Les gens du bush ont lancé des rumeurs plus obscures les unes que les autres, sans doute pour éloigner les curieux. Certains personnages locaux sont allés voir les médias en prétendant l'avoir vu et pouvoir en apporter la preuve. Mais lorsque les feux des projecteurs de la conférence de presse se sont allumés, ce fut un flop : la preuve n'existait pas. Il n'y a aucune preuve tangible permettant de croire que le tigre de Tasmanie est encore en vie, mais plein de témoignages. Alors pourquoi me suis-je mis en tête que j'arriverais à élucider ce mystère ? Comment ai-je fait ce pari impossible de partir à sa recherche ? Et si je le trouve, je fais quoi ?

L'image mentale du tigre me hante depuis mon arrivée ici ; il occupe toutes mes pensées. J'ai l'impression que je dois remonter dans le temps pour comprendre sa vie d'avant, les gens d'avant, la ruée vers l'or, le temps des colonies pénitencières, les Aborigènes, etc.

Le passé en boîte

J'arrive devant un bâtiment fait de mini-briques soigneusement juxtaposées. Je passe la grande porte en bois et me retrouve dans une

cour intérieure magnifique où une structure de verre, au fond, délimite la nouvelle section du bâtiment réservée au musée. J'y entre silencieusement comme dans un temple.

Plusieurs heures passent avant que j'en sorte, éblouie par les richesses qu'il détient, un vrai Graal pour moi. J'ai pu recueillir un maximum d'infos sur la géologie, les Aborigènes de l'époque, les premiers navigateurs qui ont posé le pied sur l'île, sur la faune et la flore... Et pour finir, la star du musée a été pour moi une exposition surprenante, et très exhaustive, sur le tigre de Tasmanie.

J'ai absorbé religieusement chaque info qui pourrait éventuellement m'aider à découvrir l'histoire de cette île. Je suis certaine que les indices du passé me permettront de comprendre le présent.

Je m'arrête à la boutique du musée que je dévalise de tous les ouvrages susceptibles de m'aider dans mes recherches.

Puis, le sac à dos plein de livres, je me rends au petit café du musée, dépose mes achats et m'assieds discrètement à la table du fond. Je déplie une carte basique de Tasmanie et la parcours, pensive, en digérant toutes les précieuses informations que je viens de glaner, tout en attendant mon café...

Une femme s'approche et me salue en passant sa main dans ses cheveux en bataille. « Puis-je vous aider ? me demande-t-elle. Je vis ici... »

Je la regarde, surprise : elle a un grand sourire généreux et fort sympathique. Nous commençons une conversation qui m'apprend qu'elle travaillait pour la gestion des parcs nationaux et qu'elle a été en charge des expéditions en Antarctique. Les noms des sections scientifiques qu'elle mentionne ne me parlent pas. Elle m'indique qu'elle doit partir mais elle me note ses adresse, e-mail et téléphone sur un bout de papier au cas où j'aurais besoin d'infos. Et la voilà qui s'éloigne comme elle est arrivée... en coup de vent ! Je reste là avec entre les mains le bout de papier sur lequel elle m'a écrit ses coordonnées. J'entends encore sa voix dans ma tête, mon regard est bloqué sur ce papier et je me repasse la scène. Quelque chose me chiffonne. Oui c'est bien ça, son accent ! Il n'est pas d'ici ; il y a un mélange de tasmanien et, non, ce n'est pas du tout australien, mais bel et bien... américain !

J'ai la sensation que ce ne sera pas notre seule rencontre...

-
1. La Tasmanie est un État du Commonwealth, on y parle anglais.

La validation

J'ai toujours cru en l'aptitude humaine à ressentir son environnement puis à se dépasser et s'adapter en fonction de la situation.

Et c'est avec cette façon de voir la vie que j'aborde ce bout du monde. Parce que si vous imaginez que je suis arrivée ici par hasard, détrompez-vous. Des événements ont convergé pour que je me retrouve ici sous cette pluie battante et cela je ne le sais que trop bien...



Je m'éloigne du port et remonte Murray Street. La pluie s'infiltré partout, veste ou pas veste. Je me glisse donc dans un *coffee shop* aux grandes baies vitrées qui donnent sur la rue. Le serveur a une moustache surprenante des années 1950 ; il me regarde d'un air distant, prend ma commande puis dépose mon *coffee latte* et me lance : « Et ne viens pas te plaindre de la météo, on n'est pas au Queensland, ici ! » Je souris à ce petit jeu de grincheux qui se joue ici... Sont-ils tous comme cela ?

Un journal qui a déjà bien vécu se trouve à portée de main sur la devanture en bois près de la fenêtre ; il est daté de dimanche dernier. J'aime me retrouver au bout du monde avec un café et un journal pas frais. Cela me rassure sur ma destination. Dans ce journal chiffonné, je découvre une auteure qui habite le coin, Katherine Scholes. Le portrait de l'écrivaine est surprenant, elle a passé son enfance en Afrique et son nouveau livre s'appelle *Congo Dawn*. Très intéressant, je vais

m'empresse de l'acheter. Je ne vais pas m'aventurer à demander au serveur le journal du jour, j'ai comme l'impression que ce luxe n'arrive pas jusqu'ici. Ma petite voix intérieure me souffle que je devrais lui réclamer le *New York Times*... pour m'assurer de la présence chez lui d'un quelconque sens de l'humour !

Je commencerais presque à savourer cette atmosphère inattendue, sarcastique, mystérieuse. Mais que cache-t-elle vraiment ?

Je tourne les pages avec attention à la recherche de mini-indices sur la vie, les gens, l'atmosphère... Un journal local, c'est un peu le reflet de la population et je veux comprendre les gens d'ici.

J'ai le regard figé sur un mot sans importance quand soudain une vague puissante se met à parcourir tout mon corps. Ni trop douce, ni trop rigide, ni aimante, ni glaciale. Surprise, sans bouger, je lève alors les yeux de mon journal, mon cerveau vibre doucement, sans formuler aucune question. « Bienvenue ! » dis-je en plissant les yeux comme pour mieux ressentir ce qui m'arrive. C'est un peu comme si on m'enrobait d'une couverture apaisante et moelleuse pleine de certitude. Je souris calmement. Je sais maintenant que je suis au bon endroit au bon moment. Il aura fallu bien des événements pour que j'arrive ici, sur cette île, dans ce café, à cet instant précis de ma vie. Les instants vécus jusqu'à présent prennent tout leur sens, ils sont enfin reliés entre eux, faisant et formant désormais mon histoire, celle qu'un jour vous lirez dans un livre que j'écirai sur mon expédition extraordinaire en Tasmanie...

Parce que je sais maintenant qu'elle aura lieu.

J'abandonne le journal, la pluie continue de tomber, je reviens en une fraction de seconde dans cette réalité, le temps presse : je dois m'assurer de tant de choses.

Je me lève de ma chaise un peu brusquement, comme si j'allais rater mon train, et sors en fermant derrière moi la vieille porte en bois de l'établissement. Le haut de la porte frôle encore une fois la clochette accrochée à fleur de battant. Je n'entends qu'un petit timbre aigu et aucun « Au revoir ! Merci », que je n'attendais pas...

Je me retourne et regarde à travers la vitre l'emplacement où j'étais assise, je reste là un moment comme si j'avais l'impression

d'oublier quelque chose et pourtant mes yeux ne voient rien. Mais au fond de mon cœur, je sais qu'elle gît quelque part près de la fenêtre sur le sol. Je me suis tant débattue, j'ai tant lutté pour qu'elle se détache... J'ai presque envie de faire demi-tour et de la rejoindre mais je me reprends, cette peau-là m'étouffait. Les serpents eux aussi passent par une phase de fragilité avant de pouvoir se séparer de leurs anciennes peaux.

J'ai l'impression d'avoir l'énergie et la force d'une nouvelle vie. Je suis comme libérée. Je traverse la rue en courant sous la pluie et lâche un « Houhouuuuuuuu » victorieux.

À l'intérieur de moi, tout est calme et serein comme après un orage d'été, l'air est léger et aiguisé, l'avenir est une certitude enrobée d'inconnu. Je dois partir, sans me retourner, et maintenant je sais où.

Merci Merci.

« Croire en soi-même, c'est aussi croire aux autres et à tout l'Univers. »

Envol pour la Tasmanie

1 MOIS AVANT LE DÉPART DE MON EXPÉDITION

Premier arrêt, Melbourne.

J'ouvre un œil, le soleil tape sur les baies vitrées de ma chambre. Je me retourne sans énergie dans mon lit, le corps comme drogué. Il me faudra au moins un jus frais de légumes verts avec plein de chlorophylle pour faire passer ce jet lag. Quelques secondes plus tard mes paupières ont déjà perdu cette bataille-là.

Quarante-cinq minutes après, je sors enfin, mes lunettes de soleil sur le nez. Je marque une pause sur le pas de la porte de mon hôtel. Dans la rue, les gens se déplacent rapidement, je les observe un instant puis, sans conviction, je m'engage à mon tour dans ce flux d'êtres humains. Je connais cette ville, je descends William Street jusqu'à la croisée de Bourke Street et là, il y a un petit « *juice bar* » avec des jus frais faits par un Brésilien et sa femme. Quelques minutes plus tard, j'arrive à le localiser : il est juste de l'autre côté de la rue.

Melbourne ne change donc pas tant que cela, me dis-je. Pour moi qui n'aime déjà pas trop les villes, celle-ci est tout au bas de ma liste, là où il n'y a aucune étoile. C'est juste un arrêt, je dois mettre la main sur quelques pièces qui manquent à mon matériel, des articles que je n'ai pas eu l'autorisation d'emporter dans le pays avec moi, voilà tout.

Le Brésilien est toujours aussi sympa, souriant et aimable, il a un petit mot pour tout le monde, je présume que son secret est simple : l'amour pour les humains en général.

– Salut ! Toujours là, ça fait plaisir, je lui lance. J'ai besoin d'un mélange anti jet lag, tu as ça ?

– J'ai ce qu'il te faut, *my darling*, assieds-toi relax, je te prépare ça.

Je reste là une heure durant, assise à regarder la ville se mouvoir, en sirotant presque 1 litre de son jus qui aurait réveillé n'importe quelle Belle au bois dormant.

Dans un projet comme celui-ci, il y a quatre étapes préliminaires. L'entraînement, puis la préparation en Suisse sont terminés, j'arrive à l'étape 3. Je respire profondément, heureuse d'être là, c'est déjà une petite victoire pour moi. J'ai réussi en un an à monter mon expédition, trouver des partenaires, présenter mon projet au *National Geographic* à Washington DC aux États-Unis et mettre sur pied une équipe ; j'ai même fait des repérages lors d'un petit aller-retour en Tasmanie l'an dernier. Tout cela en m'entraînant et en préparant la logistique. J'ai aussi acheté un chalet microscopique qui tombait en ruine dans la forêt et j'ai écrit un livre, toujours chez mon éditeur Michel Lafon, à Paris, et qui s'appelle *La Nature dans ma vie – Les trucs et astuces d'une aventurière*. Pendant ce temps-là, je donnais également des conférences en Suisse et à l'étranger. Une année de folie ! Je respire profondément comme pour oublier cette vie-là et me concentrer sur celle qui m'attend.

Dans cette partie sud de l'Australie, c'est le début de l'été. Je laisse derrière moi le stress et les journées qui n'en finissent pas. J'aime fêter mes petites victoires avant d'entamer l'étape 3, c'est très important, et je sais exactement ce qui me ferait plaisir. C'est ainsi que je me dirige vers un vieux troquet qui est devenu très connu pour son originalité : il propose entre autres des têtes de chou-fleur en papillote. Ce petit coin caché dans une ruelle s'appelle Miznon¹. Sur la minuscule terrasse, je papote avec le serveur du café d'en face ; le passage est si étroit qu'il ressemble étonnamment à une ruelle italienne. Ma commande arrive habillée en papillote, si énorme qu'on dirait un paquet. Une sauce au tahiné citron l'accompagne. Le serveur de la concurrence se rapproche et finit par s'asseoir à mes côtés, tout en gardant un œil en face. À cette heure, il n'y a presque personne. Cette manière d'entamer la conversation avec à peu près tout le monde fait partie de la beauté de ce pays. Nous finissons notre discussion en faisant la fête à ce gros chou-fleur. Je suis repue, lui retourne travailler en se léchant les doigts tandis que je m'éloigne à la vitesse d'un badaud. L'air est plus frais à présent, des rires s'élèvent des rues

adjacentes, les entrailles de la ville résonnent différemment. Je regarde ma montre, il est 17 heures, l'heure de l'apéro, et je présume que ceci explique cela. Les Australiens travaillent peu, mais ne le savent pas...

Arrivée en Tasmanie

L'avion vient juste d'atterrir à l'aéroport d'Hobart, je sens mon visage qui s'illumine et je réalise que la prochaine fois que je serai dans un avion, ce sera mon avion de retour. Pour l'heure, je traverse le parking en poussant mon charriot chargé de mes deux gros sacs d'expédition rouge et bleu The North Face. Je trouve la voiture de location que j'ai réservée et m'éloigne avec cette sensation de liberté au ventre, un sentiment indescriptible, où tout semble possible. La force du vent et la liberté d'un oiseau migrateur sont en moi. J'ai toujours lutté, et refusé de perdre ma liberté, dans ma vie privée comme dans ma vie professionnelle. Chaque fois que quelqu'un porte atteinte volontairement à ce fondement de ma vie, je deviens une guerrière prête à tout. On n'enferme pas un animal sauvage, comme on ne vole pas la liberté de qui que ce soit, de même que je respecte la vie sous toutes ses formes. Nous vivons dans une société faite de dépendances et de contrats ; le mariage par exemple est un pur contrat déguisé en robe blanche. Alors comment ai-je navigué dans mon existence jusqu'ici ?

Dans ma vie professionnelle, par exemple avec ma maison d'édition, un petit rituel s'est installé avec mon editrice, qui lorsqu'elle m'envoie un contrat pour un livre, me fait une offre pour le suivant. C'est ainsi que les maisons d'édition procèdent pour garder leurs auteurs à succès. Mais moi, je n'aime pas signer des contrats à l'avance... Une course contre la montre commence alors pour le service juridique qui me traque – avec tact – pour que je signe mes contrats en cours. Et il est arrivé que le manuscrit se trouve déjà entre leurs mains, alors que je n'avais pas encore signé mon contrat... Je suis très fidèle mais pas très contrat. Souvent un repas avec mon editrice scelle le deal, dans un petit resto thaïlandais, tout simplement.

Et pour ce qui est de ma vie privée ? Eh bien je n'ai pas besoin de contrat pour aimer.

D'autant que l'amour-contrat, quotidien, pro-programmé pour toujours, est rarement compatible avec une vie d'aventurière. Ce qui n'empêche pas de vivre de superbes histoires. Je me souviens du jour où j'ai emménagé dans ma *tinyhouse*, au milieu des montagnes, après mon retour mouvementé de l'Ouest tasmanien...

Ce matin-là, dans un carton, j'ai trouvé une boîte où de nombreuses photographies étaient entassées. Je m'arrête sur l'une d'elles, la sors de la pile et souris. Je l'avais prise au petit matin depuis ma chambre d'hôtel à New York. Ma fenêtre donnait sur Central Park et ce matin-là, je ne voulais pas oublier l'essence du moment. Je me suis donc glissée hors de ses bras durant son sommeil et l'espace d'un instant, alors que le jour venait à peine de pointer son nez, j'ai pris cette image.

Je regarde chaque détail de ce cliché qui est pourtant banal, mais pour moi ce n'est pas la vue du vingt-sixième étage qui m'intéresse mais ce que je ressentais ce jour-là. Je retourne la photo comme si je voulais voir de l'autre côté de la fenêtre, pas la vue qui donne sur Central Park mais celle de l'intérieur de la chambre : son corps musclé enroulé dans les draps blancs, ses longs cheveux ondulés couleur jais ! Ce fut le début d'une extraordinaire épopée et chaque fois que son visage m'apparaît, une vague de mélancolie parcourt tout mon corps.

Cet hiver-là j'étais à New York pour la promotion d'un de mes livres, c'était un mois de février glacial, mes journées commençaient vers les 7 h 30 le matin par un court briefing avec mon attaché de presse dans le lobby de l'hôtel. Celui-ci m'accueillait toujours avec un café avant de m'embarquer dans une limousine noire qui avait déjà connu bien des passagers. Elle allait pourtant être notre cheval de fer. Le chauffeur expérimenté allait mettre des stratégies en place durant toute la journée afin de combattre le trafic et les retards possibles pour s'assurer que j'arrive à temps à toutes mes interviews et finalement me déposer devant mon hôtel le soir vers les 18 heures complètement exténuée. Cela faisait quelques jours que je vivais à ce rythme-là, si loin de la sauvageonne que je suis, mais ce soir-là, je sortis prendre l'air. J'avais tant besoin de me régénérer, de marcher... C'est cette nuit-là, au coin de la 7^e Avenue et de Central Park sud, que je l'ai

rencontré. Je ne le savais pas encore mais il allait chambouler ma vie.

Nous sommes tous les deux très occupés et il nous faudra quelques mois pour réorganiser nos vies et nous retrouver en Espagne où nous avons vécu une existence à nous, à 1 000 kilomètres/heure, loin des regards du monde, libres. Nous avons ensemble réalisé l'impossible en passant des mois à écrire chacun un livre dans un *Oreo* perdu en pleine campagne. Nos rituels étaient simples pourtant. Après des heures d'écriture, on enchaînait avec de longs entraînements où nos corps se dessinaient de jour en jour un peu plus, nous rappelant à nos devoirs d'athlètes que nous sommes. Nous ne terminions pas une journée sans sauter dans l'océan glacé et c'est ainsi que deux années ont passé comme un coup de vent, avant que nos rêves et nos occupations respectives nous éloignent l'un de l'autre. Alors, comme deux animaux sauvages trop longtemps en cage, nous avons chacun couru de toutes nos forces vers notre destin, créant un ouragan de même intensité que celui qui nous avait unis. Et c'est ainsi qu'en haut d'une falaise de Cantabrie, dans le nord de l'Espagne, nos regards ont arrêté de se voir et ont d'un commun accord fixé l'océan Atlantique jusqu'à ce que l'un de nous s'éloigne.

Aujourd'hui, bien des années plus tard, ma vie est pleine mais je sens encore sa main dans la mienne à des moments importants de mon existence. De façon surprenante, ce souvenir revient souvent lorsque je fête un événement. Or aujourd'hui c'est le cas : j'ai emménagé dans ma *tinyhouse*. Mon cœur est plein de joie et discrètement je le sens à mes côtés. Que je le veuille ou non, il fait partie de ma vie, malgré tous mes efforts pour oublier ce vent frais de Cantabrie.



Toutes les personnes que j'ai croisées aux quatre coins du monde m'ont affectée à des degrés différents, tous les lieux où j'ai posé mes pas, tous les troncs et rochers où j'ai déposé mon sac à dos m'ont construite à leur manière. Oui, nous sommes tous liés. Alors quand je rencontre des gens qui s'enrobent de leurs différences, sociale, raciale,

politique ou autre, je ne peux que m'en éloigner parce qu'au fond de mon cœur, là où l'eau est calme comme un miroir, je sais. Je sais que cette agitation à la surface ne sert à rien, puisque loin des regards, au fond de chaque âme nous sommes tous liés. J'ai aussi remarqué que mes pas m'amènent toujours là où je dois aller et si je sors de mon sentier de vie, je reçois une bonne claque ou je me fais un croche-pied ici et là jusqu'à ce que je retrouve mon chemin. Dans ces moments-là, je prends du recul et m'isole dans un endroit calme où je peux regarder ma vie d'un peu plus loin, cela m'a toujours aidée à appréhender ce que je ne pouvais pas comprendre...

« La liberté ne se perd pas, mais se gagne. »

1. 59 Hardware Lane, Melbourne.

Quartier général

DÉPART DE L'AÉROPORT

Voilà trente-cinq minutes que je roule, et j'ai déjà aperçu une famille de kangourous qui se reposait sous des eucalyptus à la sortie de l'aéroport. Je me dirige maintenant vers Bonnet Hill où j'ai réservé un appartement hors de la ville, entouré du bush australien, histoire de me mettre en condition durant le mois qu'il faudra pour installer toute la logistique de l'expédition.

Je sors de la route principale qui a épousé jusqu'ici fidèlement la base tortueuse de la colline surplombant la rivière, tourne sur la gauche et passe devant un début de sentier. Je ralentis car un groupe d'oiseaux d'eau se repose là en famille ; ils ont de longues jambes et des joues jaunes avec un corps noir et blanc. Sur ma droite, le sommet de la colline accueille une magnifique propriété, gigantesque, entourée d'arbres centenaires et de prairie sauvage. Je poursuis à vitesse réduite ; étonnamment, la route sur laquelle je suis semble tomber à pic ; heureusement qu'ils n'ont pas de neige ici, pensé-je. Surprise, je m'arrête et scrute l'horizon : devant moi un tableau d'une beauté inattendue se laisse regarder en grandeur panoramique. Comme je me trouve sur le haut de la berge de la rivière qui coule en contrebas, cela me laisse l'avantage de cette vue où le bleu s'étire à volonté. Ce que j'ai pris pour un estuaire n'est en réalité que la fameuse rivière Derwent qui alimente le port d'Hobart. Au premier plan, se dresse une rangée d'eucalyptus magnifiques, et au loin sur la ligne d'horizon, une bande de terre se dessine presque floue, délimitant la largeur extrême de cette rivière.

Ma voiture se glisse sans bruit jusqu'au numéro 41. Aussitôt le

moteur éteint, voilà qu'un homme grand et solide vient à ma rencontre en souriant sans retenue.

– *Good day Sarah ! How was your travel ? My name is Andrew.*¹

C'est le propriétaire de l'appartement que j'ai loué.

La propriété est en surplomb à trois cents mètres des falaises, elle est entourée d'une végétation sauvage dense qui fait office de cocon protecteur. La parcelle est divisée en deux parties avec une résidence principale, grande et imposante, et un bâtiment plus petit et discret à l'écart, ce qui semble être mes quartiers. Les briques rouges avec lesquelles ont été construites les deux maisons dénotent une solidité à toute épreuve et aussi une richesse certaine. Avec minutie et galanterie, Andrew me fait visiter le bien que j'ai loué. C'est magnifique ! J'ai la même vue panoramique que tout à l'heure. Je le remercie, il prend aussitôt congé.

Je suis posée là dans le silence de cet endroit envoûtant et je me retrouve sans le vouloir happée par cette vue « exubérante ».

Je ne le sais pas encore mais cette première impression, cette notion d'exubérance, est très précisément la bonne, car elle va à elle seule résumer mes trois mois d'expédition à venir.

1. Bonjour Sarah ! Avez-vous fait bon voyage ? Mon nom est Andrew.

Un morceau du puzzle

On est samedi matin, le soleil caresse déjà le square. Je suis en avance et me suis assise à la terrasse d'un petit café place Salamanca près du port. Ce nom m'intrigue : il y a bien la ville de Salamanca et aussi le quartier Salamanca à Madrid, où j'ai séjourné quelque temps lorsque j'habitais en Espagne, mais pourquoi, dans cette ville du bout du monde, retrouve-t-on ce nom hispanique ? Eh bien après avoir pianoté quelques minutes sur mon téléphone, je découvre que c'est pour honorer le duc de Wellington, un Anglais qui gagna la bataille de Salamanca en 1812. C'est en fait le même qui fit un pied de nez à Napoléon en remportant la victoire à Waterloo. OK ! Je suis d'accord, on peut fêter ça avec une jolie plaque !

Je sirote mon excellent café au lait de soja, le regard hypnotisé par les allers-retours des touristes qui commencent à s'agglutiner sur la place baignée de soleil. Sous ces latitudes très au sud, la luminosité est extrême. Je retrouve la même ambiance « intense » de bout du monde qu'à Ushuaia¹, où le ciel raconte des histoires aussi belles les unes que les autres à celui qui sait lever les yeux. L'île de Tasmanie est si proche de l'Antarctique qu'il est possible à la bonne saison d'observer des *aurora australis*². Soudain, je ressens une sensation bizarre, et instinctivement me retourne. À travers mes lunettes de soleil, je vois un homme debout, qui me fixe de derrière sa machine à café dans le petit troquet d'à côté. Je baisse mes lunettes pour être certaine de ma vision, et reste bouche bée : c'est bien le même personnage que j'ai rencontré ici durant un matin d'avril pluvieux, l'homme grognon aux yeux bleus. Je l'avais complètement oublié celui-là ! Il me fixe encore un peu, comme pour me montrer que cette rencontre n'est pas un hasard. Soudain, une main me tapote l'épaule : « Sarah ? » Je me

retourne : c'est Jessie ! Et voilà qu'elle me prend déjà dans ses bras. J'ai rencontré Jessie au musée très rapidement il y a huit mois de cela, lors de mon aller-retour ici pour « sentir le terrain ». J'ai gardé contact et lui ai donné rendez-vous ici.

Cette deuxième rencontre dure plus de deux heures, accompagnée de toasts à l'avocat, jus de carotte et bien sûr de plusieurs *coffee latte*. Repues de mots et de nourriture, nous nous éloignons du café en nous faufilant dans cette foule du samedi matin venue pour le marché installé sur l'unique route du port. Des gens se retournent pour saluer Jessie ; ici et là on se croirait en campagne électorale. Elle me montre le coin des stands « bio » qui vont m'aider dans ma préparation de nourriture, puis sans prévenir me dit : « Je vais te laisser ici, appelle-moi la semaine prochaine. » Et elle s'en va en me faisant un signe de la main. Je la regarde s'engager dans une petite ruelle où un homme de grande stature l'attend ; dans l'ombre de ce passage, je vois leurs silhouettes se rapprocher et se serrer amoureusement un long moment puis s'en aller loin de cette agitation...

Pour mieux réfléchir, je vais m'asseoir près de l'eau, sur un gros caillou, et sors le petit carnet qui ne me quitte jamais. Il est temps de planifier et de mettre en place des stratégies entre les informations que j'ai, celles dont j'ai besoin et celles qu'il me reste à glaner discrètement. La liste est longue, les tâches sont multiples et, sous la section des inconnues, il y a : autorisations, machette, pêche. Malgré toutes mes recherches, je n'ai en effet pas pu accéder à ces informations importantes. Je décide d'en parler à Jessie la semaine prochaine, peut-être peut-elle m'aider. Soudain mon téléphone sonne et une voix tout excitée me dit :

– *Sarah ? Allô ? It's me !*

Je reconnais Jessie.

– *I invite you for the lunch tomorrow midday ! I will send you the location, see you then.*³

Avant même que je puisse répondre positivement ou non à son invitation, elle a déjà raccroché ! Je souris : c'est « très » Jessie, amazone lunaire qui ne laissera personne au bord de son chemin sans l'avoir touché de son aura. Intérieurement, je suis persuadée que Jessie sera un personnage central de cette expédition. Je laisse mon

regard s'amuser avec les vaguelettes qui semblent en harmonie, créant une mélodie que seules les créatures du monde bleu peuvent entendre.

Le mois de préparation est en outre une zone tampon où je ne suis plus femme et pas encore exploratrice, un peu comme si je me préparais à enfiler mon habit de combat. Une zone neutre où le silence est de mise et l'air rare et incertain. Un moment difficile psychologiquement, plein de doutes et d'interrogations. Au fond de moi, je sens mon animal impatient, il fait les cent pas, lui est prêt.

Lunch chez Jessie

Le lendemain, j'arrive quelques minutes avant midi à l'intersection de routes que Jessie m'a mentionnée : il est temps de quitter la route principale pour m'engager lentement sur cette voie résidentielle qu'elle m'a indiquée. Celle-ci épouse le bord de la rivière, je passe plusieurs petites criques sauvages avec des plages de sable fin, et de magnifiques propriétés émergent ici et là. Les maisons sont dissimulées par une végétation dense mais amadouée par la main de l'homme. J'aperçois de loin le numéro 40, inscrit sur une discrète boîte aux lettres : c'est là. L'entrée est peu visible, un mur végétal semble laisser l'espace à un véhicule seulement. Je m'engage dans cette allée très étroite et débouche rapidement devant une magnifique maison blanche de style australien des années 1960-1970, sur un seul niveau. Autour de la maison, la végétation indigène s'élève à hauteur d'homme et semble protéger les habitants, mais en réalité les vrais gardiens sont les arbres centenaires qui s'élancent dans le ciel. Dès que j'arrête le moteur, j'entends des notes de piano qui s'échappent de la maison. Je me rends à l'entrée et agite la petite clochette suspendue devant la porte vitrée. À peine ai-je fait ce geste que j'aperçois à travers la vitre Jessie qui vient à ma rencontre d'un pas décidé, son chien sur ses talons. « *Welcome in my home* », dit-elle en ouvrant la porte. Le piano s'arrête et voilà toute la petite famille qui m'accueille au grand complet, plus un George dont je ne sais rien pour l'instant.

– Tu prends bien un café, Sarah ? m'interpelle le mari de Jessie, qui se présente, « David », en me faisant signe d'entrer.

– Oui volontiers.

Toute la famille me bombarde de questions en même temps, sauf George qui, de sa hauteur et blondeur de surfeur, écoute et sourit. En fait, c'est le boy-friend de la fille de Jessie. Rapidement, le plus jeune fils se remet au piano et ne le quittera plus. La table de la cuisine où nous nous sommes assis n'est qu'à quelques pas du piano du salon. La pièce est baignée d'une magnifique lumière dorée qui s'invite par les petits carreaux biseautés, créant une atmosphère intimiste et calmante. Tout en parlant, je dévisage discrètement David, un grand et bel homme aux cheveux poivre et sel et à l'allure athlétique. *L'homme de la petite allée.* Jessie se lève pour aller chercher des petites cuillères et des biscuits pour accompagner le café, mais David intercepte sa route et l'attrape par la taille, la ramène à lui et l'embrasse tendrement... C'est définitivement lui l'homme avec qui elle avait rendez-vous dans l'allée, il n'y a plus de doute.

Quatre heures plus tard, ma voiture s'éloigne au pas puis s'engage sur la voie rapide. Je n'enclenche pas la radio, je reste silencieuse, j'entends encore l'histoire dramatique que les notes du piano racontaient en boucle. Je déglutis, ma voix a fait bien des tentatives d'escalade pour donner un sens à nos conversations. Apparemment, la famille a l'habitude de parler fort pour s'entendre au-delà du piano. Je me tiens la tête, j'ai comme un tambour dans mon crâne qui résonne, j'ai besoin de calme, je ne peux pas faire ce genre de lunch avant une expédition, mon animal est réveillé et ce genre de socialisation lui est insupportable.

-
1. Ville à la pointe extrême sud de l'Amérique du Sud.
 2. Communément appelé aurore boréale, ce phénomène lumineux atmosphérique se produit près des pôles Nord ou Sud.
 3. Je t'invite à déjeuner demain ! Je t'envoie l'adresse, on se voit demain.

Un secret bien gardé

Durant mes derniers mois de recherches, je n'ai pas ou peu trouvé d'informations sur le bush tasmanien, mais je le sais plus pauvre qu'en Australie. Il y a bien moins d'espèces d'oiseaux, par exemple, et selon ce que j'ai lu, tout ce que je connais sur les plantes et les arbres australiens ne me servira guère : tout ici est plus ou moins différent, il y a là des espèces endémiques à cette île, ce qui ajoute une difficulté supplémentaire à cette expédition que j'ai baptisée *The edge of the world*¹. Et je ne peux me rendre chez les Aborigènes de Tasmanie puisqu'ils ont été exterminés il y a longtemps et qu'il n'y en a plus.

Dans ces cas-là, il me reste peu d'options pour glaner des informations : les livres, les pêcheurs, et en dernier ressort... le pub. Avant, il y aurait eu les gens qui vivaient dans le bush tels les chercheurs d'or et les exploitants de bois précieux armés d'énormes scies à main, et accompagnés de leurs bœufs de trait, sans lesquels ils n'arrivaient pas à extraire ces arbres centenaires. Ou encore les trappeurs qui parcouraient le bush en posant des collets méthodiquement en ligne droite pour ne pas se perdre. Mais aujourd'hui ces mondes font partie du passé et il va falloir me démener pour pêcher ces infos je ne sais où ! Après avoir lu les livres fascinants que j'ai rapportés avec moi de mon premier passage à Hobart, je sais que ce n'est pas vers les voies officielles que je dois me tourner. Un récit me reste en tête : celui de ce personnage qui a dédié sa vie au tigre de Tasmanie et qui a rassemblé pendant plus de cinquante ans une quantité extraordinaire de documents et témoignages. Dans ses livres, il y a des passages où à plusieurs reprises des gens tentent de partager certaines de leurs découvertes avec le

curateur du musée d'histoire naturelle mais celui-ci, coincé dans son habit officiel, leur demande de laisser les professionnels faire leur travail... Ou encore ce récit où des cyclistes allemands ont découvert une carcasse dans un ravin en contrebas d'une route : les pauvres ont aussitôt averti le musée après avoir jeté un coup d'œil à ce corps aux rayures surprenantes, pour s'entendre dire par le même curateur que « le tigre n'est plus qu'un fantôme, une légende, ne vous en faites pas ce n'était pas un tigre, mais profitez de votre séjour et passez de magnifiques vacances chez nous »...

Donc j'ai compris que je ne peux pas compter sur cette voie-là. Je vais parier sur les pêcheurs. Et c'est bien vers eux que je me dirige. Ce jour-là, je vais en approcher plusieurs en traînant à l'embouchure de la rivière. Après une matinée entière, je reviens bredouille, et je me rends ensuite dans presque tous les magasins d'articles de pêche, achetant du petit matériel à chaque fois. En fin de journée, j'ai la quantité nécessaire d'hameçons, fil, émerillons, et surtout des cuillères de toutes les couleurs possibles pour ma pêche favorite... le lancer. J'ai même des Rapala pour des eaux plus profondes. Chaque pays a ses méthodes et ici ce qui m'intéresse, c'est la pêche en rivière.

Ce matériel me ramène à mon enfance. Toute la famille pêchait passionnément durant les vacances d'été dans le Doubs, une rivière dite « technique » à pêcher qui fait juste un détour en Suisse avant de retourner sur le sol français. Pour moi, la pêche représentait tout un programme : se lever tôt, choisir où se rendre et toujours seul chacun dans un endroit différent, se déplacer le long de la rivière – souvent sur des kilomètres sans trop s'en rendre compte tellement on était concentré –, tout en évitant la vieille vache qui n'aimait pas qu'on marche dans son champ, si bien que si elle vous surprenait à passer par là pour accéder à l'eau, elle arrivait en courant pour vous faire sortir de sa propriété à coups de cornes. On connaissait chaque caillou sur des kilomètres, chaque remous avait un nom, chaque lieu-dit, une histoire... Au fond ce n'était pas trop une affaire de poissons, mais de découverte et de partage commun d'une passion.

Aujourd'hui je suis seule, et en face de moi j'ai des pêcheurs étonnamment peu bavards. L'un d'eux me recommande pourtant de ne pas pêcher dans la rivière Derwent. Je demande pourquoi, il me

répond : « Tu ne voudrais pas manger ces poissons-là de toute façon, ils ont deux têtes ! » Et de partir dans un fou rire. Je ne comprends pas. Pour l'heure je continue et je me rends à une adresse qu'on m'a recommandée, hors de la ville en zone industrielle. J'y arrive et me gare devant une vitrine gigantesque : il s'agit d'un magasin entièrement dédié à la pêche. On me salue énergiquement et avec enthousiasme.

– Que puis-je faire pour vous ?

– J'ai besoin des conseils d'un ancien !

– D'un ancien ?

– Oui ! Un pêcheur d'un certain âge qui aurait roulé sa bosse. Est-ce qu'un de vos collègues a déjà pêché sur la côte ouest ?

– Oui, bien sûr, Jack est votre homme ! Il est au premier étage vers le rayon de la pêche au gros.

Je suis déterminée, j'en ai marre de tourner comme une hélice dans toute cette ville. Jack est là, il classe du matériel section pêche en mer. Une technique moins raffinée qui est complètement différente et qui ne m'a jamais trop attirée. Je lui raconte mon histoire sans retenue et j'attends sa réaction. Il reste là, immobile. Ses très petits yeux malicieux, sa peau burinée par le soleil et peut-être sa petite taille me font croire que ce gars-là connaît chaque recoin de son pays : je le regarde sans un mot, il me fait penser à un renard.

– OK, OK ! Ma petite dame, je te suis, finit-il par dire après un long silence.

Il se frotte les mains comme un magicien.

– Par quoi veux-tu commencer ? me lance-t-il comme si tout était désormais possible.

– Eh bien, j' imagine que vous avez une astuce pour éviter les sangsues ?

Il me jette un regard concentré, et après quelques secondes de réflexion, décide de continuer d'étiqueter les articles qui sont entassés pêle-mêle sur son comptoir. Je répète la question, croyant qu'il n'a pas entendu. Il réagit avec énervement.

– Tout mais pas les sangsues ! dit-il d'un ton rageur.

– Mais pourquoi, articulé-je, je dois savoir ! Chaque fois que je pose la question, on ne me répond pas.

Je le regarde avec un sourire suppliant. Ses yeux fixent le sol. Il semble bouter un instant et finit par lever la tête, résigné.

– OK, OK, je vais te le dire mais chutttt ! Quand on part pour plusieurs jours dans des zones infestées de sangsues comme à l'ouest, eh bien on met des collants.

– Des collants de quoi ? m'étonné-je.

– Bon dieu ! Des collants de femme, transparents, tu sais, ce qu'elles mettent quand elles portent une jupe ! Oh mais quand même tu sais ce que c'est des collants ou tu le fais exprès ? hurle-t-il en s'énervant.

Puis, se rendant compte qu'il attire l'attention, il baisse d'un ton.

Je reste bouche bée, ne pouvant pas effacer l'image qui se dessine dans ma tête, de ce gars en train d'enfiler des collants. J'imagine que l'expression de mon visage en dit trop long.

– Arrête de sourire bêtement ! me dit-il. Ça marche vraiment.

Dans ma tête, une phrase défile... *La vie secrète des pêcheurs tasmaniens*. Je reprends mes esprits et lui lance :

– Mais c'est trop génial comme truc, mille mercis ! C'est assez pour aujourd'hui, je pense.

Et je le remercie encore, à de nombreuses reprises, en m'éloignant de quelques mètres puis je fais volte-face et lui dis :

– *I will be back*², je te dis à bientôt !

– Oh non, s'il te plaît, ne reviens jamais ! rigole-t-il.

Je m'arrête avant d'emprunter la rampe de sortie et l'observe de loin : dans sa main droite, il tient son étiqueteuse, et sur son visage un large sourire se dessine ; il s'affaire tout en secouant la tête.

1. « Le bout du monde ».

2. Je reviendrai.

Focus

On frappe à la porte, c'est Andrew. Mon propriétaire m'invite chaleureusement à un barbecue qui se passe dans le quartier pas très loin.

– Un de mes amis australo-italiens sera présent, tu verras, il est génial, tu vas l'adorer. Il a quarante-sept ans, mais ne les fait pas du tout, il est très sportif.

Je le regarde et le remercie, mais j'ai tellement de travail que je ne peux pas accepter. Il insiste, ajoutant que son ami à une magnifique propriété un peu plus loin sur une colline. Je suis désolée, mais je dois me concentrer, c'est important.

– OK, je l'amènerai ici alors, réplique-t-il.

Et là, enfin, je comprends le pourquoi de son insistance et je rigole. Je prends gentiment Andrew par le bras et le ramène à la maison principale en marchant lentement ; une petite conversation s'impose ! Malgré mes efforts, il ne voit toujours pas pourquoi je refuse de rencontrer... mon futur mari, oups ! Il renchérit avec : « Il a tout ce dont tu as besoin ! » Et là j'éclate de rire.

– Ce dont j'ai besoin ne se trouve pas chez un homme, mais chez plusieurs, et encore ce n'est pas sûr ! Une chose dont je suis certaine, en revanche, c'est que j'ai besoin de Dame Nature.

Et avec tendresse, regardant ce géant dans les yeux, j'insiste :

– De ça, je suis absolument sûre !

Je le laisse en plan, pensif devant sa porte d'entrée, et je retourne à mes classements de cartes topographiques. Je suis extrêmement heureuse de les avoir presque toutes sous les yeux. Je regarde ma montre Tissot qui quitte rarement mon bras, et je lâche un : « Mon

Dieu ! » Je suis presque en retard.

J'attrape les clefs de la voiture et démarre en trombe. Après une trentaine de minutes, je repasse devant la famille de kangourous qui se repose sous les eucalyptus – elle semble ne pas avoir bougé depuis mon dernier passage – et bientôt j'aperçois de grands panneaux qui annoncent l'aéroport. J'arrive en courant, mais l'avion en question n'est pas encore là. Aux dernières nouvelles, tout était OK... Mais bon, s'il y a un souci, je le saurai bientôt.

Tout est éphémère

Chaque expédition est minutieusement préparée et celle-ci, *The edge of the world*, ne déroge pas à la règle puisqu'il aura fallu plus d'une année de planification, de recherches, d'entraînement, etc. Les gens extérieurs à l'expédition n'imaginent pas la quantité de travail que cela implique. Si l'on prend mon expédition de trois ans, ma traversée à pied des zones les plus isolées et sauvages de l'Asie depuis la Sibérie jusqu'à l'Australie¹, eh bien elle m'a demandé deux ans de préparation, trois d'expédition et une année de récupération... Six ans au total. Une tranche de vie que j'ai dédiée à l'exploration pure. C'est plus qu'un challenge, c'est plus qu'un job, c'est plus qu'une expédition, c'est ma vie entière que je consacre passionnément à la recherche de ce lien subtil entre les humains et la Terre. Si j'ai chaque fois une mini-équipe qui m'aide en Suisse et des partenaires, je marche seule, je ne rentre pas à Noël pour manger un morceau de gâteau avec la famille, et je n'ai pas un caméraman qui me suit tout le temps, mais seulement une photographe qui vient six jours sur chaque expédition.

Cette vie de loup solitaire, je l'ai rêvée, choisie, créée et réinventée à chaque fois. Tout est éphémère ; c'est comme se tenir sur un ballon géant, si tu ne bouges pas, tu perdras l'équilibre. Et si l'inconfort, les risques, l'inconnu, l'insécurité sont les frères de la liberté, de l'exploration, de la découverte et de l'épanouissement, ma « mission de vie » est avant tout de partir en quête des liens ancestraux oubliés que nous avons avec la Terre et de partager avec vous mes découvertes. À travers ce partage, j'ai l'espoir de faire éclore des petites graines que le vent du nord emportera sur le chemin de l'inconnu, là où les fleurs ne sont pas que des fleurs, là où les arbres sont des pères, là où l'intuition est le moteur de l'action qui fera peut-

être naître ta propre lumière, toi qui lis ces lignes. Je connais la force des livres, une seule phrase suffit pour changer un destin. Alors comme une petite luciole, je te souhaite de découvrir au fil du chemin ta propre lumière, qui te guidera, même par une nuit noire sans lune.

Et si j'avais une vie en plus ?

Alors oui ! Si c'était à refaire, je choiserais la même vie depuis son début jusqu'à ce jour tout en sachant que la fin peut arriver demain, mais qu'aujourd'hui est mon jour, et que demain n'existe pas encore. Le cortex de la vie se trouve concentré dans chaque seconde qui s'écoule.

Chaque seconde peut créer « la vie » ou « la mort ». J'aime désormais l'instant présent, il est si réel, je le respire à chaque inspiration, comment pourrais-je l'oublier ? À la naissance, le ballon est rempli d'air puis le temps s'échappe de notre capital personnel comme l'air qui fuit d'un ballon gonflable légèrement perforé.

À travers ma propre histoire, je plante des petites graines de vie.

Il est temps que nous les fourmis qui vivons à la surface de notre planète comprenions que la Terre, c'est notre maison, c'est là où nous posons nos pieds tous les jours.

« Explore – Respect – Protect »

1. *Sauvage par nature*, Éditions Michel Lafon, 2014.

Mon chef d'expédition

On sort enfin de l'aéroport, les sacs d'expédition sont tous là, sous la bonne garde de mon chef d'expédition : Sandrine. Les portes extérieures automatiques laissent enfin les voyageurs au long cours respirer un air libre et non filtré. Certains, comme Sandrine, ont traversé le monde d'une traite mais avec plusieurs avions. Elle a un visage qui raconte les jours de vol nécessaires pour arriver jusque sur cette île qui porte magnifiquement son petit nom de « bout du monde ».

On a réussi à mettre tous les précieux sacs dans la voiture et nous voilà en route.

Sandrine me dévisage et me dit :

– Tu rigoles ? Pourquoi ?

– Eh bien, je me demandais à quel moment tu allais être surprise de ne pas entendre des tamtams venir de la savane, de ne pas voir des peaux sombres et mates.

Et je renchéris d'un ton mystérieux :

– Moi je trouve que ça manque un peu de girafes qui étendent leur long cou pour attraper les feuillages d'acacia !

– Arrête s'il te plaît, je suis complètement *jetlaguée*, répond-elle dans un fou rire d'épuisement.

Il faut dire que ce petit gag amical est né du fait qu'elle a confondu la Tanzanie avec la Tasmanie à plusieurs reprises durant la préparation. Et figurez-vous qu'elle n'est pas la seule : 70 % des personnes confondent les deux pays, alors que l'un est en Afrique de l'Est et l'autre au sud de l'Australie, proche de l'Antarctique. L'un est

connu pour ses lions et autres grands mammifères et l'autre pour être le bout du monde.

La Tasmanie

La population de cette île australienne est de 515 000 habitants environ. L'île est partagée en deux zones : une moitié sauvage à l'ouest et une moitié peuplée à l'est (si l'on schématise un peu les choses). La Tasmanie est devenue un lieu de prédilection pour la nouvelle génération, alors que les jeunes, jusque-là, avaient tendance à rejoindre le plus rapidement possible des grandes villes comme Sydney ou Melbourne, dans la grande île du continent australien. Il y a d'ailleurs le même mouvement dans ces grandes villes, où l'on voit la jeune génération s'éloigner du continent pour venir vivre une vie plus simple en Tasmanie, un retour à la terre en quelque sorte. Il y a aussi des réfugiés climatiques qui ne supportent plus la hausse des températures due au changement de climat sur l'île principale et qui immigreront jusqu'ici où la chaleur est supportable et où la pluie n'est pas rare. C'est ainsi que pour la première fois depuis des générations, la Tasmanie a vu sa population augmenter au même rythme que celle de la France ces cinq dernières années. Cette petite île du bout du monde a toujours fait face à des challenges à travers les siècles mais malgré les efforts en cours, le pays compte encore 50 % d'illettrés. Ne vous fiez pourtant pas trop à ces chiffres, les Tasmaniens ont déjà surmonté des périodes difficiles, ce sont des survivants dans l'âme.

Bienvenue

Pour l'heure, on vient d'arriver devant la porte de l'appartement. Mon matériel est sain et sauf avec en bonus du renfort. On s'installe sur la terrasse, la température est idéale, et en silence on se boit une bière au gingembre (sans alcool). Derniers des rares mots que Sandrine prononce avant de s'écrouler : « Je n'y crois pas j'y suis arrivée ! C'est incroyable comme c'est beau ! » Suivra une hibernation

bien méritée de douze heures. Elle se réveillera le lendemain matin, émerveillée comme une gamine. Elle n'est pas au bout de ses surprises, à commencer par l'eau du lavabo qui s'écoule dans le sens inverse des aiguilles d'une montre sous ces latitudes...

Chef d'expédition, c'est aussi ça !

Comédienne « stand-up », musicienne et artiste, Sandrine est une amie de longue date ; elle a rejoint l'équipe tout au début, alors que le programme de cette dernière expédition n'était pas encore couché sur le papier. Lors d'un de nos rendez-vous café, elle avait lancé une phrase qui ressemblait à ça : « J'adorerais participer à une de tes expéditions ! » C'est ainsi qu'elle a commencé à me donner un coup de main entre deux spectacles, deux radio shows, deux meetings. Plus les mois passaient, plus il était évident qu'elle ferait partie intégrante du projet et qu'elle serait mon pilier en Suisse pour la logistique. Mais alors que fait-elle en Tasmanie ? Eh bien Sandrine est une de ces personnes sur qui on peut compter et qui ne rechignent devant aucun travail, toujours souriante et de bonne humeur. Elle tenait à s'assurer que tout roulait dans la logistique du départ, et elle savait que j'avais cruellement besoin de quelqu'un de très efficace qui ne parle pas trop et ne me tape pas sur les nerfs. Le mois précédant le départ d'une expédition est en général une période difficile, tendue et intense. Je m'étais assurée qu'elle avait bien compris ce qui l'attendait.

– Tu es sûre que tu veux venir ? Tu vas certainement rester enfermée dans un appartement à déshydrater des kilos de nourriture jour après jour et ne rien voir d'autre du pays !

– Je ferai ce qu'il faut, je viens finir cette préparation. C'est tout !

Un matin tôt

On est assises sur une terrasse, nos indispensables lunettes de soleil sur le nez, à regarder le matin s'étirer en silence. Devant nous, une tasse de *coffee latte* laisse échapper un arôme rassurant. Il est trop tôt

pour parler, le reste de notre commande arrive, jus de carotte au gingembre frais. Nous sommes les premières clientes de la journée. Les seuls sons de la rue proviennent d'un mini-coffee shop coincé dans une ruelle. C'est samedi matin, jour de marché ; nous allons devoir nous activer pour ne pas nous retrouver coincées dans la foule. Les premiers passants arrivent déjà, je bois les dernières gouttes de mon jus, ce qui marque le signal de départ.

Une trentaine de minutes plus tard, nos sacs à dos sont remplis de carottes, courgettes, herbes fraîches, fenouils. Mais il nous manque des fruits. Nous n'avons réussi à mettre la main que sur quelques pommes bio du coin : un maigre butin. Un maraîcher à la barbe épaisse et grisonnante m'interpelle lorsqu'il me voit balayer les étals d'un regard systématique.

– Tu cherches quoi en particulier ?

– Eh bien dans mes rêves les plus fous, ce serait des mangues séchées !

Il éclate de rire.

– Figure-toi que j'ai ça !

Et le voilà qui s'affaire à remuer le dessous de son stand pour mettre la main, finalement, sur un bocal en verre transparent. Il tient ce récipient contre lui comme un trésor.

– Les voici mes jolies ! dit-il de sa voix puissante et rauque. Elles viennent d'une ferme bio au Queensland. De l'or en barre. Teste-moi ça ! dit-il en me tendant un morceau de chair sèche d'un orange foncé que je laisse fondre sur ma langue.

Je me retourne et demande à Sandrine de goûter. Elle ne dit rien, met la mangue dans sa bouche : au bout de quelques secondes, l'expression de son visage a changé, ses yeux sortent de ses orbites. Eh oui, comme moi, elle n'arrive pas à comprendre qu'un fruit sec ait un goût aussi raffiné et concentré. Un peu comme un feu d'artifice de saveurs. Ce petit bout de mangue ne ressemble pas à ce qu'on connaît ! Le maraîcher sourit de notre réaction, et avec un petit rictus de satisfaction au coin de sa barbe, il ajoute :

– Je vous l'avais dit !

Et moi de conclure :

– Je prends le tout !

– Ce sera 80 dollars, *thank you*.

Eh oui, de l'or en barre...

Le marché se déroule ici chaque samedi, qu'il pleuve ou qu'il neige. On va charger la voiture au maximum et faire des allers-retours. Nous sommes ici au bout du monde, tout n'est pas accessible comme chez nous et l'urgence s'impose dans tout ce que je fais. Remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui n'est pas du tout l'état d'esprit dans lequel nous sommes. On le sait toutes les deux, les nuits vont être courtes et les jours sans fin. On fait vite un dernier petit tour de marché au cas où quelque chose nous aurait échappé. Mais la foule est maintenant dense et d'un commun accord on s'extirpe de cette marée humaine par une petite rue parallèle. Je regarde Sandrine :

– Viens on y va, j'en ai marre !

Une expression d'étonnement et de petite peur s'installe sur le visage de celle que j'ai surnommée « Vigli », diminutif de son nom de famille.

– Tu rigoles ? On va manger maintenant. Sinon on va devoir cuisiner si on rentre ! Hey Marquiseeeee... On peut s'accorder trente minutes de pause, tu sais ?

Je rigole, car si je lui avais dit : « Il faut rentrer en marchant avec les sacs sur le dos », il n'y aurait eu aucun problème. Mais cuisiner est une activité bizarre et pas tellement maîtrisée dans le monde de Sandrine.

Toutefois elle a raison, il faut remplir nos estomacs avant de continuer. On se contente du premier petit café sur notre passage. On ne peut pas juste manger tranquillement. Chacune avec son calepin, nous faisons des listes, biffons les tâches qu'on a effectuées. Bref, ce repas ressemble plus à une réunion de travail. Trente minutes plus tard, « Vigli » se lève en repoussant sa chaise et en déclamant : « Que la fête commence, j'arrive ! » J'écarquille les yeux et lui demande à qui elle parle.

– Je parle aux légumes qui se trouvent dans la voiture, il n'y a plus une minute à perdre, tu viens ?

Et la voilà qui s'éloigne déjà. Depuis ce moment précis, elle ne perdra pas une seconde de vue sa mission : préparer les sachets de nourriture !

Je sais qu'il lui manque deux aides. Mais comment trouver une déshydrateuse et un appareil pour mettre sous vide ici ? J'avais déjà

fait des recherches en pensant que nous en aurions besoin... Et nous voilà à accélérer le pas et à trotter de rue en rue en nous éloignant du port ; on passe par le centre pour redescendre de l'autre côté de la ville, on se faufile maintenant dans des petites rues discrètes sans prétention, le magasin est là.

– Comment as-tu trouvé cet endroit ? me demande Vigli.

– Eh bien, j'ai arrêté des personnes d'ici et je leur ai posé des questions !

– Quoi ? Du genre : « Bonjour madame, savez-vous où je peux trouver une déshydrateuse ? »

– Oui, aussi simple que ça !

– Et elles savaient ?

– Bien sûr que non ! Mais après quatre personnes, la cinquième, oui. Elle m'a indiqué le bon endroit.

On entre dans ce petit magasin fourre-tout et mignon à la fois. Le propriétaire décide enfin de venir à notre rencontre, parce que depuis trois minutes nous nous agitions comme des hyènes autour de ce sèche-légumes. Il nous fait l'article mais je le coupe net.

– On le prend !

– OK super, je note vos coordonnées, celui-ci c'est le modèle d'exposition et je dois passer commande, explique-t-il.

– Quoi ? Non, il nous le faut maintenant, celui-là fera l'affaire.

Aussitôt dit aussitôt fait, Vigli le saisit et le tient contre elle comme un bébé. Le propriétaire du magasin nous dévisage de ses grands yeux, passant de l'une à l'autre. Quelques secondes de silence s'écoulent et il comprend qu'il ne va pas être possible d'enlever cet objet des bras de Vigli. Avec un sourire qui raconte des milliers d'années d'histoires de négociation et de commerce, il lance : « Par ici mesdames ! », accompagnant son invitation d'un geste de galanterie. Des clientes satisfaites, voilà son seul but. Ses origines indiennes l'ont doté de cette sensibilité à l'autre : il est juste content qu'on soit contentes. Il nous regarde nous éloigner en souriant. Vigli ne lâche désormais plus ce gros paquet, on traverse toute la ville, et on finit par longer le port¹.

– Tu es sûre que ça va ? lui demandé-je.

– Tu crois que je ne peux pas porter un carton alors que Madame va se promener avec trente-cinq kilos sur le dos pendant trois mois !

Et elle éclate d'un rire théâtral en levant les yeux au ciel.

– Tout est lié, Marquise, ajoute-t-elle (une petite phrase que je

m'amuse souvent à répéter)...

– Allez ! Arrête de causer, avance.

Elle marmonne :

– Et dire que je n'ai toujours pas vu un kangourou !

La tête haute, avec son gros carton dans les bras, elle s'éloigne à petits pas. Vue de dos, elle a une démarche de femme enceinte. Je souris...

Une semaine plus tard

Des dizaines de sachets de nourriture en tout genre sont alignés sur le sol, du matériel est entassé partout où il y a un centimètre carré d'espace. Reste un seul passage entre l'îlot de la cuisine et la cuisinière, mais là aussi c'est désormais le territoire de Sandrine qui a établi un système très efficace de travail à la chaîne. Je vérifie les quantités : on est encore loin de notre objectif puisqu'il me faut trois mois de nourriture au total. Je suis debout depuis 5 heures comme tous les matins, j'ai fait mon yoga à l'extérieur, devant la maison. Le bruit du bush, les oiseaux, les odeurs me rassurent ; c'est tout le réconfort dont j'ai besoin. Ma compère² dort encore, ce qui me laisse un moment à moi où je respire et pense aux moindres détails que j'aurais pu oublier. Je rentre, mon tapis de yoga sous le bras. Elle est encore en pyjama mais déjà en train de compter les sachets et d'organiser sa journée. Elle n'est pas sortie de cet appartement depuis des jours.

– OK prépare-toi, on va déjeuner au petit café du coin.

– On n'a pas le temps !

– Ce n'était pas une question... *Take off in five !*³

Je sais qu'elle sera prête en bien moins de temps que ça.

Son dévouement à l'expédition m'impressionnera longtemps. Ce matin-là, dans le petit *coffee shop*, on rencontre une avocate qui vient juste de terminer son jogging. Elle prend son café avant de commencer sa journée. Elle finit par s'asseoir à notre table et c'est là qu'on apprend en quinze minutes de papotage qu'en Tasmanie il y a un taux de 50 % d'illettrés, que l'Ouest est un terroir intouché, isolé de tout d'après elle

et de surcroît habité par des personnages bizarres. J'imagine que ce sont les mêmes qui ne savent pas lire et écrire... « Sur ce, mesdames, je vous souhaite une belle journée ! », dit la femme en sortant. Vigli, qui dans sa première vie a été enseignante, ne croit pas un mot de son discours ! On finira pourtant par retrouver ces mêmes chiffres sur internet, ce qui confirma les dires de l'avocate. On ne le sait pas encore mais cette info se révélera utile durant une interaction avec un personnage du nom de « Nigel » des mois plus tard.

En principe je ne crois jamais ce que les gens racontent, mais il s'avérera qu'elle avait raison à peu près sur tout.

Huit jours avant le départ

Sur la place de stationnement bétonnée à côté de l'appartement, on a méticuleusement aligné par terre les sacs d'expédition, avec tous les sachets de nourriture pour les ravitaillements. Je grimpe sur une échelle et fais une photo en surplomb de tout ce matériel. Après quoi, on range la nourriture dans les sacs d'expédition prévus à cet effet avec une couleur distincte pour chaque ravitaillement.

– *Well done Vigli !*⁴

Une fois ce travail terminé, « madame sachet » se laisse tomber sur sa chaise, exténuée. Et pourtant ce n'est pas encore le moment de se reposer, le temps presse, on a rendez-vous avec Jessie.

Pendant que Vigli s'occupait de la nourriture – m'allégeant d'une tâche logistique énorme –, j'ai pu me concentrer sur le reste. Par souci de précision, j'ai re-testé tout mon électronique car mon problème dans ce domaine va être la pluie, l'humidité. J'ai complété mon équipement dans les moindres détails et aussi changé d'avis sur beaucoup de choses grâce aux informations que j'ai glanées ici et là au contact de gens qui connaissent un peu ce bush de l'Ouest. Mais le mystère demeure... On m'a confirmé qu'aucun bushman n'est encore passé là où j'ai l'intention de me rendre. J'entends souvent les mêmes mots : « C'est de la folie ! Et seule, en plus ! » Je ne divulgue intentionnellement pas mon parcours exact, pour ne pas avoir de problèmes avant même de commencer, comme cela avait été le cas durant mon expédition de dix-sept mois en Australie en 2002-2003⁵.

Cela m'avait valu une visite au poste de police. C'était à Ceduna, dans une petite communauté du Sud, avant la traversée de la *Nullarbor Plain* – 1 500 kilomètres sans rien que quelques *road houses*. J'avais expliqué mon parcours aux policiers, mes intentions, et raconté mes expériences puisque j'avais déjà traversé plus de la moitié de l'Australie dans les mêmes conditions : à pied. Rien de ce que je disais ne les intéressait. La seule chose qu'ils voyaient, c'était que j'étais une femme, et une femme, ça ne traverse pas le désert seule, voilà tout. J'en avais eu assez, avais demandé de l'eau et m'étais installée confortablement en déclarant que c'était très sympa chez eux, de l'eau fraîche à volonté !

– Savez-vous que cela fait des mois que mon eau n'a jamais été aussi claire et qu'en général elle a l'odeur de bouse de vache parce que je la recueille dans les puits pour le bétail ? Et on ne parle même pas de l'air conditionné. *Yes ! Give me more !*⁶

Il n'aura pas fallu plus deux minutes pour que j'entende :

– Allez sors d'ici !

La biodiversité

Aujourd'hui, j'ai mon dernier rendez-vous avec le CSIRO, un organisme scientifique du gouvernement australien destiné à la préservation de la biodiversité⁷.

Ma mission est de récolter des datas pour leur base de données. En résumé, je vais récolter des traces de vie de toutes formes dans cette région sauvage et inviolée du sud-ouest de l'île. À chaque expédition, je me mets au service de la science puisque je me retrouve souvent dans des endroits inaccessibles ou dans des situations particulières. Durant mon expédition de trois ans, par exemple, pour le progrès de la télémédecine en milieu hostile, je relevais tous les matins pendant six minutes des informations sur mes fonctions vitales grâce à un mini-moniteur développé par le CSEM⁸.

Le scientifique du CSIRO en charge du projet est enthousiaste. Peter est un homme extraordinaire. Nos conversations sont passionnantes et enrichissantes. En fait, il faudrait réunir en une seule

personne les connaissances de l'exploratrice et celles du scientifique.

– Rends-toi compte, me dit-il, nous n'avons pas de relevés sur le microcosme des buissons horizontaux ! Et très peu de connaissances sur les espèces des forêts humides du Sud-Ouest et sur la vie sous cette canopée ! Tu vas passer là où très peu d'humains ont mis les pieds, ou bien il y a très longtemps au temps des Aborigènes. Quoi qu'il en soit, tu vas trouver cette terre dans un état unique. Tu vas accéder à pied là où personne ne s'est aventuré... Mon Dieu comme j'aimerais être là ! Tu as une chance inouïe ! Ne manque rien, tout est important ! Cette partie de l'Ouest est tellement dense, sauvage et imprévisible... Comme c'est excitant ! j'aimerais tant venir avec toi.

Cela me fait plaisir de voir que quelqu'un dans la communauté scientifique est aussi motivé que moi. Je remercie Peter, et il me souhaite de magnifiques découvertes en ajoutant :

– Reviens-nous entière, OK ?

J'avance. Il me reste encore à téléphoner au scientifique en charge du projet au Département des affaires étrangères en Suisse pour l'avertir de mon départ imminent. Je l'ai rencontré pour la première fois lors d'un de mes passages aux USA, dans le cadre d'un événement de l'ambassade scientifique suisse à Boston auquel j'avais été conviée. Il a organisé par la suite des conférences que j'ai données dans les universités de Yale et du MIT à Boston. L'énergie qui vibre dans le monde scientifique et celle de l'exploration sont très similaires... Deux milieux où tout est possible ! Merci à tous ces gens qui un jour ont croisé ma route et ont enrichi mon monde.

Avant de retourner à l'appartement, j'ai prévu de me faire masser : mon corps apprécie peu l'entraînement minimum que je fais depuis que je suis arrivée ici. Je dois descendre quelques rues avant d'arriver à l'adresse, des mètres que mes jambes avalent avec plaisir. Elles courent presque, prêtes et impatientes. Une heure et demie plus tard, régénérée et déstressée, je me relève de la table de massage. Pendant que je me rhabille, mon regard croise le reflet de mon corps nu dans le miroir mural. Il est toujours aussi solide, musclé, mais enrobé des sept kilos supplémentaires que j'ai intentionnellement pris avant mon départ d'expédition. Je le contemple, lui ce fidèle soldat aux cicatrices diverses qui racontent son histoire. Je le fixe avec amour et bienveillance, et lui murmure : « Tu verras, tout ira bien ! »

Je ne manque jamais de le remercier de ce cadeau qu'il me fait à chaque expédition. Mon corps est l'enveloppe dans laquelle je vis, et peu important son apparence ou ses humeurs, je suis et serai toujours reconnaissante et fière de lui. J'ai découvert l'importance de la santé physique lorsque j'étais adolescente. C'est à ce moment que j'ai commencé à m'intéresser à la nutrition et à faire des liens entre mon alimentation, ma santé, mes performances et mon mental. Avec les années, j'ai approfondi le sujet pour avoir un rendement maximal de mes performances physiques et mentales via une alimentation végétarienne puis végétalienne. Mais ma première préoccupation a toujours été d'avoir une santé de fer.

Notre enveloppe est essentielle, elle est le véhicule et le porteur de ce qui est en nous, le plus intime, le plus secret, le plus beau : notre âme.

Alors soyons bienveillants avec notre corps, envoyons-lui plein d'amour. Peu importe sa taille et sa forme, il réagira beaucoup mieux si vous l'aimez. Or nous le traitons comme un esclave ! J'ai très vite réalisé que sans sa complète collaboration, la vie est plus difficile. Notre corps est à nous pour toujours, on ne peut pas *encore* en changer en route, alors pourquoi ne pas l'aimer et faire ce bout de chemin ensemble dans la joie et la bonne humeur ? Je parle souvent à mon corps, à mes jambes plus particulièrement que je remercie après mes longues journées d'effort. J'écoute mon corps, et quand au retour d'une expédition, il veut parfois « juste ne rien faire », je lui accorde le repos qu'il demande... Mais ne vous trompez pas, s'il demande une tarte au citron nappée d'un extra de crème, ce n'est pas lui qui parle, mais votre petit diable !

Notre corps est fait de cellules et de matière organique. Il est intéressant de savoir qu'il retourne à la terre d'une manière ou d'une autre, comme toute forme de vie ici-bas, et qu'il ne quittera pas cette planète : on naît et on meurt selon un cycle de vie indéterminé. Quelle aventure magnifique que la nôtre ! Nous vivons dans un paradis, avons de l'eau douce qui court dans nos rivières, de la terre pour cultiver notre nourriture, du bois pour construire nos maisons... Alors pourquoi notre planète est-elle dans cet état désastreux ?

Eh bien, comme on oublie souvent d'aimer notre corps, on a aussi oublié d'aimer notre planète ! Comme nos corps, elle est en quelque sorte notre esclave, alors changeons notre façon de voir les choses et

voyons nos corps et la Terre non pas comme des esclaves mais comme des sanctuaires que nous protégeons et chérissons.

La vie nous est donnée et reprise

On entend souvent ces mots : « J'ai le droit, c'est ma place. » Rappelons juste que personne n'a rien fait d'extraordinaire pour arriver sur cette Terre, à part se faire propulser du haut d'un toboggan dans une piscine à 37 degrés et encore, là, le travail ce n'est pas nous qui l'avons fait mais bel et bien une femme qui deviendra « notre maman ». C'est un miracle, dit-on à la naissance. Moi j'aimerais qu'on dise cela aussi à la mort d'une personne, quand elle a contribué à la vie de notre communauté et à la préservation de notre Terre.

S'aimer, se connaître, se réveiller et sentir la vie grouiller en soi est l'apprentissage de chaque humain. L'apprenti sera alors capable un jour de ressentir de l'amour pour un autre être humain, pour la terre, le vent, les animaux, les arbres, et d'établir le lien qui rendra le sourire à notre Terre mère et fera perdurer notre espèce...

Le marché

Voici près d'un mois que je suis arrivée ici à Hobart et aujourd'hui nous sommes samedi. J'annonce à Vigli que nous allons nous rendre au marché une dernière fois. Elle me répond en rigolant : « On commence presque à aimer ça ! »

Nous allons boire notre petit café sur notre terrasse préférée et tentons d'apprécier l'animation et de regarder autre chose que des légumes. On passe pourtant vers les stands bio, et là, soudain, au milieu de la petite foule matinale, un homme surgit et se dirige vers nous en hurlant :

– J'ai vos mangues, j'ai vos mangues, les filles !

Nous reconnaissons le maraîcher qui arrive à notre hauteur, presque essoufflé. Nous nous exclamons :

– Eh bien ! Elles vous font courir, ces mangues du Queensland, on

dirait ?

On part tous les trois dans un éclat de rire, et c'est ainsi qu'on a pu ajouter une semaine de mangues à mes portions, même s'il n'y en a toujours pas assez à mon goût.

Vigli décide d'aller faire quelques petits achats – cadeaux pour sa famille et son ami – et moi je retourne à la voiture, embarque la déshydrateuse sous le bras et l'emmène chez ma masseuse ! Suite à une conversation, j'ai appris que son fils rêvait d'avoir un engin de ce genre pour préparer ses menus de randonnée avec ses amis. J'ai donc troqué cet appareil contre deux massages. Me voilà en haut de la rue où les stands s'agglutinent et où la masseuse a sa tente. Quand elle me voit arriver, elle rigole.

– Tu es la première qui me paye en électroménager, tu sais !

Le troc est une magnifique façon de faire, ne l'oubliez pas. N'ayez pas peur de le proposer, vous serez étonné de voir que cela est une option dans bien des cas et surtout dans votre communauté, contre service rendu, par exemple. Savoir que cet outil de travail allait encore être utile à quelqu'un m'a rendue heureuse.

Ce moment marque la fin de la préparation. Après des semaines intenses avec des petites nuits, je peux enfin dire que je suis prête ! Surtout, je suis impatiente de me retrouver seule dans la nature.

Jour du départ

L'arrière du 4 x 4 dans lequel nous sommes dérape soudain dans le virage. Le fils de Jessie hurle :

- Va plus lentement, franchement, maman !
- OK, OK, répond sa mère, sans pour autant ralentir.

Elle rigole sans jamais s'arrêter de causer, remet ses cheveux en place juste derrière ses oreilles toutes les cinq secondes, tout en racontant des anecdotes sur l'endroit où nous allons. Nous nous sommes éloignés de la ville puis avons pris la direction du Sud, là où se trouve mon point de départ. On roule depuis plus de trois heures et demie, la forêt est dense mais belle. Tout à coup la vue se dégage sur une baie calme, magnifique, sauvage. Jessie ne dit plus rien, elle sourit. Dix minutes plus tard, nous arrivons. L'après-midi touche à sa fin, nous sommes à la pointe la plus au sud de la Tasmanie, le lieu de départ de mon expédition.

-
1. Voir cahier photo, photo n° 04.
 2. Je sais que le vrai féminin de compère est commère mais je ne m'y résous pas.
 3. On part dans cinq minutes.
 4. Beau boulot, Vigli !
 5. Voir *L'Aventurière des sables, 14 000 km à pied à travers les déserts australiens*. Éditions Michel Lafon, 2018.
 6. Oui ! J'en veux encore.
 7. Diversité des espèces vivantes (micro-organismes, végétaux, animaux) présentes dans un milieu.
 8. Le CSEM est un centre suisse de recherche et développement, spécialisé dans les microtechnologies, les nanotechnologies et la microélectronique, entre autres.

Je porte ma maison

QUATRE JOURS APRÈS MON DÉPART DE COCKLE CREEK

Je n'avance guère, mon sac est bien trop lourd, mais mon corps va s'habituer, je le sais. Pour l'instant, le pas incertain et concentré, je progresse dans un décor gentil. Je suis dans un état euphorique, le ciel est au beau fixe depuis mon départ, et je marche avec un large sourire qui n'est pas près de s'effacer. Quel soulagement après cette année de préparation intensive ! Un poids énorme s'est enlevé de mes épaules dès mes premiers pas. Je retrouve la pratique de l'un de mes trois métiers préférés ; cette fois, à pouvoir s'exprimer, ce ne sera pas l'écrivain avec sa plume ni la conférencière avec sa voix, mais « l'exploratrice » avec ses pas. C'est eux qui vont m'emmener loin, loin d'ici, dans un monde que j'imagine extraordinaire, encore si peu ou pas du tout connu des hommes.

Pour l'heure, j'emprunte un sentier qui suit la ligne de la côte. Et ceci durant dix jours environ, histoire de lancer mes jambes. Puis je partirai à l'intérieur des terres direction plein nord. Avant de me lancer, je dois comprendre ce décor qui est nouveau, je dois l'appriivoiser jusqu'à ce qu'il me devienne familier. Ma progression est lente. Comme à chaque expédition, les premiers pas se font presque à tâtons. Je dois pouvoir lire et comprendre cette nouvelle nature. Je pose mon chargement très régulièrement sur un gros caillou ici et là, m'asseyant sans le retirer et restant immobile. J'écoute sans penser ; je m'immerge.

Au fil de ma vie d'exploratrice, j'ai souvent dû attendre que le soleil cesse de mordre, à l'ombre d'un petit arbre. J'ai passé ainsi des centaines d'heures à observer chaque caillou, insecte, brindille au sol,

et à vibrer avec eux, jusqu'à ce qu'ils me deviennent familiers au point de faire partie de mon monde. Seul celui qui est resté immobile peut apprécier dans sa forme décomposée et essentielle la beauté du mouvement. L'arrêt est primordial, non pas pour reprendre mon souffle, mais pour laisser le temps continuer sans moi et comprendre l'essence des choses, cet autre monde qui se trouve entre les lignes, ce qui est invisible à l'œil. Le temps va si vite dans nos vies que lorsqu'on s'arrête, il faut un moment pour reprendre nos esprits, un moment indispensable que certains appellent ennui, mais j'ai compris, dans mon long et douloureux apprentissage d'exploratrice, que le temps est un carrousel qui ne s'arrête jamais.

On est tous maîtres de son destin, on peut rester à s'agiter à la vitesse du temps ou s'arrêter.

Aujourd'hui, je me retrouve à flirter avec de gros cailloux qui me semblent très confortables au moment où j'y dépose avec précaution ce qui est devenu une extension de moi-même : mon sac à dos de trente kilos. Pour l'heure, je viens de sortir de dessous des fourrés. Cette végétation en désordre s'est interrompue brusquement et je me retrouve face à un spectacle qui me laisse bouche bée : une plage de sable fin d'un blanc extrême s'étire sur des kilomètres, l'océan vient s'y écraser dans un brouhaha caverneux et fracassant, il n'y a pas âme qui vive, je suis bel et bien seule au monde. Derrière moi, le bush semble me foncer dessus, des arbres centenaires s'élancent dans le ciel, formant une canopée vert foncé de parapluies géants qui se chevauchent. J'ai rarement été autant... comment dire, je ne trouve pas de mots ! Je n'arrive pas à comprendre ce que je vois, rien dans ce décor n'est normal, tout y est extra...ordinaire. À commencer par le sable, si blanc que sa simple réverbération fait mal aux yeux. Puis la masse gargantuesque verte avec ces mastodontes centenaires si hauts. Ce mur végétal ne décroît pas progressivement de taille en arrivant sur la plage, comme on peut le voir ailleurs. Ici les arbres s'arrêtent net et laissent place au sable blanc, comme si une ligne de démarcation avait été tracée. Cette scène est irréelle, rien ne semble juste. Je dois lever la tête pour tout voir. C'est donc ça une forêt primaire ! Contemplant ces géants, je crois comprendre pourquoi il y a tant de mystère au sujet de cette île. Ces arbres-là ont vécu les tempêtes les plus violentes et y ont laissé leur « peau » : ils sont encore

debout mais ce ne sont plus que des reliques avec leurs troncs nus et délavés. La canopée est si haute qu'elle en paraît mystique, j'en ai le souffle court.

Je me demande en voyant cette « chose verte » si je vais être à la hauteur. Je ne suis qu'un grain de sable à ses pieds. Debout face à ce mur vert, des sensations d'impuissance, d'admiration, d'incrédulité, de curiosité, me traversent et explosent en moi. Je ne bouge pas, les pieds enfoncés dans le sable, j'ai l'impression qu'au moindre mouvement de ma part, cette masse verte va prendre vie. Je me sens soudain si vulnérable. Je reprends mes esprits et m'élance en direction de la plage. M'enfonçant dans ce sable mou, je vais parcourir une bonne dizaine de kilomètres.

La fin de l'après-midi approche, le ciel – désormais un plafond bas et gris – semble de mauvaise humeur ; je décide de me mettre à l'abri et m'accôle à la forêt. Mon œil a repéré un ruisseau qui se jette dans la mer, créant une ride profonde sur la plage à la sortie de la masse verte. Je scrute les environs afin de trouver un endroit sécurisé pour camper, loin de la mer, loin du ruisseau, pas trop près de la forêt et pas trop exposé au vent. Tout à coup, sans prévenir, le ciel décide de littéralement me tomber dessus. La pluie est soudaine, violente, sans prudence ni légèreté. Je reste plantée là comme une statue. Chaque seconde me détrempe un peu plus et pourtant je suis comme hypnotisée, respirant sans agitation. J'ai l'impression que mes poumons se remplissent d'air pour la première fois depuis longtemps et les secondes s'écoulent comme dans un ralenti. Une douceur m'envahit et j'entends une voix intérieure me murmurer : « *It's OK, it's only water*¹. » Je frissonne, mais pour la première fois depuis mon départ, je respire à nouveau, je me sens libérée. L'océan est devant moi, le bush derrière, je réalise que cette bande de sable s'appelle littéralement le bout du monde. Et j'y suis !

Je laisse tomber mon sac au sol et je m'assieds sous cette pluie battante. Le moment est solennel. Et voilà que je ressens mon corps d'une manière étrange, presque médicale ou mathématique : je sens mes chairs, mes cellules, ma masse corporelle, je prends conscience de l'air que j'utilise, du poids que j'impose à la terre, comme si je reprenais possession de mon corps, un organe après l'autre. Puis il se met à pleuvoir à l'intérieur de moi, et mes larmes coulent, sans

sanglot, absentes de joie ou de douleur... Elles m'apparaissent comme une caresse amicale de la Terre sur mon épaule, me disant : merci d'être là avec moi, je veillerai sur toi, bienvenue à la maison...

Les yeux fermés, je laisse tomber ma tête sur ma poitrine, je ne peux que murmurer *Merci Merci*.

À consommer tous les jours

- Le silence est là pour faire sortir ton génie de sa cachette.
 - Le silence est l'endroit où tu peux imaginer t'asseoir sur un banc au soleil avec toi-même.
 - Le silence est le web de l'âme qui te connecte à tout.
 - Le silence est l'endroit où ton esprit se rend pour se faire pouponner.
 - Le silence est un luxe.
 - Le silence est un tyran avec un smoking rose qui est prêt à t'aimer comme tu es, si tu acceptes son rendez-vous.
 - Le silence n'est pas vide mais plein.
 - Le silence est un liquide amniotique qui te permet de grandir et de te mouvoir sans risque, à la température de l'Univers.
- Le silence est ton arme secrète.

« *Le silence n'existe pas.* »

1. Tout va bien, ce n'est que de l'eau.

Début de l'expédition

Je m'enfonce jour après jour toujours plus à l'ouest. Sur ma carte générale, une section de couleur vert foncé indiquant une végétation dense occupe la moitié sud de l'île. Pas trace d'activité humaine, de ligne électrique, de vieille ligne de chemin de fer ou même de route forestière. Juste rien. Durant ma préparation en Suisse, j'ai passé des jours à faire des recherches sur cette zone, mais les seules informations que j'ai pu récolter dataient pour la plupart du début du siècle dernier...

Les jours s'écoulent, laissant l'écho de la civilisation derrière moi. Plus mes pas m'emmènent vers l'ouest, plus une sensation grandit au fond de mes tripes, un peu comme si j'avais rendez-vous pour un duel. Je sens que ce sera une vraie lutte où mes seules armes seront mon courage et mes deux jambes. J'ai ce pressentiment, je sais que l'épreuve m'attend, je la sens. Et pourtant c'est difficile à croire, pour le moment c'est le paradis sur terre et la douce température de ce début d'été ajoute un bercement à ce jardin d'Éden.

Je me trouve dans un écosystème que je ne comprends pas encore ; je cherche, observe, essaie de créer des liens entre les choses, mais c'est loin d'être facile. Les espèces d'arbres et de plantes sont pour la plupart endémiques de la côte ouest, les oiseaux se font rares et communs, ce qui ne m'aide pas, la grande famille des kangourous ne semble pas vivre ici. Je n'ai observé que quelques pademelons¹ qui se déplaçaient lentement en fouillant le sol de la forêt.

Je tente de lire ces paysages avec mon expérience. Je constate que la nature sous ces latitudes a mis bien plus de stratégies de survie en place qu'ailleurs. Les paysages qui m'entourent sont de pures

découvertes, mais je reconnais enfin quelque chose de familier : un de mes arbres préférés, le banksia. Il ne possède pas une beauté dite « esthétique », et je dirais plutôt qu'il a de la personnalité ! Avec son tronc torturé et ses boursouflures irrégulières, il a une allure préhistorique – des fossiles de cône de banksia ont été retrouvés et datés de plus de cinquante millions d'années... Pour moi, il est l'ancien, le gardien des lieux et des mémoires, un peu le pendant du crocodile chez les animaux d'Australie. On ne peut qu'éprouver du respect. J'ai toujours cru qu'il pouvait survivre à tout. De la famille des *Proteaceae*, les banksias² sont de gros producteurs de nectar et sont très importants pour l'équilibre de l'écosystème et la survie d'espèces comme les *honeyeaters*³ et les petits mammifères rats, *antechinus*⁴, *honey possums*⁵, *pygmy possums*⁶, *sugar gliders*⁷ et chauves-souris. Au cours de mes années d'exploration en Australie, je me suis retrouvée tant de fois dans les bras tortueux du banksia à la recherche de son précieux nectar ! Pour moi, il est le « dessert » du bush, il y a si peu de *bushtucker*⁸ qui ont ce goût sucré. Pour déguster le délicieux suc dont regorgent ses épis floraux, il faut se frayer un passage entre ses branches enchevêtrées et s'arranger pour aspirer le nectar. Durant cette opération, je ne détache jamais l'épi de la base de l'arbre, parce que la nuit venue, la magie veut que le cône fleuri se recharge et se remette à sécréter son précieux liquide, ce qui fera certainement la différence entre la vie et la mort pour certains de ses habitués.

Sans quitter la côte des yeux, je marche sur un sentier⁹ qui me guide. L'effort est moyen mais avec mon chargement de 30 kilos il est quand même assez conséquent ! Je suis le sentier fidèlement, il joue à cache-cache et flirte par moments avec le bord de mer. Je suis comme sur un nuage, le soleil est de la partie, je découvre des paysages de carte postale à couper le souffle, zigzaguant entre des zones de forêt sèche ou luxuriante, passant par des petites criques turquoise, indécentes de beauté. Je traverse de multiples cours d'eau au débit variable allant d'insignifiant à puissant, mais la profondeur ne dépasse jamais la hauteur de mes hanches. Je souris à la vue de tant d'eau douce, j'aime voir toute cette eau, cela me rassure, elle semble se faufiler partout. L'eau d'ici n'est pas limpide et encore moins translucide, mais d'un brun rougeâtre foncé. Cette teinte est due à la macération des feuilles qui tombent des arbres et dégagent leur tanin.

Le sol est pauvre en nutriments sous ces latitudes, le système de racines des arbres d'ici s'étend à peu de profondeur dans le sol, à contrario des racines profondes et solides des arbres qui grandissent sur des sols plus riches. Ces racines créent un ingénieux réseau capillaire très proche de la surface du sol de la forêt, et arrivent ainsi à absorber des nutriments à quelques centimètres de profondeur. L'eau qui s'infiltre se teinte au fil de sa course au contact des racines avant de s'écouler dans une rigole, puis dans le ruisseau le plus proche, contribuant à cet aspect sérieux voire sombre, couleur rouille foncé, de presque tous les cours d'eau.

Je regarde cette eau, qui n'est ni attirante ni invitante, et pourtant je sais qu'elle est saine, pure et pleine de vitalité. Dans la vie, nous avons le même réflexe. Nous nous laissons absorber par des gens qui semblent sains, purs (dans leur cœur) et pleins de vitalité, et souvent ce n'est pas le cas. Et nous évitons des êtres moins brillants, qui cachent une âme sans tache.



Le 10 janvier, je me réveille à Surprise Bay, et je me tape la tête une fois de plus à la branche au-dessus de ma tente. Je suis maladroite mais je ne m'inquiète pas. Je me moque de moi-même, j'ai l'impression que je n'ai jamais fait ce genre d'activités et que c'est la première fois. J'ai toujours cette même sensation, le début d'une expédition est ainsi fait, même après vingt-cinq ans d'expérience, je ne prétendrai jamais maîtriser une situation. J'aime ce moment du début où tout me semble frais, le matériel sent le neuf, le regard que je pose sur ce qui m'entoure est neuf et pur comme un vrai début. Puis, je le sais, je vais m'approprier chaque objet, donner des petits noms à ma végétation préférée et gronder les arbres qui me donnent le plus de mal, les baptisant de noms peu glamour, et c'est ainsi que le biotope sauvage et plein de danger va devenir mon chez-moi, mon terrain de jeu. Mais avant d'en arriver là, il y a une longue phase d'approche et encore bien des kilomètres à parcourir... Alors seulement il deviendra familier. Je sais que je finirai inévitablement comme une pro.

Un gros orage s'est déchaîné hier soir juste à l'arrière de ma position et ce matin le ciel est encore menaçant. Mon regard reste accroché sur un énorme rocher qui semble s'approcher du ciel, comme un pouce géant sorti de nulle part. Assise sur le pas de ma tente, j'allume mon réchaud et je regarde la flamme rougeoyante vibrer. Quelques minutes suffiront pour que j'entende le frémissement de l'eau dans ma petite théière. Je souris, ce rituel du thé a le don de m'hypnotiser en m'offrant un portail qui donne accès à un autre espace-temps, une sorte de bulle géante qui me transporte là où bon me semble.

Pour l'heure, il est encore très tôt et je bois mon thé en absorbant les énergies nouvelles du matin. Je tourne le dos à l'océan et je ne peux m'empêcher de fixer le sommet de ce géant qui culmine à 905 mètres au-dessus du niveau de la mer. Je plisse les yeux comme chaque fois que je mets le doigt sur quelque chose empreint de mystère. Je scrute la montagne, il semble que la végétation s'y accroche presque jusque tout en haut. Je m'assieds en tailleur et prépare mon ascension avec l'aide de ma carte topographique. C'est bien cela, je vais devoir grimper sur son dos et redescendre de l'autre côté avant la nuit. Vu l'orage d'hier soir, je ne veux pas prendre le risque de camper au sommet. Lorsqu'une montagne s'impose dans un décor comme celui-ci, il est certain qu'elle attirera orage, éclairs, vent, etc.

En peu de temps, tout est plié et rangé à sa place. J'ai toujours autant de mal à mettre mon sac sur mon dos, mes muscles sont encore meurtris par l'effort de la veille, et le poids semble inchangé. Quelques pas me suffisent pour prendre mon rythme et me faire oublier les trente kilos. Je me concentre, le sol est de plus en plus encombré. Quelques heures plus tard, j'ai accompli le tiers de l'ascension de ce rocher. Mon souffle est court, mon visage écarlate, mes pieds sont enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux. Quel idiot, celui qui a conçu ce tracé ! Quelle erreur, que de remonter le long du ruisseau dans cette combe escarpée, en dévers et au pied de ce roc qui semble attirer les moindres caprices de Zeus. Dans ces cas-là, il faut rester dans les hauteurs et non flirter avec les fonds de gorges. C'est pour cela que je n'aime pas suivre les sentiers ; je n'ai jamais aimé suivre des chemins tracés par d'autres êtres humains sur le terrain ou dans ma vie ! Mon destin ne dépendra jamais des choix d'autrui mais bel et bien de mes

choix à moi. Car ma liberté est le bien le plus précieux que je possède. Tant de femmes et d'hommes se retrouvent coincés dans des situations qu'ils ne contrôlent pas ou plus. Au début, cela leur semble être le bon choix, puis les choses changent et l'enfer commence. Pour s'en sortir il faut être un *superman* ou une *superwoman*, mais souvent l'énergie manque, l'esprit est brimé et la force en eux s'épuise. Et bien des années passent avant qu'ils touchent le fond et comprennent que l'animal sauvage en eux ne peut pas être mis en cage.

Pour éviter cela, il faut prendre son propre destin en main, se réveiller, être conscient de son environnement, ne pas se laisser endormir par la prétendue bienveillance d'autrui ou de notre société et remettre tout en question, encore et encore. C'est seulement au-delà des montagnes franchies, des ruisseaux d'eau glacée traversés et des tempêtes bravées que retentit l'écho de sa propre voix enfouie au plus profond de soi. Ce qui me garde « éveillée », c'est de faire inlassablement ce pas de plus, hors de ma zone de confort, peu importe la situation, de mettre la barre haut à mes aspirations, mes rêves et mes devoirs d'être humain sur cette planète. Ce chemin n'est pas confortable et il est plein d'embûches, peu sûr, mais il cache un trésor qui vaut tout l'or du monde.

Ce trésor, c'est une sorte de satisfaction qui fera vibrer toutes les cellules de ton être et qui te donnera cette sensation d'exister en tant qu'être unique et connecté à l'Univers : elle s'appelle liberté... Et ceci n'est que la porte d'entrée dans un monde extraordinaire où la synchronicité existe.

Pour l'heure, je progresse dans un enfer vert, entravé de branchages en tout genre, la canopée refermée au-dessus de moi et la boue omniprésente. Les pluies de la veille et des jours précédents me donnent l'impression d'être dans un jeu télévisé. Je rigole toute seule entre deux glissades. Des flaques de plus de cinquante centimètres de profondeur et des toboggans de boue ici et là remplacent le sentier. Je me rattrape de justesse à une branche, le poids dans mon dos me fait perdre l'équilibre et la boue au sol fait le reste du travail. Je ne m'arrête pas pour autant, ma progression est si faible que je dois presser le pas. Deux heures plus tard, l'épreuve de la boue est derrière moi, le sol n'est plus qu'un amas de gros rochers entrelacés de racines où l'eau s'infiltre partout. La forêt qui m'entoure est de type « hobbit », sombre et mystérieuse, où chaque branche est recouverte

de mousse. Toute cette masse verte est humide et silencieuse, un peu comme un monde... d'en bas. Je n'entends que ma respiration bruyante et mes pas qui résonnent – « splash, splash ». L'effort est soutenu et intense et je dois lutter avec moi-même. Les jours précédents ont été si idylliques que je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. Après réflexion, je prends conscience que je me suis rapprochée de l'intérieur des terres. Est-ce vraiment la cause de ce changement ? Dans ce cas-là, cet environnement est celui qui m'attend pour les trois mois à venir !

Voilà plus de cinq heures que je grimpe et soudain j'entends des oiseaux. Le bush s'éclaircit et j'ai l'impression de toucher le ciel. Le sentier monte encore à pic sur deux cents mètres et me voilà enfin devant une végétation plus clairsemée : j'ai littéralement l'impression de sortir ma tête de la végétation, tellement cette forêt était oppressante. Un ou deux zigzags à l'air libre me font oublier l'effort que je viens de fournir. Le sommet fait partie d'un autre monde, les buissons ne dépassent pas le mètre de hauteur et sont plaqués au sol selon la topographie, mais l'inclinaison de certains d'entre eux me laisse à penser que les tempêtes doivent être violentes.

La vue est la récompense du brave, et ici elle est inoubliable : côté mer, elle s'ouvre sur une immensité de dégradés de bleu. Je reste plantée là, rêveuse : si je m'envolais dans cette direction, la prochaine terre serait l'Antarctique... J'étends mes ailes et sens la liberté de l'oiseau m'envahir, mais je ne me fais pas d'illusions avec 30 kilos sur le dos. La seule chance d'avancer est celle des rongeurs, à ras du sol... Retour à la réalité : je m'envolerais une prochaine fois !

Je me remets en route pour traverser le dôme qui est presque plat. Le vent se met à souffler dès que j'atteins la moitié de la surface. Je frissonne, mes habits sont trempés de sueur. Je décide de ne pas m'arrêter pour une pause comme prévu mais de me changer rapidement pour éviter que mes muscles se refroidissent. Je grignote quelques fruits secs et en remplis mes poches frontales, tandis que d'un geste maintenant familier, je vérifie le niveau de mon eau. Cinq minutes plus tard, j'ai le pas léger, je me sens bien avec des vêtements secs, au chaud, et pourtant le vent a encore forci et transperce mes deux couches de vêtements. Je me trouve maintenant sur la moitié bombée du sommet et me fais déstabiliser par les rafales. Je courbe

l'échine pour être plus proche du sol, mais le sentier est désormais couvert de planches positionnées en travers et surélevé par une structure (comme un pont), ce qui m'expose encore plus. Je n'aime pas ces coups de vent imprévisibles, je lève les yeux et m'arrête ; je veux comprendre d'où vient ce vent. Étonnamment, j'arrive à la conclusion qu'il vient de toutes les directions. Je continue et accède enfin à un point de vue qui me permet de voir l'arrière-pays. Je ne suis pas déçue : la pluie qui tombe par vagues crée des rideaux gris de différentes nuances qui dansent au rythme du vent. Un spectacle beau brut. Quelques gouttes inattendues me tombant sur le nez, j'ai juste le temps de poser mon sac au sol et d'enfiler ma veste Gore-Tex avant que le ciel, de son humeur rageuse, décide de faire du jus de nuage. Je rigole et lui dis mentalement : « Vas-y, tu te sentiras mieux tout à l'heure ! » Je perds pied plus d'une fois, les rafales m'arrivent dans les jambes, aussi efficaces qu'un croche-pied, le vent transporte les gouttes de pluie à une vitesse folle et celles qui finissent sur mon visage sont douloureuses. Soudain des gros grêlons tombent, suivis de rafales qui m'empêchent de progresser. Je reste au sol en boule, calme à l'intérieur, et j'attends que cela passe. Expérience faite, je sais que ce genre d'orage ne dure pas. D'ailleurs quelques minutes plus tard, les grêlons stoppent, je me relève courbaturée mais revigorée malgré tout : je dois avancer et redescendre, le temps presse. Je reprends mon rythme plus déterminée que jamais, sous une pluie toujours aussi battante. Mais soudain un coup de vent particulièrement violent me déséquilibre, et je me retrouve projetée dans les buissons. Le vent m'a retournée comme un scarabée, et je gigote de mes quatre membres pour reprendre ma position verticale, sans succès. J'éclate de rire : ça c'est une première ! Il me faudra bien des efforts pour me sortir de là, puisque mon sac à dos est pris dans ces buissons denses qui m'arrivent à hauteur des hanches. Je finis par me remettre sur mes jambes. Je change les réglages de mon sac et, à l'aide des sangles, je le rapproche de mon corps. Je suis maintenant prête pour la descente. De ma position, je vois le point où je dois me rendre pour la nuit : facile à repérer, il est vers la rivière au loin dans la plaine et il semble que pour l'atteindre je vais devoir traverser un genre de marais. Pour l'heure, malgré la pluie, je découvre de nouvelles espèces de plantes qui ne me sont pas familières du tout comme cette « herbe d'ananas », *Astelia alpina*, qui ressemble étonnamment à des feuilles d'ananas aux

reflets argentés. Des touffes entières tapissent le sol ici et là. Je passe ma main sur ces pointes acérées : efficaces comme armes de défense ! Découvrir des plantes que je ne connais pas crée en moi une joie immense, et en expédition chaque découverte ressemble à une victoire. La descente a débuté, la pente est douce pour le moment, mes jambes revivent. Après quinze minutes cependant, elles s'arrêtent net : devant moi se dressent deux sentinelles végétales d'une beauté remarquable, sortes de mini-palmiers préhistoriques chevelus d'altitude, dont le nom est *Richea pandanifolia*.

– Wouaaaaa !

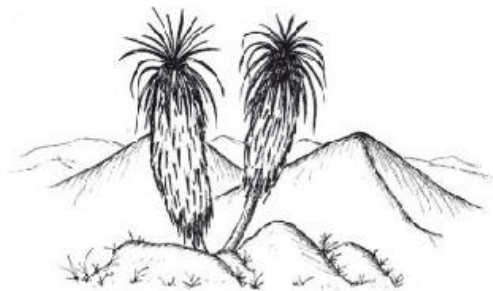
Ce petit chevelu fait partie des espèces que j'avais vraiment envie de voir. Je suis euphorique ! J'ai tant de respect pour les plantes et animaux qui choisissent de vivre dans un environnement difficile.

La descente est à pic désormais, le chemin creusé à flanc de coteau dans la montagne. Des multitudes de zigzags donnent accès à la partie inférieure. J'arrive dix heures plus tard au bord de la rivière, trempée et les jambes tremblantes. Sous la pluie battante, je dépose mon sac à dos sur le sol et respire profondément : je suis très contente de cette journée, *Merci Merci* mon petit corps !

La pluie fait partie du décor, je l'ai acceptée, mais mon organisme pas encore : il frissonne. Je dois bouger, la température est encore descendue de quelques degrés. Je remplis mes réservoirs d'eau, monte ma tente en un tour de main et m'engouffre à l'intérieur. C'est un havre de paix invitant, sec de surcroît. Je me débarrasse de mes vêtements détrempés que je dépose entre l'avant-toit et la partie sèche de la tente, enfle mes vêtements de nuit y compris mes leggings de compression¹⁰ pour sportif, et me glisse au ralenti dans mon sac de couchage que je rabats le plus haut possible. Mon corps est exténué. C'est le début et c'est à chaque expédition pareil. Il n'y a pas un seul muscle qui ne me fasse pas mal, et pourtant, c'est un peu un rituel de passage, j'ai remarqué que cette douleur a réveillé chaque cellule de mon organisme. Grâce à elle, je peux sentir tout mon corps en trois dimensions. On n'a rien sans rien, c'est le monde de la dualité, et à cet instant ma carcasse est juste meurtrie de tout son être, pendant que dedans je me suis rarement sentie si en vie. À l'intérieur de moi, il y a du soleil, je suis alerte et si lumineuse... *Mon animal intérieur est paisible et réveillé*. Le sommeil vole le peu d'énergie qui me reste, je ne

prêterai aucune attention à l'orage qui fera rage durant la nuit.

Au petit matin, le lendemain, je ne peux que constater que la rivière est prête à déborder. Je rentre dans ma tente qui lutte admirablement contre la pluie qui n'a cessé de tomber et me tient pour le moment au sec. Ne pouvant traverser la rivière, je vais devoir attendre que le niveau redescende. Pour l'instant la pluie est consistante et je décide de dormir encore un peu. À mon réveil, je fais le calcul des kilomètres qu'il me reste à faire jusqu'à mon premier ravitaillement, et je constate que si je n'arrive pas à traverser cette rivière du nom de *Louisa* encore aujourd'hui, je vais arriver en retard à mon rendez-vous.



-
1. Petits kangourous qui se déplacent sous les fourrés de ces forêts denses.
 2. Il existe plus de 170 sortes de banksias en Australie et quelques-unes en Papouasie-Nouvelle-Guinée.
 3. *Honeyeaters* : oiseaux de la famille des méliphagidés.
 4. *Antechinus* : sorte de souris du bush.
 5. *Honey possum* : *Tarsipes rostratus*.
 6. *Pygmy possum* : *cercartetus magnus*.
 7. *Sugar glider* : *petaurus breviceps*.
 8. Nourriture issue de la nature dans le bush australien.
 9. Le *South Coast Track*.
 10. Porter des leggings de compression pour sportif la nuit permet aux muscles de récupérer plus rapidement. Ma marque préférée est 2XU.

La pluie est reine

Je vais devoir passer une nuit de plus à mon camp, la rivière *Louisa* est prête à déborder. Elle qui ne devait m'arriver qu'au-dessus des genoux est maintenant un monstre menaçant de couleur noire. Je vais profiter de ce temps à disposition pour récupérer, planifier la suite et écrire. Je n'ai ni livre ni musique avec moi. La toile intérieure de ma tente est d'un jaune magnifique lumineux qui donne la pêche. Un moustique y est installé dans le coin en haut à gauche, immobile avec son pote le taon. Des sangsues s'amuse à qui sera la plus rapide à rentrer parce qu'elles sentent ma chaleur corporelle. Elles sont agitées, et avec cette pluie arrivent de partout, scannant à gauche et à droite de leurs têtes chercheuses avant de s'accrocher et de faire un *flip* avant puis de recommencer. Ce retard est un peu contrariant sans plus. Il va décaler mon arrivée à mon premier point de ravitaillement, je vais donc rater d'un jour Jessie qui s'est volontairement proposée pour ce job. Elle va arriver au lieu-dit Melaleuca à bord d'un petit avion et se poser sur l'unique piste d'atterrissage du Sud-Ouest. Je sors mon téléphone satellite et lui envoie un message lui expliquant la situation. Je reçois aussitôt une réponse qui dit : « Pas de souci, sur place comme prévu, dépose sac – bonne chance. »

Je souris, cette femme est habituée aux changements de situation. Elle qui fut en charge de la section scientifique australienne en Antarctique a passé au fil de sa carrière bien des étés coupée du monde. Lorsque l'hiver arrivait, elle rentrait à l'aide d'un de ces immenses brise-glace retrouver sa famille. Ce n'est pas ce petit changement de programme qui va la secouer. Pendant ce temps, Vigli de retour en Suisse est en charge de l'expédition, et Jessie responsable des événements en Tasmanie. J'apprendrai plus tard qu'elles n'ont

jamais cessé d'être en contact en suivant toutes les deux mon tracker d'un œil et en commentant mes choix de tracé.

Au matin du deuxième jour, je me fais réveiller par des voix... Je sors de ma tente, les perroquets palabrent dans les hautes branches ! Tout est détrempé mais la pluie a cessé de tomber durant la nuit et le niveau de la rivière est redescendu aussi vite qu'il était monté. Un groupe de cinq personnes arrive, mouillées mais avec le sourire. Elles viennent de traverser la rivière avec leurs chaussures ! Quand il fait froid comme aujourd'hui, il est important de garder ses pieds au sec, de se déchausser et mettre des Crocs ou autres pour traverser. Ça demande juste un peu de temps et de logistique mais ça évite les cloques, l'hypothermie, etc. Cela fait partie de ces petits détails importants malgré tout, puisqu'il est interdit de faire du feu dans presque toute cette partie de l'Ouest qui est sous le régime *World Heritage Area*.

Il est encore tôt. Je lève le camp et vais saluer le groupe avant de traverser. Ils sont déjà tous sous une toile tendue ultralégère appelée « *tarp* ».

– Je n'ai jamais vu semblable qualité de matériel, à la fois léger et solide, commenté-je à haute voix...

– C'est tasmanien, me dit le guide en rigolant, c'est pour ça que tu ne connais pas ! C'est fait pour ce terrain qui ne pardonne rien ! Tu la tends au-dessus de ta tente ou quand tu t'arrêtes, comme ça avec les pluies diluviennes, tu tiens le coup, la tente aussi.

On discute un moment. Il passe souvent quelques jours sur ce parcours avec des clients qui arrivent et repartent dans de petits avions de brousse. Il me bombarde de questions sur ma présence ici et seule en plus... Je lui explique dans les grandes lignes mon tracé. Une fois que j'ai terminé, il me fixe sans un mot, abasourdi. Les secondes s'écoulaient avant qu'il se décide à lâcher :

– Tu es sûre que tu comprends ce que tu vas faire ? Cette forêt est impitoyable ! Peu de gens s'y aventurent et encore moins seuls. Tu es folle... Mais je t'envie, tu sais, ça va être incroyable !

Il passe sa main dans sa longue barbe rousse, pensif.

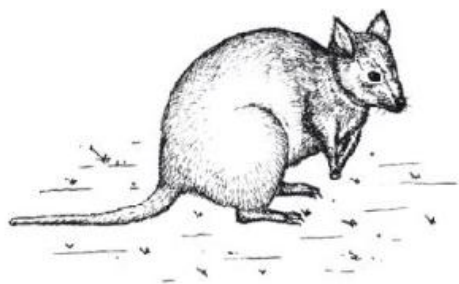
– J'adorerais faire cela aussi.

Cette pensée déclenche en lui une sensation de pure liberté qui se

voit sur son visage. Son regard est celui d'un enfant qui rêve de grandes choses et d'espace.

Derrière lui, ses clients sont fatigués et silencieux. J'enfile mon sac. Il me serre la main et me souhaite bonne chance, avec respect, le regard extasié à l'idée de ce que je vais vivre. Il est temps de partir, les cinq paires d'yeux sont rivés sur moi, ils me fixent comme si j'allais décoller en volant avec ma cape rouge, mais rien de tout cela ne se produit et je m'enfonce une fois de plus dans la végétation, en longeant la rivière. Je souris, je sens encore leurs yeux sur moi.

Loin d'eux, je traverse à cuisses nues la rivière qui s'est rafraîchie. Sur l'autre rive boueuse, je remets mes chaussettes sur mes pieds encore mouillés, enfille pantalon et chaussures, et relève mon sac. Je me retourne et regarde la rivière une dernière fois, pensive. Je ne suis qu'au tout début de cette expédition mais quelque chose a déjà changé en moi. Je sais maintenant que ce sera une expérience au-delà de mes attentes. Je suis comme hypnotisée par le mouvement rapide de l'eau. Mon esprit part et vagabonde... J'ai vu dans les yeux de ce guide une chose que j'avais oubliée et qui est remontée à la surface me rappelant pourquoi je « marche ».



Arrivée au ravitaillement

J'ai une attirance pour le monde végétal ; je l'entends respirer, je l'entends souffrir ou sourire... Je ne peux m'empêcher d'établir un contact physique en le frôlant d'un geste de la main, machinal et précis. Un geste que je n'ai pas appris mais qui est ancien, je le sais. Le monde végétal est le gardien de la Terre, il protège sa peau fragile. Alors à chaque fois qu'on défriche, creuse, retourne la terre, on y fait une plaie. Chaque fois qu'on en extrait un minerai précieux, on lui coupe les veines. Je déplace rarement une pierre, elles sont les gardiennes de l'histoire du monde, elles sont la mémoire du temps. Alors nous les humains, à quoi sert-on ? Eh bien, c'est une question que je me pose souvent et qui reste sans réponse. J'ai passé autant de temps dans la nature qu'en compagnie d'humains. Un destin qui me fait apprécier mes visites prolongées des deux mondes. Après toutes ces années, je commence seulement à comprendre que je n'ai qu'effleuré cette relation entre l'humain et la nature, que je n'en ai que poussé la porte pour guigner de l'autre côté. Une mission que j'ai acceptée il y a bien des années. Depuis, j'ai fait l'équivalent du tour de la Terre à pied et pourtant je me sens comme une débutante à chaque départ. J'aimerais aller plus vite, comprendre plus vite, mais la vie semble fonctionner avec une seule vitesse, un rythme qu'on ne peut changer. Les choses prennent du temps pendant que certains s'agitent frénétiquement comme des papillons de nuit devant un lampadaire allumé, faisant face à une mort certaine. La vie suit son cours dans le silence avec noblesse et élégance. La seule manière de ne pas être le papillon de nuit collé au lampadaire devant un eldorado irréel, c'est de ne pas s'approcher de cette lumière-là et de faire face à la nuit, de l'apprivoiser, pour finalement l'aimer avant de renaître au lever du

soleil.

Je demande validation, je remercie, je communie avec la vie autour de moi, les signes sont aussi importants que les montagnes sur ma carte topographique... Le monde de l'invisible fait partie du monde du visible et inversement. Et ce jour-là, je me ferai arrêter net par une créature...

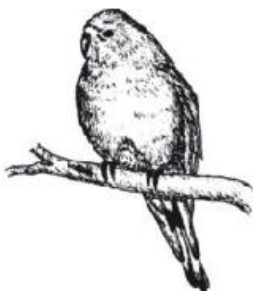
Je suis à quelques heures de mon premier ravitaillement, j'ai tourné le dos à l'océan et je commence à marcher direction nord à l'intérieur des terres. Le temps d'adaptation que je me suis fixé touche à sa fin. La végétation ne m'arrive désormais plus qu'à hauteur de genoux. Devant moi se trouvent des collines rocheuses et nues, on se croirait l'espace d'un instant en Islande. Le dégagement est tel que je n'ai plus ce besoin de regarder où je pose mes pieds. Des quantités extraordinaires d'excréments de wombat¹ jonchent le sol ici et là. Leur particularité est d'avoir une forme carrée. Les wombats utilisent leurs déjections pour marquer leur territoire et la forme carrée facilite l'empilage en forme de pyramide. Les scientifiques ont été longtemps incapables d'expliquer ce phénomène jusqu'à ce qu'une spécialiste décide de résoudre ce mystère. Il s'avère que le conduit de leurs intestins a des rigidités différentes vers la sortie et crée une accumulation qui les rend cubiques. L'humidité du lieu est aussi à prendre en compte, les wombats qui vivent en captivité avec un accès à l'eau constant ne produisant aucune cubitude.

Jusqu'ici je n'ai vu que quelques oiseaux timides, et je compte sur les doigts de la main les petits kangourous des fourrés pademelons. Où est cette riche faune australienne que je connais si bien ? Soudain, au loin, je crois voir une forme arrondie ; je scrute l'horizon avec attention sans ralentir le pas et tout à coup c'est la chute. Je tombe lourdement sur mon côté droit. Je n'arrive pas à me relever à cause de mon sac à dos et vais devoir le décrocher au sol pour pouvoir me redresser. Mon épaule est douloureuse, un petit étirement sans doute, me dis-je. Je n'en reviens pas : je suis tombée sur un terrain plat ! Moi qui tombe si rarement... Je croyais voir un wombat, je suis incorrigible ! J'en rigole. Un double arc-en-ciel s'étire maintenant à l'est devant un rideau de pluie, contrastant avec le paysage gris-bleu. Je continue d'évoluer entre les « Melaleuca Range » qui s'élèvent à

642 mètres et les « Bathurst Range » à 806 mètres. Le lieu-dit Melaleuca, qui est ma destination, se trouve à la fin de ce couloir au bord du lagon.

Melaleuca

C'est le seul endroit de cet Ouest lointain qui ait été habité. Le père de Deny King y a construit un avant-poste lorsqu'il a découvert de l'étain dans le sol. Ce qui est devenu ensuite une petite mine qui lui a permis de faire une piste d'atterrissage « *bush style* ». Il y a vécu avec sa famille. Son fils Deny continuera cette tradition et sera, au fil des années, mineur, peintre, environnementaliste, passionné d'ornithologie. Sa fille Barbara vit toujours là. On se trouve au sud-ouest de la Tasmanie : cette partie du monde subit une météo violente et imprévisible qui vient de l'Antarctique. On y accède en avion, ou par bateau, et si on fait le chemin à pied, on en a pour plus de dix jours. La famille King a voulu participer à la préservation de ce coin du monde et a créé un centre d'observation et de réhabilitation des perruches à ventre orange² qui sont en voie de disparition. Et devinez qui a travaillé à la réhabilitation de cette espèce ? Jessie bien sûr ! Elle a passé quinze jours à Melaleuca, il y a bien des années, pour mettre en place le Centre d'observation et le plan de préservation de l'espèce. Elle travaillait alors pour les parcs nationaux de Tasmanie.



Je dois traverser la piste d'atterrissage pour accéder aux bâtiments. Il semble n'y avoir personne. Je grimpe sur la butte et découvre deux gros tubes couchés sur le côté posés sur des pilotis et faits de tôle

ondulée. Des fenêtres trouent les extrémités. Cela doit être ce qu'on appelle une cabane d'urgence. Je m'approche et devine une cabane en bois un peu plus élaborée en retrait lorsqu'un homme d'un certain âge vient à ma rencontre.

– Tu viens d'où comme cela ?

– Je m'appelle Sarah, bonjour !

– Ah, c'est toi ! Tu peux aller chercher tes affaires, elles se trouvent dans le petit hangar vers la piste d'atterrissage, moi je suis trop vieux pour t'aider.

Il dit ça en me faisant un clin d'œil !

Le soir même, je suis installée, seule, dans ce baraquement d'urgence. J'y resterai quatre jours pour que mon épaule se remette. J'y rencontrerai des Tasmaniens amoureux de leur pays, dont un groupe qui partira sur la péninsule de Melaleuca pour cinq jours, un autre en canoë ; ils approcheront une montagne qu'ils graviront avec leur matériel durant le week-end. Et à leur manière, ils me donneront des renseignements précieux. Je recevrai bizarrement une paire de gants de jardinage... et plein d'encouragements accompagnés d'un je-ne-sais-quoi dans leur regard qui ressemblait à un mélange d'excitation et de pitié. Avec le recul, j' imagine qu'ils savaient à peu de chose près ce qui m'attendait.

Je repartirai avec un chargement de trente-cinq kilos, dont un packraft, une machette, mon précieux matériel de pêche, et de la nourriture jusqu'à mon prochain ravitaillement. *Merci Merci* Jessie d'être venue.

Nouveau départ

Je suis en route bien avant que le premier petit avion du matin atterrisse. Je dois retraverser la piste d'atterrissage pour prendre la direction du nord. Derrière moi, le ciel est bleu, devant moi, il est menaçant. Ah, cette Tasmanie ! Je crois que mon expédition commence maintenant. Je suis penchée intentionnellement très en avant, j'ai l'impression de porter une maison de trois tonnes alors que je n'ai que trente-cinq kilos, et mon épaule, qui se portait bien mieux, crie sous ce poids. Je n'y pense plus et me concentre sur le sol imbibé d'eau. Ma progression est lente et pourtant, je me sens comme un prisonnier à la fin de sa peine, vibrant de liberté. Si je n'avais pas ce poids sur le dos, je sauterais de joie. Je rigole, je profite de ce moment d'euphorie, car au fond de moi, je sais que les choses ne font que commencer.

Le sol est saturé d'eau, ce qui plaît énormément à la belle *Utricularia dichotoma*, plus communément appelée tablier de fée. Elle s'étire sur sa tige nue, élégante et fragile, tandis que son unique pétale évoque un tablier avec une larme jaune pâle au sommet. Je trouvais qu'elle ressemblait à une danseuse, jusqu'à ce que John, le gardien de Melaleuca, m'ait expliqué sa double vie.

– Ne jamais se fier à une belle créature, ma chère ! me dit-il. Sur terre, elle est d'une élégance extrême, mais sous terre elle dicte sa loi sans pitié : ses racines carnivores dévorent les micro-organismes qui sont dans leur périmètre. Ces racines possèdent des outres qui s'ouvrent et se referment si rapidement que leur mouvement ne peut se voir qu'au microscope.

Encore un indice sur le niveau de perfection de l'attirail de survie que la nature a mis en place dans ce coin du monde. Je quitte le ciel

des yeux, j'avance, la végétation n'est guère plus haute que mes genoux et il n'y a pas un arbre à l'horizon. Surprenant...

En fin d'après-midi, je repère pourtant un bosquet de grands et jeunes eucalyptus dans le dévers, et je décide de m'y abriter pour la nuit. Je les contourne, la végétation me monte jusque sous les bras ; j'aperçois vaguement des sortes de tunnels végétaux proches du sol et je pose mes pas à l'aveuglette. Soudain j'entends un cri ! Je retire mon pied immédiatement. Je sors un « Sorry, sorry ! » J'imagine que personne ne s'est jamais aventuré ici et j'ai clairement dérangé un animal qui faisait une sieste. Je ne saurai jamais ce que c'était. Un wombat ? Un diable de Tasmanie ?

Je trouve une place dégagée derrière le bosquet protégé du vent et y pose ma tente mais en dévers. Peu importe puisque la pluie commence déjà à tomber.

The Narrows

Ce matin, la pluie est timide, mais le vent a forci et la température a chuté. Je me recouvre de la tête aux pieds de mon équipement Gore-Tex. À cause du poids que j'ai dans le dos, je fais plusieurs pauses où je transfère le poids du sac vers l'avant en me penchant sur mes bâtons de marche. Je reste silencieuse, la nature fait assez de bruit comme ça, et je me concentre sur mes pas. Soudain, à quelques mètres de ma position au sol, un couple de perroquets s'enfuit. Je les reconnais immédiatement, ce sont les rares *eastern ground parrots*. Ils s'envolent affolés, les pauvres ; ce sont les seuls que je verrai. Le vent s'intensifie, et je m'enfonce sous une végétation faite d'arbres qui s'embrassent au sommet, ce qui me protège du vent.

Je progresse vers un point précis qui se trouve au bout d'un bras de terre. Le challenge du jour va être de traverser le détroit du nom de Narrows. Le voilà enfin et je vais pouvoir me rendre compte de la difficulté du passage et de la distance à franchir. Je pose mon sac, monte ma tente, et vais m'asseoir sur un rocher pour observer l'eau, le courant, la direction du vent. Une chose est sûre : je ne vais pas pouvoir traverser avec mon packraft comme initialement prévu, l'eau

est trop agitée, et la crête des vagues est déjà blanche, signe qui annonce sa force. Je vais devoir utiliser la méthode qui me plaît le moins et vais inspecter le bateau à rames qui est prévu ici à cet effet. Monté sur deux rails, il est robuste avec une bonne coque, malheureusement très très lourde. Je m'attelle à la vider de l'eau de pluie accumulée à l'intérieur. Puis j'essaie de le pousser et de le glisser, sans succès. Bon dieu, à quoi ces gars ont-ils pensé lorsqu'ils ont mis ce genre d'installation ? Il faut être au moins deux mecs pour déplacer ce truc.

Je retourne à ma tente et réfléchis. Le détroit est un passage traître entre deux terres, un courant violent se produit à chaque fois que la marée monte ou descend. Il vaut mieux passer lorsque la marée est haute. Ce qui sera le cas, d'après mon estimation, dans quelques heures. Je dois agir : je ne vais pas attendre ici ! En plus, une fois parvenue sur l'autre rive, je devrai remorquer la deuxième embarcation qui s'y trouve, car il est de mon devoir de m'assurer qu'il y a une embarcation sur les deux rives à tout moment. Dans le même ordre d'idées, lorsque vous quittez une cabane, vous laissez une pile de bois pour celui qui arriverait après vous.

Je plie ma tente et décide de passer à l'action. Je me change pour enfiler mes leggings de compression : ils accélèrent la circulation sanguine et collent à ma peau, donc il sera facile de nager si je passe à l'eau. Je chausse mes Crocs, et garde ma veste Gore-Tex. Mon sac que j'ai protégé d'une bâche m'accompagne au cas où je ne pourrais pas revenir. Ici les choses peuvent tourner vite au désastre, il faut anticiper. J'entre dans l'eau jusqu'aux genoux pour m'assurer de la zone d'impact du bateau hors des rails. Il y a en effet de la profondeur à la sortie de ceux-ci, il va falloir que je saute dans la coque juste à la fin. L'eau est glacée. Je n'ai pas droit à l'erreur. Il me reste à déplacer le bateau...

Et un chevalier arriva

Plus déterminée que jamais, je tire, je pousse, je tire cette embarcation qui ne se déplace que de dix centimètres à chaque fois. J'ai trouvé une technique : je donne un coup de nerf depuis la proue

en tirant par à-coups, cela a l'air de fonctionner. Je dois fournir plus de trente minutes d'effort intense pour arriver au bout des rails qui supportent la coque ; j'ai de l'eau jusqu'en haut des jambes et je me glisse enfin à l'intérieur. Je prends rapidement le contrôle du bateau à rames et m'élance dans le passage. L'effort est soutenu, j'ai pris un repère sur la terre en face bien en amont de mon point de chute, incluant le courant dans mon équation. Une fois arrivée au milieu, l'embarcation se met à ressembler à une coque de noix qui gigote de tous les côtés. Le vent n'aide pas, mais je redouble d'efforts pour arriver dans un endroit protégé où se trouvent en effet deux autres bateaux. Je me rends compte que c'est loin d'être fini. Je dois retourner en arrière en remorquant la deuxième barque qui est exactement la réplique de celle-ci. La traversée est plus difficile à cause du vent qui a forcé et le courant me repousse à l'intérieur de l'estuaire. Le vent chasse davantage le bateau que je remorque et la corde qui le retient reçoit des contrecoups violents : je réalise assez vite que je ne peux pas lutter contre les forces de la nature. Je décide donc de faire au mieux tout en me laissant dériver à l'intérieur du bras. J'arrive à ramener mes deux bateaux pas très loin de mon point de chute. Je les amarre l'un à l'autre, saute à terre et les tire en marchant le long des rochers. Chaque manœuvre demande une énergie énorme due au poids de ces engins. Je lâche du mou à la corde d'amarrage et tire gentiment par à-coups, mais il est très difficile de marcher sur ces rochers acérés et gluants à la fois. Je passe à l'eau plus d'une fois, mais jamais au-dessus de la taille. À un certain moment, j'ai une brusque baisse de régime. Normal, l'eau est froide, et les efforts que j'ai fournis depuis le matin sont titanesques... Je sécurise le bateau n° 1, mais ne peux bien sûr pas le monter sur les rails. Je le tire alors au sec et le retourne comme il se doit. Et je repars chercher le deuxième qui me permettra de traverser définitivement. J'arrive au bout de la pointe, prête à monter dans la barque, lorsque j'entends un ronron de moteur. Un bateau sort de nulle part, équipé de deux moteurs ultrapuissants. Il me fait face à vingt mètres. Un homme à la barre hurle :

– Combien de personnes sont avec vous ?

Je fais un geste de la main avec mon index : une.

– OK ! Bouge pas, je te remorque.

Avant même d'écouter ma réponse, le voilà qui fait une manœuvre arrière qui chahute mon bateau, puis il me lance une corde que j'attrape. Il me ramène à ses côtés à bout de bras et en un tour de main me voilà accrochée. Sans un mot, je m'occupe de l'avant, alors qu'il s'occupe de l'arrière. Une vraie manœuvre de pro, de sa part et de la mienne. Puis je m'agrippe et passe par-dessus la balustrade. Quand je lève enfin les yeux, je vois six personnes à bord qui me regardent comme si je venais d'un autre monde. Je rigole, j'ai un collant noir moulant, une veste Gore-Tex détrempeée, mais le sourire jusqu'aux oreilles.

– Laisse-moi m'éloigner des Narrows, OK ? me hurle le capitaine.

Puis il vient me serrer la main.

– Moi c'est Jude, et toi ?

– Sarah.

– Ah ben je me disais bien, ma sœur s'appelle Sarah, c'est un peu la même que toi. Tu fais quoi ici toute seule ?

– Et toi ? Tu sors d'où avec tes touristes ?

– Je suis capitaine et aussi pilote, précise-t-il avec une certaine fierté. C'est un tour organisé, on arrive en avion puis on fait un petit tour en bateau rapide.

– Moi je ne suis pas de la planète Mars comme semblent le penser tes clients, je suis exploratrice.

Et on se met à rigoler comme s'il n'y avait pas ces six paires d'yeux fixés sur nous.

– Je dois te signaler à la base, désolé.

– Sans problème. Salue bien John de ma part.

Jude a reçu de Melaleuca la confirmation de ma présence ici. J'entends à la radio : « Salue bien Sarah de ma part, OK ? »

Je regarde Jude avec un sourire en coin. On papote un peu mais le temps passe vite ; on aurait bien aimé discuter encore et lui aurait bien aimé me ramener dans son avion sur la terre ferme...

– J'ai rarement vu des gens traverser ici, tu sais ! S'ils le font, c'est en groupe de mecs. Quand tu as traversé avec la première embarcation...

– Attends un peu ! Comment tu sais que j'ai déjà traversé ?

– On te regardait de loin pour voir comment tu t'en sortirais, tu étais trop concentrée pour nous voir. Belle manœuvre, je l'avoue !

– Soyons clairs : n’imagine pas une seconde que tu m’as sauvée de quoi que ce soit, OK ?

– Ah Sarah, Sarah ! Tu vas où comme ça ? Tu rentres quand ?

– Jude, Jude, tu ne pourrais pas me suivre, oublie !

Il me regarde cette fois passionnément, avec un grand sourire, et m’aide à descendre dans mon embarcation en me tenant la main. Un instant, il la garde dans la sienne, ce qui me fait lever la tête : ses cheveux noirs maintenant mouillés collent sur son visage et ses yeux bruns pétillants racontent le reste. « Tu ne veux vraiment pas venir avec moi ? » Je lui souris, j’ai déjà mes lourdes rames en main et je donne le premier coup loin de ses moteurs pour ne pas créer une collision. Je rame de toutes mes forces pour arriver quelques minutes plus tard, épuisée, sur le rivage. Il n’est pas encore parti. Il attend. Je lui fais de grands signes, il attend encore, comme hésitant. Puis après un dernier signe, il s’éloigne, moteur à fond...

Ce soir-là, je dormirai à la pointe de la péninsule, à trente minutes du bateau dans une forêt magnifique, protégée du vent et de la pluie. Je trouve une source d’eau douce cachée sous des fougères. La nuit n’est pas encore tombée que je suis déjà emmitouflée dans mon sac de couchage, les yeux clos, le corps inerte et exténué, l’épaule droite m’envoyant une douleur que je décide d’ignorer. Et je rejoins le monde des rêves.

L’odeur du tigre

Au petit matin, je me lève et marche jusqu’au bord des falaises. De là je peux voir les Narrows (le passage que j’ai traversé la veille). Mon Dieu, les éléments sont déchaînés, j’aurais pu rester bloquée de l’autre côté pendant des jours.

Je m’éloigne de la pointe et grimpe à l’intérieur des terres sur le dos d’une crête où de chaque côté une végétation sauvage se déploie. Exposée, je suis sauvagement attaquée par la pluie qui ne cesse de tomber. Et pourtant je dois faire une pause. Mon épaule me fait mal et je commence à être inquiète. Je me retourne et laisse ce paysage s’imprégner en moi. J’ai pris de la hauteur, et derrière moi, une masse

d'eau grise entoure le bras de terre que je viens de parcourir.

La végétation est basique et se résume à des buissons au sol. Je m'enfonce un peu plus à l'intérieur des terres. Les jours se suivent dans un décor similaire, sans que la pluie cesse de tomber. Puis, dévalant une pente pour atteindre un ruisseau, je fais face à un nouvel environnement. De grands arbres et une végétation dense recouvrent le terrain, ce qui rend mon avancée difficile avec une enclume dans le dos. Je serre les sangles du sac pour avoir une plus grande maîtrise, me concentre sur chaque pas. Dans cette boue, c'est loin d'être gagné ; de plus, la pente est si raide que je dois me retenir aux branches tout en laissant glisser le reste du corps, ce qui m'aide à maîtriser le poids que j'ai dans le dos.

Je rejoins enfin un minuscule replat, et y reprends mon souffle quand soudain, je le sens ; tous mes sens sont en alerte, je scrute les fourrés sans un mouvement, sans un bruit. Je reste immobile. J'oublie tout, je n'en crois pas mes narines, cette odeur est celle du... tigre. Une essence animale, musquée et si forte qu'elle ne peut en aucun cas passer inaperçue. Dans mes recherches, j'ai glané bien des informations et l'odeur du tigre est décrite dans de nombreux récits. Les auteurs mentionnaient que le tigre poursuit sa proie pendant des jours et que la seule chose qui permet de le savoir est son odeur. Et peut-être aussi la sensation d'être suivi, parce qu'il ne se montrera jamais. Très intelligent, il observera depuis les fourrés des jours durant. Je n'en reviens pas, j'ai l'adrénaline qui pompe dans mes veines.

Après un long moment, je décide de continuer, et j'arrive bientôt en bas où le ruisseau coule paisiblement. De couleur ambrée, il ne fait pas plus de deux mètres de large et au-dessus de son lit la végétation s'est écartée : on dirait l'intérieur d'un cocon, baigné d'une lumière surprenante. Un endroit spécial où je me sens bien. J'y reste un peu et j'observe le sol à la recherche de traces éventuelles, mais rien. Je remonte sur la crête en délivrant l'effort nécessaire. Rouge comme une pivoine, j'arrive en haut, le ciel est gris et bas, mais il ne pleut plus. Je pose tout et m'arrête un moment. Je grignote des amandes et m'autorise une mangue séchée. Mais je suis pensive, mon esprit retourne dans les récits historiques que j'ai dévorés, avec ces vieux bushmen qui vivaient sur le territoire du thylacine à la fin du XIX^e

siècle. Ces récits ont une chose en commun : ils décrivent le tigre comme une bête sauvage et cruelle, qui tranche la gorge de ses victimes d'un seul coup de mâchoire. Le tigre est en effet un des rares mammifères pouvant ouvrir ses mâchoires à 180 degrés. Sa technique est précise et chirurgicale pour extraire les organes encore chauds de sa proie ; et souvent il laisse le reste.

Quand le tigre de Tasmanie a commencé à s'attaquer à des proies faciles comme le bétail, cela a déclenché une guerre sans pitié entre lui et l'homme. Suite aux plaintes nombreuses des propriétaires de moutons, le gouvernement de l'époque a offert une récompense pour chaque tigre abattu. Cela a été le début d'une nouvelle passion pour de nombreux bushmen qui se spécialisèrent dans la capture au collet. Et cela provoqua la chute du règne du tigre : en 1936, au zoo d'Hobart, une bête à l'arrière-train strié, complètement perdue avec des troubles traumatiques dus à la captivité, mourait dans sa petite cage. Ce fut le dernier tigre de Tasmanie jamais photographié. Depuis, rien n'a pu infirmer ce constat ou, a contrario, apporter la preuve de la présence persistante du tigre sur l'île.

Avec les années cependant, des gens ont témoigné de rencontres furtives mais quelques témoignages visiblement alcoolisés ont jeté le discrédit sur ces récits. Et pourtant... Le destin du tigre de Tasmanie ressemble à celui du léopard des neiges. Lors de mon expédition de trois ans de Sibérie en Australie³, j'ai traversé le désert de Gobi et j'y ai rencontré des carcasses de bouquetins dépecés, sans comprendre quel animal pouvait faire des dégâts pareils. J'ai compris plus tard, lorsque au fin fond du Gobi, je suis tombée sur deux grandes yourtes équipées de grands panneaux solaires qui n'étaient autres que les abris du Centre de recherche scientifique dévolu au léopard des neiges. Les scientifiques posent entre autres des colliers Tracker et étudient le comportement du léopard des neiges appelé par les indigènes « fantôme des montagnes », parce qu'il est rare d'en voir un de toute une vie. Lui aussi avait commencé à s'attaquer au bétail, et les scientifiques ont mis des programmes en place pour sensibiliser les Mongols qui avec les années se sont fait une fierté de le protéger et non de l'abattre.

Des jours plus tard...

J'ai eu du mal à trouver une place pour poser mon camp. La nature est compliquée, ici. Il n'y a pas d'animaux, ni même de traces. Je sens la mort, comme si cette terre n'avait pas d'âme. Il n'y a pratiquement pas de bruit, pas d'oiseaux. L'eau que je bois est d'un brun rouille. J'ai l'impression que c'est une terre préhistorique. Plus je la regarde, plus je m'attends à voir apparaître un dinosaure. L'atmosphère est étrange. Les orages sont aussi nombreux que mes pas, tout est mouillé ; le matin, je remets les vêtements détrempés de la veille.

Je pensais ce matin aux premiers bushmen qui se sont aventurés sur ces terres, en y accédant par la mer, y passant des mois à chercher un bois précieux appelé pin Huon, ou de l'or. Ils avaient des vêtements en laine ou en feutre si tout allait bien.

En Australie, je veux dire sur l'île principale, le bush est pour moi un endroit plein de vie et de magie qui fait chanter mon cœur. Cette terre rouge est ma terre mère, ses habitants – kangourous, fourmis, serpents, araignées, etc. – sont mes amis, mes voisins, nous cohabitons en harmonie. Ici tout est primitif, rude, sans chaleur ni joie... Par moments, le vent forme des mots mais qui s'évaporent. Serais-je sur une terre qui a sa propre vie, sa propre intelligence ? Ces lieux me sont-ils incompréhensibles parce que je n'ai jamais mis les pieds sur une terre si vierge ? Est-ce là l'explication de cette étrange sensation en moi ?

Ce soir-là, je campe après avoir traversé une grosse rivière en équilibre en passant d'un tronc sur l'autre. Des *peppermint trees*⁴ vont me procurer le campement idéal pour la nuit. Le dessous de ces arbres offre de vraies plateformes naturelles dépourvues de végétation, idéales pour poser ma tente. La berge de la rivière est suffisamment haute pour que je ne craigne pas d'inondation. Je m'installe et puise de l'eau à l'aide de mon seau pliable et de ma corde, une technique qui m'est familière et que je ne manque pas de pratiquer dans toutes mes expéditions. Comme il y a un rayon de soleil, je tente de laver quelques pièces de mon équipement. Puis je sors mes cartes. Je dois prendre une décision : soit monter sur un plateau où l'eau est rare et le terrain, apparemment rocailleux ; soit suivre la rivière. L'option

rivière est davantage en ligne droite, mais j'ai peur de mettre mon épaule à rude épreuve. Je ne peux pas vraiment utiliser la force de mon bras droit à l'heure actuelle, et je ne me vois pas escalader des troncs, traverser des combes, etc. Je préfère le passage en altitude ; peut-être que le ciel sera plus clément loin de la végétation et que le soleil se montrera ? Cela veut dire que mon sac sera encore un peu plus lourd, chargé de l'eau que je vais devoir transporter ! Décidément il n'y a pas une option plus facile que l'autre. Au petit matin, comme tous les matins, je visionne ma caméra infrarouge que j'ai posée la nuit. Je ne m'attends pas à grand-chose (comme les jours précédents) mais cette fois, surprise, un gros wombat trafique devant ma tente, se gratte l'arrière-train sur l'arceau arrière de celle-ci, puis s'enfuit dans les fourrés comme un bulldozer. Je n'en crois pas mes yeux et je pars dans un fou rire. Ce coquin ! Mes nuits sont plus excitantes que mes jours, sauf que je ne l'apprends qu'au petit matin...

Le lendemain, je commence à prendre un peu de hauteur. Le paysage change, je remonte une vallée en dévers, je me sens libre, plus légère, la pluie s'est arrêtée, cela fait un mois que je suis partie. En milieu de journée, le soleil brille intensément ; je peux espérer que mes habits, qui sont suspendus à mon sac, seront secs ce soir. Pour accéder au plateau, je dois franchir un passage dans une roche blanche friable. Deux heures plus tard, j'arrive en haut essoufflée mais curieuse de ce que je vais y trouver. À ma grande surprise, il n'y a rien que de la roche blanche et grise, une nature désolée, un mini-désert comme je les aime avec une végétation sporadique qui rampe au sol. La vue ouverte et dégagée donne sur la vallée parallèle, le vent souffle, je suis dans un autre monde. Ce plateau minéral s'étend à perte de vue, je dois presser le pas, je ne sais pas où je vais trouver de l'eau dans ce no man's land.

Il me faudra attendre la fin de journée pour en voir. Le soleil a été incisif et le vent hargneux mais je suis heureuse, j'ai le cœur léger, je réalise que ma préférence va définitivement à ces décors nus. Une fille de désert, je suis ! J'ai enfin trouvé un petit ruisseau qui semble surgir de la roche. Je pose mon camp sur la rive ouest, que gardent des buissons à peine plus hauts que ma tente. Je me déshabille complètement, sors ma casserole, je la plonge pour qu'elle se remplisse de ce liquide bienfaiteur que je déverse sur mon corps. Je me lave pour la deuxième fois depuis mon départ. Après avoir

batifolé, lavé mes cheveux, je reste sur une pierre nue à sécher mon corps meurtri par l'effort. Je sens la chaleur accumulée par les pierres autour de moi diffuser un air doux et pénétrant qui réchauffe les entrailles et l'âme. Je relâche enfin la garde et laisse ce mois d'efforts s'échapper de mon corps comme un murmure de douleur qui s'envole dans la plaine. Ce soleil est le plus beau cadeau que je pouvais espérer. Il soigne mes maux et me fait oublier toute cette pluie qui semble être rentrée à l'intérieur de moi. Mes habits sèchent tandis que je me prépare à manger. Je verse de l'eau chaude sur mes lentilles déshydratées, y ajoute de la poudre de gingembre, poivre noir, chili, curcuma, sel de l'Himalaya, mélange le tout et voilà, c'est prêt ! Les taons qui m'ont poursuivie toute la journée sont maintenant collés à ma toile de tente. Je souris et m'installe confortablement par terre pour manger, la vie est belle. Je suis en vie !

Les jours suivants

J'ai rejoint un sentier que les chercheurs d'or utilisaient il y a un plus d'un siècle. La chaleur est intense, presque anormale, je me demande si ce décor est le même qu'à l'époque. J'imagine ces chercheurs d'or avec un baluchon sur le dos et leur matériel basique.

Je fais chaque jour mes prélèvements pour le CSIRO⁵. J'ai trouvé ce matin un terrier de diable de Tasmanie soigneusement et intelligemment conçu sous deux grandes pierres. À l'intérieur, j'y ai vu deux petits yeux. Je n'ai pas voulu affoler davantage l'occupant des lieux. Le savoir là me suffit, je n'aime pas déranger l'ordre des choses. J'ai compris la lutte qu'a menée ce petit animal sur cette planète pour juste survivre, je ne vais pas y ajouter le stress de ma présence. Je le remercie mentalement et continue.

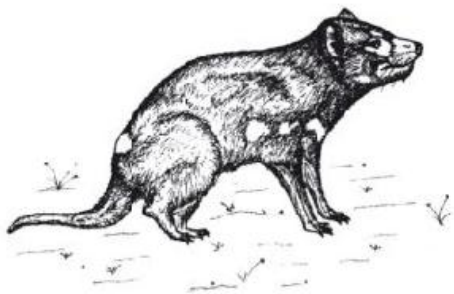
Cette température étouffante qui a bien dû flirter avec les 40 degrés s'arrêtera au bout d'une semaine par un orage de fin de journée mémorable. Après avoir subi des orages indescriptibles en Mongolie durant mon expédition de trois ans, jour après jour, je sais que rien n'arrivera à la cheville de ces nuits passées la peur au ventre d'être touchée par ces éclairs qui balayaient la steppe à des intervalles

réguliers, presque fanatiques.

Le lendemain, l'air est frais, léger comme moi : je suis d'une humeur joyeuse, et je m'élance dans ce qui va être une longue journée, je le sais. Je suis toujours dans une région dite dégagée, toute dépression dans le sol s'est transformée en ruisseau. La pluie tombe maintenant généreusement, et pour la première fois elle ne me dérange pas. Je traverse le premier vrai ruisseau qui déborde de partout, et décide de ne pas prendre la boue de ses berges pour une ennemie. Je fonce ; je sais que je serai trempée ce soir, mais si je presse le pas, dans une dizaine d'heures, j'aurai rejoint une route forestière qui marque la fin de cette étape. Pour l'instant, la journée est loin d'être finie. La boue m'arrive par moments jusqu'à l'entrejambe, l'eau est partout et me ralentit, tout devient un obstacle à franchir. La plaine remplie de *button grass*⁶ semble se régénérer. J'entends des oiseaux palabrer sur les hautes branches dans la forêt qui se trouve devant moi et qui marque la fin de ce plateau d'altitude. Me voilà à nouveau dans un lieu clos, les arbres portent de la mousse comme si c'était la dernière tendance, le vert décliné dans toutes ses nuances... Je ne vois plus le ciel sous cette voûte végétale gigantesque, avec au sol des versions XXL de fougères devenues arbres. Aussitôt la frontière de la forêt franchie, voilà que les sangsues me grimpent sur les jambes, je les vois ramper sur mes guêtres dans une danse frénétique. Elles sont trop nombreuses ; je ne peux rien faire de mieux que d'avancer jusqu'à la tombée de la nuit. Je suis recouverte de boue, mouillée comme un raton laveur, exténuée, lasse. Lorsque mes pas rencontrent ma première route forestière depuis mon départ, je souris : une étape réussie de plus ! Je félicite mes jambes, mon corps.

Dans un lieu oublié avec quelques foyers protégés pour faire du feu, je trouve un couvert ouvert basique qui sera parfait pour la nuit. J'y serai au sec. Chose étonnante, il y a une cabane en bois qui fait office de toilettes tout près, et qui paraît récente. Je m'approche du baraquement d'un pas impatient, mais m'arrête net : des voix s'échappent dans la pénombre. J'écoute. Mon premier réflexe est de vérifier s'il n'y a pas de voiture. Je fais alors un détour pour faire face à l'ouverture et là je découvre deux marcheurs en pleine discussion qui cuisinent à la lampe frontale. Je souris, ils ne m'ont pas encore

vue, je les rejoins.



-
1. Mammifère marsupial.
 2. *Neophema chrysogaster*.
 3. *Sauvage par nature* aux Éditions Michel Lafon, 2014.
 4. Sorte d'arbres avec de fines feuilles allongées qui lorsqu'on les frotte dégagent une odeur de menthe intense.
 5. Organisme pour la recherche scientifique du gouvernement australien destiné à la préservation de la biodiversité.
 6. *Gymnoschoenus sphaerocephalus*.

Des animaux, enfin !

Deuxième ravitaillement

Un 4 x 4 blanc s'engage sur la route forestière à la vitesse du pas et se gare à trois cents mètres du couvert où j'ai établi domicile. Il fait quelques degrés, la neige est tombée sur le sommet des montagnes derrière moi hier soir. J'ai tendu sous la charpente une ficelle pour suspendre mes habits mouillés, sans grand espoir de les sécher. Tout est humide, je suis sous la canopée de ces arbres géants qui m'entourent, je n'arrive pas à voir le ciel. Soudain j'entends :

– Mon Dieu, tu es vivante ?

– Jessie ! m'écrié-je en la prenant dans mes bras.

– Tu as maigri, ma Sarah !

– Tasmania ! Tasmania ! dis-je en guise d'explication, sur le ton théâtral des locaux quand on leur demande pourquoi il pleut tout le temps.

Jessie part dans un fou rire contagieux.

– Écoute, me dit-elle... Avant de décharger les sacs de ravitaillement, il y a plus urgent, il faut qu'on sauve un petit diable de Tasmanie qui est blessé à trois kilomètres d'ici. Monte !

Sardines, sardines...

On arrive quelques minutes plus tard là où Jessie a vu la petite boule de poils traverser la route péniblement. Nous arrêtons le moteur, et décidons de scruter le bord de la route à pied, chacune d'un

côté. Le petit diable finit par pointer son nez. Il n'est en effet pas en bon état, ses oreilles sont pleines de tiques et une de ses pattes arrière ne semble pas fonctionner très bien. Difficile d'en savoir plus, car maintenant son corps a disparu sous les fourrés et seule sa petite bouille dépasse.

Je me dis qu'il doit avoir faim, il faut lui donner à manger ! Je retourne à l'arrière de la voiture et ouvre mes sacs de ravitaillement en cherchant quelque chose qui pourrait lui plaire. Je rigole en pensant que mes lentilles sèches ne doivent pas être trop à son goût, lui le carnivore. Jessie m'assure que s'il peut manger à sa faim, il arrêtera de se traîner sur cette piste et que ça va lui donner des forces pour se régénérer. Je fouille dans mes gros sacs de ravitaillement et en sors la seule chose qui pourrait lui plaire : des sardines à l'huile. J'ouvre la boîte et la dépose devant sa cachette. Puis nous nous reculons et observons. Pendant trente minutes, on va rester accroupies à regarder cette petite créature qui semble sortie d'un autre monde faire des allers-retours entre les sardines et sa cachette. Il prend poisson après poisson. Il a une faim de loup. J'ouvre une deuxième boîte qu'il finit complètement avant de s'enfoncer dans le bush. Nous nous relevons et célébrons cette victoire par un *high five*. Cela n'aura pas sauvé l'espèce, mais cela aura fait toute la différence pour ce petit diable de Tasmanie dit « le nettoyeur du bush ». Sa mâchoire puissante à la dentition impressionnante lui permet en effet de pulvériser les os et les carcasses d'animaux qu'il trouve. Il est le cousin le plus proche du tigre de Tasmanie, génétiquement parlant : lui aussi a une poche sous son ventre dans laquelle il porte ses petits comme un kangourou.

Nous retournons à mon campement de fortune, ravies de cet heureux épisode. Je prépare un thé...

Jessie repart en fin d'après-midi, pour éviter de rouler la nuit. Je mange à ma faim ce soir-là, et au sec : j'ai échangé mes vêtements sales et mouillés contre des propres. Je suis heureuse d'avoir vu Jessie qui fait office de messenger entre mon monde d'ici et l'autre. Vigli lui a donné des devoirs, comme à l'école. Et elle est arrivée avec une liste de questions entremêlées de petites phrases encourageantes. Tout roule en Suisse et tout le monde va bien. *Merci Merci* à tous.

Cette nuit, un gros possum me rend visite. J'adore ces animaux, ils sont un peu les « clowns du bush ». Leur pelage épais brun foncé vire

au roux. Ils sont en général attirés par les choses sucrées. Sentant de la nourriture, mon visiteur fouille un à un tous les sacs que j'ai laissés à l'extérieur de ma tente. Mais il n'a aucun succès parce que tous mes aliments sont hermétiquement fermés dans des sacs waterproof séparés. Je finis par me lever et lui donner des pommes séchées. Pour son plus grand plaisir.

La faim

Je partagerai toujours ma nourriture. J'ai connu la faim durant chacune de mes expéditions, mais, en 2015, lors de mes trois mois de survie en Australie de l'Ouest, j'en ai tellement souffert que je ne supporte plus de voir un être vivant avoir faim. Même si je ne dois pas m'inquiéter pour mon visiteur qui a un popotin bien douillet... Je vois sa silhouette dans la nuit qui me regarde, il restera en ma compagnie jusqu'au petit matin avant de remonter dormir en haut du grand arbre qui s'élance dans le ciel à l'extérieur du couvert. Les premiers colons et prisonniers capturaient les possums avec des collets pour en manger la viande et utilisaient leur fourrure épaisse très recherchée à l'époque. Aujourd'hui, ces animaux sont considérés comme une nuisance, alors qu'ils sont très intelligents et malicieux.

Je repars le lendemain avec un sac rempli au maximum de nourriture sur le dos. Je ne peux même pas le déposer pour faire une pause, il pèse plus de la moitié de mon poids. J'ai dû en effet déjà perdre cinq kilos. J'avance un pas après l'autre, en pensant que je vais devoir me préparer un festin ce soir pour alléger ce poids sur mes épaules.

L'homme est passé par là

Je repars en longeant une piste, mes jambes ravies d'avancer librement sans devoir crapahuter par-dessus des troncs, des rivières, etc. J'avance à un rythme de croisière, mais je vais devoir monter mon camp un peu plus tôt que prévu : une tempête arrive. Ce terrain

dégagé et plat à côté de la base du barrage que je viens de longer me semble parfait. Je m'engage dans cette direction, et, surprise, j'aperçois deux caravanes. Un homme sort de l'une d'elles et me regarde suspicieusement.

– Tu vas où comme ça ?

Je m'avance, pose la base de mon sac sur une table devant sa porte et décide de papoter un moment pour prendre la température. Ce sont des Tasmaniens amoureux des oiseaux qui viennent chaque année jusqu'ici.

– On adore venir ici, on est sûr qu'il n'y a personne, au moins ! dit l'homme en s'esclaffant, ravi de sa bonne blague.

Je m'installe un peu en retrait, et j'ai à peine fini de monter ma tente que je le retrouve près de moi avec son sourire de gamin ; il tient une vieille ficelle au bout de laquelle est accroché un os de côtelette. Je ne sais quoi penser de cette scène.

– J'ai aperçu des *Spotted-tailed Quolls* un peu plus loin dans la forêt, et avec ça on va être sûr de les revoir, tu verras, ça va marcher.

Je lui rétorque d'un ton sec :

– Non merci, sans moi, si je veux voir un animal, je ne le trompe pas avec un os...

Lui qui croyait faire une faveur à une petite touriste perdue en arrivant avec sa vieille ficelle et son bout d'os ! Il repart boudeur. Ah ces Australiens, ils ne changent pas !

Pourquoi les humains veulent-ils toujours interférer avec la nature de cette façon ? Avec des pièges, des trucs pour tromper l'animal ? En vivant dans la nature pendant toutes ces années, j'ai pu constater que les codes, le langage et les interactions dans le monde animal obéissent à un ordre. Le langage entre les espèces part de l'essence de l'être. On ne rencontre pas les animaux par hasard ; les Indiens d'Amérique, les Aborigènes d'Australie, parmi bien d'autres peuples, l'ont compris. Et aujourd'hui, ce genre de comportement a le don de réveiller ma colère. On est si loin de la solution !

Je pars visiter les alentours, j'ai besoin de prendre le large, un humain et c'est un de trop ! pensé-je. Mon camp est à la base du barrage, et celui-ci, comme bien des barrages, est un désastre écologique. Je suis triste, fatiguée émotionnellement : tous ces jours de pluie et de dur labeur me tombent soudain dessus. J'aimerais tellement pouvoir créer un pont magique que tout un chacun pourrait

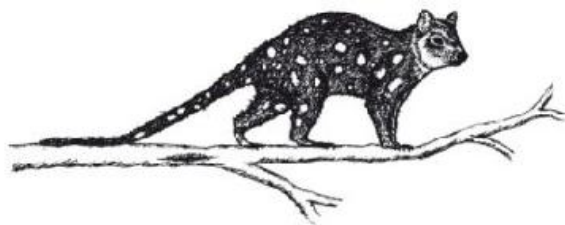
emprunter afin de se retrouver en harmonie avec son corps et la nature. Et ressentir les liens entre chaque chose, événement, cellule, parce que tout est « lié ».

Et pourtant je sais très bien que chaque petit pas compte et est marqué à jamais, influençant la croisée des chemins futurs.

Je regarde pensive la masse d'eau devant moi, le murmure bienveillant de la Nature finit par m'atteindre : « Ne sois pas triste, patience, ma petite Sarah, patience... »

À la tombée de la nuit

Je me glisse dans mon sac de couchage, et laisse encore un moment le devant de ma tente ouvert. De derrière ma moustiquaire, je regarde la nuit arriver. Ce moment me remplit toujours de satisfaction, il est la récompense de l'exploratrice, de la marcheuse, de la fille de la Terre. Je soupire dans le silence et savoure le froid qui se glisse à l'intérieur. J'entends des petits pas rapides sur la bâche devant ma tente. La nuit n'est pas entièrement tombée, et je peux voir de petites créatures – d'abord trois, puis quatre – qui sautillent sur mes affaires en poussant de petits cris aigus. La rapidité de leurs mouvements m'impressionne. Ce sont des bébés *Spotted-tailed Quolls*, ceux qu'attendait cet idiot avec son os ! Les pois blancs sur leur pelage ne laissent aucun doute. J'écris dans mon carnet de route : « *Leur longue queue disproportionnée ne semble pas faire partie de leur corps, j'ai été surprise par leur agilité, rapidité et nervosité. La scène a duré cinq secondes, la maman ne devait pas être très loin.* »



Je reste bouche bée devant la beauté et la rareté de cette scène. Je remonte la fermeture de mon sac de couchage le plus haut possible et

ferme les yeux. *Merci Merci*, pour ce cadeau.

Au petit matin, je m'accorde le bien le plus précieux de mon sac, une mangue séchée du Queensland. J'ai l'impression de me remplir de soleil à chaque bouchée. Le jour se lève à peine et, sans sac, je m'éloigne pour explorer l'arrière de l'endroit où je campe. J'y ai aperçu des excréments de kangourous hier. Et ce matin, ils sont bien là, en chair et en os, à dévorer les moindres millimètres carrés d'herbe de cette lisière lumineuse.

Soudain, il y a du mouvement sur ma gauche. Un grand gaillard apparaît, qui me souhaite un bonjour muet de la tête. Il a l'air d'un bûcheron avec son allure rugueuse et mélancolique à la fois, mais c'est un scientifique. On échange quelques mots sur le pourquoi de notre présence dans ce bout du monde. Pour lui, ce sont ses vacances, enfin presque, puisque ses études portent sur la floraison des arbres sur la côte ouest de la Tasmanie, plus spécialement des *leatherwood*¹. Et il s'avère qu'ils sont en fleurs maintenant. Donc il faut passer à l'action. « Faut ce qu'il faut », me dit-il avec humour. Je souris, c'est une petite phrase familière que je répète souvent !

Je profite de sa présence pour lui poser des questions sur les phénomènes qui m'ont interpellée. Ses réponses sont précises et très détaillées. Mais cette intéressante conversation doit prendre fin... Le jour est levé, et le chercheur est prêt, avec son matériel, à aller poser des caméras qui serviront à capturer des *time-lapse*² de la floraison complète.

– Peut-être à bientôt, là-bas, dit-il en indiquant la direction que nous allons prendre tous les deux.

Je le salue, et lui souhaite bonne chance.

Le 3 février, avec mon téléphone satellite, je ne manque pas d'appeler ma maman pour son anniversaire. Je n'en ai jamais manqué un seul, peu importe où je me trouve. Et elle est heureuse de savoir que les crocodiles ne vivent pas ici, dans ces eaux froides. Tout va bien à la maison. Ces quelques minutes rassurent et lient.

Derrière moi, une lumière surprenante donne à la chaîne de montagnes minérale et dentelée une couleur bleu-violet contrastant avec l'habituel vert intense de cette jungle tasmanienne. Je me dirige

plein nord, dans une nature changeante. Je tombe pour la première fois sur des baies appelées *snowberries*³. Je n'en ai jamais vu et pourtant je ne peux pas me tromper : ce buisson ressemble à de la fougère mais en plus élégant ; les extrémités de ses rameaux sont légèrement brillantes, et délicatement recourbées comme si un ourlet y avait été cousu. Cette touche de raffinement le rend différent. Je ne peux donc pas le confondre avec un autre buisson, et encore moins avec sa cousine plus ordinaire, la fougère arborescente, qui tapisse le sol de ces régions humides. Son fruit rond est un peu plus petit qu'une cerise, il a une texture spongieuse et sa robe blanche est immaculée ! Surprenant. Le sachant comestible, je le porte à ma bouche. Son goût est insipide, même si certaines baies pourraient avoir une note amère. Je rigole, j'ai l'impression de croquer dans du sagex⁴. Mais plus j'en mange, plus j'aime... l'effet « crunchy », sans doute ! Ça, c'est une première !

Je sors de la vallée en suivant une piste forestière qui monte à pic. Des oiseaux dissimulés dans le mur de végétation sur ma droite chantent des mélodies stridentes inconnues de mes oreilles. La densité des fourrés rend toute pénétration impossible, alors faute de pouvoir voir ces oiseaux mystérieux, je les enregistre. Je ne perds pas de vue ma mission de collecter le maximum de datas pour le CSIRO.

Je quitte désormais la piste pour un petit sentier qui s'enfonce dans le bush. Le sol est à nouveau envahi de mousse verte, le ciel reste invisible, l'atmosphère est empreinte d'une touche de magie créée par des jets de lumière qui percent la canopée et illuminent le sous-sol de la forêt. Pour une fois, je me sens bien dans ce genre d'environnement, je sens l'énergie de la terre. Et je note dans mon carnet, pour le rappeler dans le livre que j'écrirai sur cette expédition, et chaque fois que je parlerai d'elle...

Cette terre appartient aux Aborigènes Palawa de Trowunna (mot aborigène pour « Tasmanie »). La Tasmanie a été envahie par les Britanniques en 1803, puis colonisée par des détenus et les premiers immigrants qui n'avaient aucun respect pour ce peuple vivant sur ces terres depuis plus de 50 000 ans. Des massacres

horribles succédèrent à l'arrivée de l'homme blanc. En seulement trente ans, la presque totalité des Aborigènes de Tasmanie ont été massacrés.

Le soir, j'installe mon camp non loin d'un ruisseau de forêt couleur ambre qui coule silencieusement. Je lave mes vêtements de corps et les suspends sur une branche. Je puise l'eau pour le soir et le lendemain, eau que je filtrerai même si le risque de contamination est bien faible ici. Je mets de l'eau à bouillir, je m'assieds à même le sol et apprécie ce petit temps suspendu jusqu'au ronronnement de ma théière. Je fais ces gestes en silence dans les bras de cette forêt qui est si invitante. Il est 18 h 30 lorsqu'une petite souris sort des fourrés et me rend visite, suivie par un de ces petits oiseaux de sol qui se montrent si curieux ! La vie bat son plein, je me sens pour la première fois depuis mon départ bien dans le rythme, ma vie ici n'est plus une accumulation saccadée d'événements, mais bel et bien une danse élégante aux gestes presque parfaits. Cette Nature m'aurait-elle adoptée ? Ou est-ce moi qui ai fini par l'accepter telle qu'elle est ?

Loin du confort du connu

Je me suis « pelée » de mes couches d'humaine pour laisser apparaître l'être animal que ce monde végétal réveille en moi. Mon animalité est présente dans les centaines de décisions que je prends chaque jour. Ici il n'y a pas de répétition, de connaissances, de maître en la matière, je ne baigne pas dans mon propre « jus » de savoir en répétant inlassablement mon art. Non, chaque mouvement est un pas de plus, hors de ma zone de confort. Mes pas sont d'interminables prises de décision dans l'instant. Une situation insoutenable pour beaucoup, où l'air peut vite devenir irrespirable, rongé par la peur.

Le stress de l'inconnu s'efface pourtant lorsque l'on saute dans la rame de « l'instant présent » et pour ce faire, il est indispensable de lâcher prise avec notre raisonnement intellectuel en concentrant notre énergie et notre conscience sur chaque geste. Alors, comme un instrument complémentaire, nous ajoutons une note indispensable à la

partition. La vie est distillée, raffinée et confinée dans un espace-temps impalpable et invisible appelé, entre autres, *instant présent*.

Un moment qui est incompatible avec notre façon de penser pour la raison suivante : dès que l'on prend conscience du temps qui passe on est éjecté de l'instant présent. Il faut alors développer d'autres outils ; c'est ce que je m'efforce de rechercher depuis vingt-cinq ans.

Un faux pas peut être fatal, même si en ce moment je suis à mille lieues de prendre conscience de la dangerosité de mon activité. Ma plus grande chance de survie est de rester connectée à l'instant présent, et ceci est la réalité du terrain.

Cette nuit-là, ma petite souris visite tout le matériel rangé sous mon avant-toit, créant un raffut qui me tient éveillée durant plusieurs heures, jusqu'à ce que je décide de la nourrir pour concentrer son activité à un seul endroit. Son appétit est féroce et tout aussi bruyant, j'en souris, si je puis dire. Puis tout à coup la forêt s'arrête d'émettre ses sons rassurants, comme si j'avais mis sur « silence ». Ma petite copine est immobile comme du marbre, quelques secondes s'écoulent avant que je perçoive le déplacement d'air provoqué par une paire d'ailes d'une bonne grandeur. Le propriétaire de celle-ci se pose quelques branches au-dessus de ma tente. Ce prédateur a dû être alerté par ma bruyante compagne, et j'imagine que son plat préféré est composé de... souris ? Durant la nuit des bruits de pas qui se posent lentement et avec précaution se font entendre ; j'opte pour un ému, même si cela ressemble aussi, et plus dangereusement, à un homme.

Au petit matin, un escadron de perroquets passe au-dessus de ma tente en la rasant. Cela me rappelle l'Australie que je connais. Il est 6 h 30, cette forêt est en vie, de multiples craquements résonnent comme dans une cathédrale, ce qui annonce entre autres la présence des *Red-bellied pademelons*⁵ aux alentours et autres diverses créatures naviguant sur le tapis de la forêt. Ma progression est lente mais constante. Je sors de la forêt pour arriver dans une sorte de clairière saturée d'arbres fougères dépassant les trois mètres de haut, *Dicksonia antarctica*⁶. Chaque rameau supérieur se pose sur le voisin et ainsi de suite, créant une voûte végétale magnifique. Cette plante est une survivante. Elle était déjà là au temps des dinosaures, elle n'a donc pas évolué depuis plus de cent trente millions d'années. Les habitantes de ces fougères ne sont pas des amies mais des connaissances : mesdames

les gourmandes sangsues. Et les revoilà, équipées de leur détecteur de chaleur. Dès qu'elles vous auront repéré, elles vont vous aimer avec passion en se laissant tomber des branches, rampant, s'accrochant aux chaussures, etc.

Je suis comme une gamine émerveillée. Des gros troncs jonchent le sol, tombés il y a longtemps, et je dois escalader ces géants bien plus hauts que moi, ce qui me prend du temps et de l'énergie. J'en profite pour me tenir debout sur l'un d'eux ! De ce promontoire, je peux voir le dessus de ces parasols vert douillet, c'est d'une beauté rare ! Je continue, le visage régulièrement fouetté par des rameaux qui n'aiment pas être dérangés. Je trouve vraiment de plus en plus qu'il serait logique de voir un dinosaure relever sa tête en mâchouillant des fougères. Ce décor possède un je-ne-sais-quoi de préhistorique qui est propre à l'ouest de cette île. Je remonte sur une crête, à l'air libre cette fois, je respire et surplombe les environs : devant moi s'étire la Florentine Valley que je dois emprunter pour aller au nord. Pour l'heure, je reste à naviguer dans cette région pour une bonne raison : je veux retrouver la cabane – qui doit certainement être en ruine – où le dernier tigre de Tasmanie a été capturé. Vu que je suis dans le coin ! Je ne peux pas résister à un petit mystère de ce genre.

La cabane où fut capturé le tigre...

Le lendemain, je traverse une sorte de marais sur des troncs massifs grossièrement coupés et pour la plupart en décomposition. Ils ne sont pas arrivés ici par hasard, l'homme les a mis là, j'en suis certaine, mais il y a très longtemps. Je suis les reliques de ce chemin comme un indice supplémentaire qui doit dans ma tête m'amener à la cabane. Quelques heures plus tard, au sortir d'une forêt, je débouche dans une clairière remplie de la terrifiante *cutting grass*⁷, sorte de grosse touffe d'immenses herbes dont les bords sont aussi coupants que des lames de rasoir. Ces herbes tranchantes sont bien plus hautes que moi et poussent en milieu humide et tempéré. Avec les buissons horizontaux, c'étaient les pires ennemies des premiers colons, puis des bushmen expérimentés, qui rentraient souvent avec des lambeaux à la place de leurs vêtements. Sur ma droite, j'aperçois un petit carré gris

délavé fait de planches coupées à la hachette posées à la verticale. Mon Dieu je l'ai trouvée ! Je pose mon sac et j'en fais le tour. Cette cahute est encore debout ! Yes, je fais une petite « *victory dance* » pour l'occasion, parce que chaque victoire compte.

Je pousse la porte avec précaution, l'ambiance est surprenante, les planches sont assemblées d'une manière primitive et non hermétique, ce qui laisse entrer de la lumière ; sur ma droite, quelques journaux, très mal en point, sont posés sur un rebord en bois. Je peux lire : *Mercury, Saturday october 30, 1954*. Une vieille chaussure qui date de je ne sais quand traîne là avec une gamelle en aluminium et une tasse rouillée aux bords martelés. Une théière d'un autre temps est suspendue avec un crochet en 8. Des bouteilles anciennes et d'autres plus récentes (de bière) sont posées sur une étagère. Le coin à droite à été étrangement remplacé par une peinture en trompe-l'œil, qui représente une cheminée de l'époque. Étrange : les locaux, avec leur sens de la restauration, ont apparemment décidé de mettre la main à la pâte. C'est tellement bizarre de voir les époques s'entrechoquer dans seulement 9 mètres carrés ! Des araignées d'une taille surprenante ont établi leur domicile à l'intérieur. La tôle ondulée rouillée du toit n'est clairement pas un matériau de l'époque, et j'imagine qu'une poignée de volontaires ont maintenu cette cabane plus ou moins entière avec les années. Je ressors en refermant doucement la porte derrière moi, avec beaucoup de respect pour ce lieu historique. Je me sens un peu comme si je sortais d'une « *time capsule* ». Et plein de questions me traversent l'esprit ! Pourquoi un tel bâtiment qui témoigne de la vie d'avant n'a-t-il pas de valeur historique aux yeux du gouvernement ?

Sur les traces du tigre de Tasmanie...

C'est ici même qu'a été capturé vivant le dernier tigre de Tasmanie qui a été transporté par la suite au zoo de Hobart. J'y pense tout en montant ma tente pas très loin de la cabane. Comment ont-ils fait ? Le tigre vivait donc bien dans ce genre d'environnement. Une fois la toile dressée, je pars chercher de l'eau qui ne devrait pas être très loin. J'en trouve derrière un mur de ces fameuses herbes coupantes qu'il m'a fallu traverser. Je retourne au camp avec des lacérations aux mains

qu'il me faut soigner pour éviter qu'elles s'infectent. Mais avant toute chose, je me fais un thé. Je suis euphorique, les indications que j'ai récoltées au fil de mes recherches étaient bonnes ; je les avais recueillies dans un ouvrage très détaillé et complet⁸ qui parle de la vie du Tigre de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui. Je suis pensive, mon esprit vagabonde et arrive sans problème à remonter le temps et à voir ces bushmen vivre dans la rudesse de cette terre. Le tigre n'est pas endémique de la Tasmanie comme on pourrait le croire. De très anciennes peintures aborigènes témoignent de sa présence dans le nord de l'Australie, et la découverte il y a quelques années d'une carcasse préservée avec son pelage d'origine, dans une grotte sur la *Nullarbor Plain* en Australie du Sud, montre que sa présence était plus répandue et plus commune que ce que l'on imagine.

Comme on peut le constater, l'histoire de cet animal est placée sous une ombre tragique.

Son nom latin est *Thylacinus cynocephalus* ; il serait arrivé de la Papouasie-Nouvelle-Guinée en Australie, puis aurait traversé le bout de terre qui reliait le sud de l'Australie à la Tasmanie appelé alors le pont de Bassian, il y a quarante mille ans ou douze mille ans, selon les sources. Par la suite, ce bout de terre sera recouvert d'eau et s'appellera le détroit de Bass, contraignant le tigre à vivre sur cette île. Chassé avec acharnement par l'homme, il se retranchera petit à petit à l'ouest, loin des humains.

Une tête mise à prix

L'extinction du tigre est due à son impopularité auprès des fermiers et à un acharnement à le chasser, encouragé par le gouvernement de l'époque qui a mis sa tête à prix. On parle aussi de problèmes génétiques dès 1807, tandis que des scientifiques d'aujourd'hui envisagent de cloner l'animal à l'aide de l'ADN de ses poils...



-
1. *Eucryphia lucida*.
 2. Chronocinématographie, un procédé de prise de vues accélérée (quelques images par période).
 3. *Gaultheria hispida*. Voir cahier photo, photo n° 15.
 4. Voir cahier photo, photo n° 16.
 5. *Thylogale billardieri*, petits wallabies des fourrés, qui ont la particularité d'avoir une tête bien plus petite que le corps, ce qui leur donne une allure de bons vivants.
 6. Ils doivent leur nom au botaniste et jardinier anglais James Dickson (1738-1822) qui écrivit plusieurs livres, dont un sur les fougères.
 7. *Gahnia grandis*. Voir cahier photo, photo n° 30.
 8. *Shadow of the thylacine*, Col Bailey, 2013.

Le tigre

Le lendemain de ma découverte, j'emprunte le sentier qui s'éloigne de la cabane. Je traverse une magnifique forêt tapissée de petites fougères et poursuis, à travers des haies géantes, une végétation qui n'est ni luxuriante ni aimante avant d'arriver sur une piste forestière désaffectée. Vingt minutes plus tard, je suis entourée d'arbres alignés, rangés, sur des kilomètres, comme emprisonnés dans un labyrinthe géant créé par l'homme, pour l'homme. Ces plantations gigantesques sont cachées bien loin des yeux du public. Certains de ces arbres sont presque arrivés au terme de leur vie ; des plaques numérotées les classifient par année et, par défaut, annoncent l'heure de leur mort. Je passerai des jours à les côtoyer. En cette fin d'après-midi, j'arrive devant une rivière magnifique, enjambée – quel bonheur ! – par un pont.

Je déchante vite lorsque je découvre dans quel état il est : inutilisable et sur le point de s'écrouler complètement. La partie droite est déjà à l'eau, tandis que de maigres poutres rongées par le temps maintiennent le reste péniblement. Je prends pourtant le risque de le traverser : rapidement, sur une poutre en suspension, comme une voleuse équilibriste qui s'échappe sur les toits de Paris. Mission réussie, je souris. Enfin un peu de fun ! Cette rivière est large ; la traverser autrement m'aurait pris beaucoup de temps. Les berges sont denses et la végétation touffue arrive jusqu'à l'eau. Je n'ai aucune chance de trouver une place pour y poser ma tente. Aucun véhicule n'est venu ici depuis des années, la végétation reprend ses droits et pourtant je découvre un sentier très étroit qui s'enfonce dans la forêt. Je le suis, il se détourne de l'eau et s'élève, pour arriver en haut de la berge par l'arrière, et déboucher sur une clairière grossièrement

défrichée. En son centre, un ancien socle en béton qui semble sans utilité apparente. L'endroit est loin d'être « *charming* », même pas plat, mais cela fera l'affaire pour cette nuit. D'ici j'aperçois la rivière en contrebas, elle est belle, large, agitée d'un léger courant. Je décide de pêcher.

Je me laisse glisser sur la pente raide de la berge avec ma canne à pêche et mon matériel. Je trouve une grosse pierre qui fait office de promontoire sur l'eau. Une situation parfaite. Je m'installe et étudie un moment cette eau ambrée, sa profondeur et ses remous avant de faire quoi que ce soit. Puis toujours dans le silence, je prépare mes nœuds, mon bas de ligne et cherche le bon appât. Je l'ai déjà dit, j'aime être près de l'eau, et pour une fois il ne pleut pas. Je respire...

Un message au tigre...

Je suis en train de finaliser un nœud, le fil entre les dents, quand soudain un raffut extraordinaire se fait entendre près du pont à trois cents mètres. Je lève les yeux et vois un grand oiseau qui tente de toutes ses forces de décoller du milieu de la rivière, battant des ailes désespérément pour échapper à son poursuivant. Mais quel est ce poursuivant ? Une sorte de bête dont je ne vois que la tête qui dépasse de l'eau. L'animal a manqué sa proie, il nage maintenant pour regagner le bord. La scène n'a duré que quelques secondes, le temps, pour la bête, de se ruer sur le volatile qui a instinctivement pris le large, puis de le suivre sur un terrain visiblement peu familier. L'oiseau qui a survécu à l'attaque est un cormoran. J'imagine qu'il séchait ses plumes au bord de l'eau avant de se faire attaquer. Mais quelle était donc cette bête ?

De mon promontoire rocheux, j'étais trop loin pour voir les détails. Je réfléchis et m'interroge à haute voix : « C'était quoi, cette grande tête que j'ai pu voir ? » Et je commence à appliquer la logique que j'utilise lorsque j'entends des bruits dans la nature que je ne connais pas. Comme un détective, je procède par déduction. « Cette bête » pourrait-elle être un chien perdu ? Je suis au milieu de nulle part, loin de tout, c'est peu probable. Il n'y a pas non plus de dingos¹ en Tasmanie, ni aucune autre bête de cette taille-là. Par ordre de

grandeur, les animaux qu'on trouve dans ces forêts sont les kangourous (qui, je le précise, mangent de l'herbe), les wombats et les diables de Tasmanie qui ne correspondent pas à la manière de bouger explosive de « la bête » et sont bien plus petits. J'en arrive à la conclusion qu'il n'y a qu'un animal capable de ce genre d'attaque puissante : le tigre de Tasmanie.

Mon Dieu ! Je réalise... J'ai encore l'adrénaline qui court dans toutes mes veines depuis tout à l'heure et pourtant je reste immobile, j'observe, mais plus rien ne bougera. Je rentre au campement à la tombée de la nuit, sans poisson, mais avec un sourire qui en dit long. Avant de m'endormir, j'envoie au tigre un message dans le monde du silence.

« Je t'ai aperçu aujourd'hui, ça me réchauffe le cœur de te savoir proche et en vie, je suis sur ton territoire mais je m'en vais au lever du soleil, bon vent à toi et à très vite j'espère, Merci Merci. »

Les dessous scientifiques de l'amour

Les jours suivants, je verrai plus d'une vingtaine de grands kangourous, enfin ! La densité des forêts a rendu jusque-là nos rencontres très rares. Le sol des plantations étant défriché, il est le terrain idéal pour la pousse de petites herbes en tout genre et facilite le déplacement des animaux. En quelques heures, j'ai évité six serpents tigres, *tiger snakes* – *Notechis scutatus* – qui sont hautement venimeux, et une vingtaine d'autres se sont échappés dans les fourrés. Ils sont partout, invités à sortir par les rayons de soleil qui ont percé le ciel maussade. Ils ont le sang froid, il est donc impératif pour eux de capter l'énergie du soleil. Pour résumer, ce sont de vrais petits panneaux solaires ! Cette espèce est surprenante, son apparence et sa grandeur varient selon le biotope, la nourriture disponible, etc. Ceux-ci sont de couleur noir charbon, alors que sur la côte ouest de l'Australie, ils ont le ventre jaune. Dans certains endroits de Tasmanie, les grenouilles étant rares, le serpent grimpe dans les arbres histoire de se nourrir d'oiseaux et de rongeurs. Il peut même pêcher, puisqu'il arrive à ingurgiter des poissons jusqu'à vingt centimètres de long.

Mais le mois de février est le mois des amours ; attirés par la sécrétion des phéromones² des femelles, les serpents sont à la recherche d'une partenaire potentielle. C'est là la vraie raison de leur grand nombre ici.

Et qu'en est-il des phéromones chez les humains ? Eh bien depuis des années, c'est un sujet de controverse. Nous avons bien un capteur de phéromones qui s'appelle l'organe voméronasal. Il est situé en bas des fosses nasales, dans une région distincte de celle dédiée à l'olfaction. Et il fonctionne. Certains prétendent que cet organe récepteur est atrophié chez l'homme, d'autres soutiennent que le choix de nos partenaires est dû à ces fameuses phéromones. Il semblerait donc que le plus adapté des parfums soit notre propre odeur... Bref, chaque espèce possède des récepteurs adaptés. Pour le papillon, par exemple, ce sont ses antennes qui sont les capteurs ; plus elles sont grandes et plus... enfin, je vous passe la suite de l'histoire.

Retour dans le bush

J'aime voir les serpents, je m'y suis habituée après toutes ces années en Australie, mais je suis toujours aussi fascinée et attentive aux premiers rayons de soleil après une longue période de pluie. J'ai partagé un camp avec mes amis les kangourous non loin d'une pauvre flaque sous des fourrés. Un indice qui m'indique que l'eau est de plus en plus rare. Je n'en ai d'ailleurs pas trouvé depuis que j'ai quitté la rivière. Je progresse en dévers et non au fond de la vallée, en voilà peut-être l'explication. Hier soir, les moustiques étaient aussi fous qu'en Sibérie. Quand un « buzz » répétitif à hauts décibels me parvient à l'oreille depuis l'intérieur de ma tente, je peux évaluer la densité du nuage de moustiques à l'extérieur... Expérience, expérience ! Les kangourous ont martelé le sol de leurs pattes arrière toute la nuit, à quelques mètres de la tente, en mode d'intimidation, pour que cette « chose étrange » parte de leur territoire. Mais la « chose » dormait d'une oreille pendant que l'autre veillait. Je suis heureuse de retrouver mes complices de toujours.

Ce matin, il pleut à nouveau et mes vêtements qui étaient trempés ne sont pas secs. Mon eau potable est couleur café après pompage. Un peu de tanin n'a jamais tué personne, et les kangourous ont l'air d'aimer ça. Tous mes sens, odorat compris, sont à nouveau au top de leur forme et très aiguisés. En fermant les yeux, juste avec les sons et les odeurs, je suis capable de lire un paysage. Tout a une identité, chaque arbre a son odeur. Je sens si le sous-bois est humide ou pas, je sens les fougères, je reconnais les insectes à leur chant, les oiseaux... Mes yeux à eux seuls ne servent à rien, j'ai besoin de tous mes sens pour « connaître ». Voilà justement que s'élève un des chants les plus surprenants et les plus élégants du bush tasmanien. Il passe à travers le mur végétal à quelques mètres de moi. Il me transperce l'âme comme peut le faire un morceau de musique classique. L'oiseau-lyre, *Menura*, peut imiter un catalogue entier de chants d'oiseaux différents, il arrive même à reproduire le son d'une tronçonneuse, le dé clic d'un appareil photo, etc. Un artiste !

La touche de l'homme

Au fil des jours suivants, je monte pour rejoindre la zone alpine. Il m'arrive de longer des lacs – toujours artificiels, sans vie ni poisson – et de suivre, à travers des forêts épaisses, de grosses lignes à haute tension sous lesquelles le sol a été nettoyé au bulldozer. Ça me facilite la vie, mais c'est sans intérêt. La pluie ne cesse de tomber et ma seule arme est mon parapluie. Je me recroqueville contre mon sac au sol, le parapluie rapproché de ma tête au maximum, et je laisse la pluie me raconter une histoire que je connais déjà. Dans ces cas-là, je reste concentrée sur chaque objectif, chaque fin de journée, chaque thé. Oui, c'est difficile pour le mental et le corps, mais je sais que cela va s'arrêter un jour. J'ai pour le moment du mal à aimer cette terre, je ne sens pas la vie, tout semble mort ou plus là. Il n'y a pas de poisson, le manque d'insectes est très inquiétant au point que je peux avoir des moments où je me sens seule au monde, comme maintenant. Au même moment le chant de ce petit oiseau que je n'arrive pas à identifier s'élève dans les fourrés... Il est de retour, je commence à croire qu'il est mon oiseau protecteur.

Salami, salami, je te coupe encore et encore

Quand je suis au plus bas mentalement, je me concentre sur la technique du salami. Je fragmente mes journées en tranches. Par exemple, je m'impose cinq minutes de pause toutes les heures, puis un arrêt plus long avec un thé après quatre heures de marche et, lorsque le terrain est particulièrement difficile, des pauses toutes les trente minutes s'il le faut. Mais la règle d'or est de ne jamais abandonner.

Ce système aide l'esprit à se structurer et l'empêche de vagabonder. Concentré sur ses objectifs, on arrête de broyer du noir et de se plaindre du froid, de la pluie, etc. Tout devient alors une suite de petites victoires positives. N'oublions pas que nous sommes notre pire ennemi !

Mes forces se régénèrent la nuit, mais la pluie est difficile à gérer sur une aussi longue période. J'y travaille avec la technique « salami », je fais sourire mon esprit avec d'autres choses, j'écris beaucoup le soir pour m'extraire de ma réalité. Ma condition de vie au quotidien est extrême depuis des semaines, mon corps me fait mal partout. L'association froid- pluie-effort est un cocktail usant. Puis... un jour, comme ça, le soleil revient après tous ces jours détrempés. Je revis. Je m'accorde quelques heures supplémentaires au camp pour tenter de sécher un pull, mes sous-vêtements et surtout ma tente ! Le lendemain, mon équipement est toujours plein de boue, sale et mouillé, mais je sais que le soir je vais arriver à mon point de ravitaillement qui se trouve à l'entrée d'un parc national. Je ne pense ni à manger ni à me laver, je veux juste être au sec. J'ai l'impression que je moisis de l'intérieur, que l'humidité est rentrée en moi. Il faudrait que je passe quelques heures dans un sauna pour me déshumidifier ou trouver une déshydrateuse géante... Je rigole.

Wombat Cafe

Je suis au sommet de la montagne à l'arrière de Derwent Bridge, mon point de chute pour mon ravitaillement n° 3. Je suis partie très tôt ce matin sous une pluie battante, pour arriver avant la nuit. Tout

ce qui me reste à faire est de descendre. Cette phrase me fait rire. Descendre... Partout ailleurs ce serait chose facile, mais nous sommes en Tasmanie. La dernière fois que je me suis dit ça, « il ne me reste plus qu'à descendre », j'ai failli passer en bas d'une falaise ! La végétation est si dense qu'elle ne laisse pas deviner les changements de terrain, et les falaises ne sont pas assez hautes pour être mentionnées sur ma carte qui est à l'échelle 1/100 000. Je prends un point de repère et je prépare ma navigation sur ma carte, sachant qu'une fois la descente amorcée je n'aurai plus de vue possible, je serai comme une souris dans des fourrés.

Je commence ma descente et je trouve une piste forestière, toute plate, jolie, facile sauf qu'elle s'éloigne sur le flanc en dévers... Je décide de la prendre, pensant gagner du temps car souvent, ces pistes mènent au village, cela a du sens. Je chantonne sous la pluie, mes jambes sont si heureuses de marcher sans encombre, de ne pas avoir à grimper, ni à traverser de rivière, ni à escalader non plus, mon Dieu ce qu'elles ont horreur de ça ! Là elles sont enfin libres et je ne peux guère leur dire de retourner dans le bush. Ce chemin ne perd néanmoins pas beaucoup d'altitude, du moins pas assez à mon goût. L'altimètre de ma montre Tissot confirme mon impression. Je décide de continuer quand même. Je dois m'approcher d'une route car j'entends maintenant des voitures en contrebas. Il est déjà 17 heures lorsque j'arrive sur cette voie goudronnée. Je suis heureuse, je ne sais comment décrire cette sensation ; arriver sur une route goudronnée après tout ce temps, c'est le retour à la civilisation. Sauf que je vais devoir faire encore deux kilomètres sur l'asphalte. La jolie piste que j'ai suivie m'a bel et bien amenée en bas mais trop à l'est. « Je vais vite dévorer ces kilomètres », pensé-je... Mais voilà qu'au bout de cinq cents mètres, mes jambes marchent comme celles d'un paraplégique qui fait de la physiothérapie ! Je m'arrête, que se passe-t-il ? Je vacille et mes jambes partent de tous les côtés. Je rigole ! Elles me font le coup du « je n'en peux plus » à un kilomètre et demi de l'arrivée ? Vraiment, les filles !

Le fait de marcher sur du goudron les agresse. Je marche donc sur le bord et tout rentre dans l'ordre. J'arrive avec un grand sourire devant le panneau d'entrée de ce lieu qui proclame « *Derwent Bridge – Explore the possibilities* ». C'est ça, ouais ! Il devrait rajouter « sous la pluie » ! Je vois à deux cents mètres une station-service au milieu de

nulle part. Je pose mon sac devant, cherche un peu d'argent et pousse les lamelles de plastique qui empêchent les mouches de rentrer. Mon pied droit déclenche un « ding, ding ». Le lieu est vide, mais ce qui m'importe est le menu. De nombreuses stations-service accueillent un petit *coffee shop*. Celui-ci s'appelle The Hungry Wombat Cafe. Je commande un café au lait de soja et un sandwich. « On va fermer », me dit la serveuse en me regardant bizarrement. « Alors un café mais un grand »... Je tire une chaise pour m'asseoir en attendant et elle me réprimande : « Eh ! Asseyez-vous dehors, pas là ! » Je n'ai pas la force de répondre à cette charmante dame, et je sors m'asseoir sur les bancs extérieurs détrempés. La pluie s'est arrêtée il y a deux heures. J'entends un hurlement : « *Large coffee latte, ready !* » OK, j'arrive, pas la peine de hurler. Je déguste ma première gorgée de café, laisse échapper un long soupir de contentement. *Merci Merci.*

Une voiture arrive, son propriétaire met de l'essence et entre pour payer. J'entends la serveuse rigoler tout gentiment. Il ressort avec un café et s'assied un peu plus loin. Je le dévisage et comprends la soudaine gentillesse de la serveuse. Je vais prendre ma carte dans mon sac et croise mon reflet sur une vitre : je suis sale et amaigrie, ben oui, ça fait un mois et demi que je vis dans le bush et j'ai pris deux douches dans un ruisseau. Je rigole. Je dois encore faire un kilomètre et demi sur cette route avant d'arriver au pub/hôtel qui se trouve à un carrefour au milieu de nulle part. Je retourne vers mon café et je suis un peu surprise de voir que le gars de la voiture s'est installé en face de ma place. Je m'assieds, il lève la tête.

– Hey ! Tu viens d'où comme ça avec ton chargement ?

Je lui montre la direction de la montagne derrière lui.

– Arrête ! Pour de vrai ? Tu viens d'où ?

– Ben, je viens de là, je ne peux pas être plus précise, dis-je en riant.

– Tu te fous de moi c'est ça ?

– Pas vraiment, j'ai commencé à marcher il y a un mois et demi et c'est le premier café que je bois depuis le départ, alors laisse-moi le déguster.

– Je ne te crois pas !

– Ah bon ? Regarde-moi bien, tu crois que ma dernière douche remonte à quand ?

– OK, tu vas pouvoir me dire comment je peux me rendre...

– Je t'arrête tout de suite, tu ne peux pas prendre la route la nuit. Tu vas écraser des kangourous, des wombats, et j'en passe.

Mickael – c'est son nom – enlève sa casquette d'un geste exaspéré et pour la première fois je le regarde vraiment. Il a des yeux bleus couleur ciel, une mâchoire bien définie et masculine, et un sourire... Bref vous avez compris.

– Tu veux dire que je dois dormir ici ?

– Tu fais ce que tu veux, moi je dois y aller.

Je remets mon sac au dos péniblement, je sens ses yeux me coller. Et je file avec mes bâtons dans une main et mon café dans l'autre. C'est ainsi que j'arriverai à la croisée des chemins où se dresse un hôtel australien traditionnel. Je pousse la porte en bois et entre. La musique m'arrive aux oreilles, un énorme bar en bois brillant habille tout l'espace près du mur. Cette pièce devait être un grand hangar dans une autre vie ; tout est en bois, la charpente est très haute et apparente, c'est splendide et chaleureux. Je contourne les deux billards et me rends au comptoir vers le panneau « *Order here*³ ». Une énorme cheminée en briques rouges trône au centre, et le feu crépite de toutes ses flammes. J'enlève mon sac et je me mets devant le feu pour me réchauffer, ou plutôt me sécher. Quel bonheur, enfin un peu de chaleur... Soudain quelqu'un me tape dans le dos.

– Viens t'asseoir, j'ai déjà commandé !

Je me retourne, Mickael est là avec un large sourire désarmant. D'un geste, il m'invite à boire un verre dans les canapés qui font face au feu. Un *lemon lime bitter*⁴ m'attend. Sans un mot, je m'assieds, nous buvons en silence, hypnotisés par le feu. Après un long moment qui n'a paru ni bizarre ni dérangeant, je le regarde et lui dis : « Merci ! » Il ne répond pas, sourit et annonce :

– J'ai pris la liberté de te réserver un lit.

Là je manque de m'étouffer !

– Quoi ?

– Ben oui, j'ai entendu dire qu'il n'y avait plus de chambre et que les réservations pour les « *bunker rooms*⁵ » à l'arrière étaient presque pleines. Je veux que tu puisses dormir au sec ce soir.

Je le regarde en me disant que soit c'est un tueur en série soit un gars juste très gentil !

– Je sais, ça paraît un peu bizarre mais ne t'inquiète pas, il y a un

lit par compartiment, et j'ai ma chambre.

– Parce que tu restes ici aussi ?

– Ben oui, tu m'as dit que je ne pouvais pas rouler la nuit.

Je souris, je me lève, et vais voir la patronne pour ma chambre. Une femme d'un certain âge avec un sourire de jeune fille me souhaite la bienvenue.

– Ne vous inquiétez pas, me dit-elle, tout est organisé par le beau jeune homme là-bas.

Et à ce moment-là, elle fait signe à Mickael qui nous rejoint.

– Non, mais vous n'allez pas aussi vous y mettre ?

– Eh bien on a décidé de s'occuper un peu de toi. Regarde-toi, ma pauvre !

Elle me donne une serviette de bain et du savon qu'elle me passe par-dessus le comptoir.

– Allez, va te laver, on arrête de servir à 20 h 30.

– Je t'attends pour le dîner, bonne douche, renchérit Mickael.

Dedans ou dehors

Je dépose mes affaires dans mon container. Ces minuscules chambres-compartiments sont destinées normalement aux travailleurs de la route.

Trente minutes plus tard, je suis encore sous ma douche, je ne peux me résoudre à arrêter cette eau chaude qui coule sur mon corps. C'est ma première vraie douche depuis mon départ. Je regarde ma montre, mon Dieu, je vais louper le repas. Je glisse ma tête sous le sèche-main qui fait office de sèche-cheveux. Les douches sont communes, élémentaires, mais celle que je viens de prendre n'aurait pas pu être plus parfaite ! Mission réussie. J'enfile les seuls habits qui ne sentent pas l'hygiène mouillée : mon collant de récupération noir et un t-shirt moulant pour la nuit, je m'emmitoufle dans ma jaquette qui n'est pas encore sèche mais tant pis. Mes cheveux sont libres, je me sens bien. J'arrive dans le hall, Mickael me voit mais ne semble pas savoir qui je suis. Je m'assieds à côté de lui et il s'apprête à me dire de m'asseoir ailleurs quand il me reconnaît. J'aurais tellement aimé

prendre une photo de son visage.

– Ah ben oui c'est toi !

– Non, tu ne m'avais pas reconnue ?

Il me regarde, gêné, la température monte, j'enlève ma veste et vais demander au bar le menu de ce soir. Je reviens et il n'est plus là. Je m'esclaffe et murmure toute seule :

– Eh bien cette fin de journée est surprenante...

Je sens le bush et je ne me suis pas lavée depuis un mois et demi, il est là ; je me lave, il n'est plus là. Je trouve ça rigolo à mourir... Les phéromones, mesdames, je vous dis !

Il réapparaît avec un thé chaud, du miel et un citron. Je le regarde sans voix...

– Tu lis dans mes pensées ?

– Heureusement que non, mon Dieu ! s'exclame-t-il en riant.

– Merciiiiii, j'avais exactement envie de ça pour me réchauffer.

– J'ai pensé.

Je décide de faire ce que je sais faire de mieux, vivre l'instant présent. On passe une magnifique soirée au coin du feu. J'apprends que Mickael est cascadeur professionnel sur circuit moto : il fait des shows et tourne dans le monde entier. Il avait juste envie d'aller au bout du monde respirer un peu d'air frais, dans le calme.

En fin de soirée, quand nous rejoignons nos quartiers respectifs qui sont à quelques minutes derrière l'hôtel, la nuit est noire et il ne pleut plus.

On se retrouve le lendemain matin au petit déjeuner. Il me semblait pourtant qu'il devait aller prendre un avion

– Tu fais quoi aujourd'hui ?

– Eh bien je suis à mon ravitaillement, je dois juste me rendre à l'entrée du parc national pour un permis, et prendre la cabine qui est réservée pour ce soir. Hier c'était plein.

– C'est possible d'aller dans le bush et que tu me montres le *bushtucker* ?

Je reste silencieuse, le regarde, et instinctivement je prends ma décision de passer un peu de temps avec lui. « Si c'est un *serial killer*, il choisira ce moment-là pour me tuer », me dis-je en rigolant⁶.

Ravitaillement n° 3

En fin d'après-midi, je pose mon sac devant une cabine en bois avec une douche, un lit et un radiateur... J'y dormirai les jours suivants. Dehors, c'est de nouveau le déluge.

Je regarde la pluie derrière la fenêtre de ma cabine, le chauffage est en route et je suis heureuse de ne pas marcher, de ne pas parler, de ne pas lire, de ne pas manger, mais de laisser mes pensées flotter vers ce paysage qui se remplit de pluie.

Laisser les choses « être » est la chose la plus difficile à faire, ne rien vouloir de plus, juste ce qui est là. L'Univers se chargera du reste. Se laisser aller et avoir confiance n'est pas facile. Il faut être prêt à tout perdre pour pouvoir sauter dans cette course. Être libre est une responsabilité, pas l'inverse. La liberté est un cheval sauvage puissant et enivrant. Dans cette vie, j'ai accumulé la mémoire des lieux, des expériences, des sensations, des odeurs, des couleurs du bout du monde, des rencontres, et je ne fais que commencer. Après avoir planté des petites graines partout sur cette planète avec mes mots et mes pas, je repartirai de cette Terre aussi légère que je suis arrivée mais avec un extraordinaire kaléidoscope de mon expérience terrestre en moi.

Les jours s'écoulent, je récupère. Je mange, dors – me douche –, mange, dors – me douche –, et je recommence. J'ai peu de réseau mais je donne des nouvelles à mon monde, qui est heureux de me savoir au sec. Ce soir je suis au téléphone avec Sandrine, pour finaliser la logistique du prochain ravitaillement, quand un possum s'approche de moi. Je crie au bout du fil :

– Tu ne vas pas me croire ! Un possum s'approche !

– Arrête, je ne te crois pas, tu fais diversion parce que tu ne veux plus travailler ! Un possum ! Franchement, Sarah !

Elle éclate de rire.

– Attends, je te fais une photo.

Je m'approche alors de ce magnifique possum. La nuit est tombée et comme je n'ai pas de connexion dans ma cabine, j'ai dû venir dans ce recoin non loin de chez moi pour téléphoner. Je me penche à sa hauteur, et sans raccrocher, je fais une photo. Le flash se déclenche automatiquement, ce qui ne plaît pas du tout à monsieur possum, et

en une fraction de seconde, le voilà qui attrape mon téléphone de ses deux petites pattes avant, j'ai juste le réflexe de le retenir avec un bon coup de rein, et le voilà parti dans l'arbre...

– Tu es toujours là, Sandrine ? Tu ne me croiras jamais !

– Vas-y toujours...

– Un possum a essayé de voler mon téléphone !

Et c'est là que je la perds... pour cinq minutes. Elle ne peut plus s'arrêter de rire. Une fois calmée, elle me confie :

– Tu sais, quand tu m'as dit, au début : « Faudra être prête à toutes les situations pendant l'expédition ! », j'étais loin de m'imaginer que tu te ferais voler ton téléphone par un Ninja Possum.

Je reste silencieuse et réalise que j'ai le possum en photo. J'envoie et j'attends... Deux secondes plus tard, un bipbip retentit en Suisse.

– Non, non, je n'y crois pas !

Une semaine plus tard

Krystle Wright, photographe pour le *National Geographic*, me rejoint. Grandes retrouvailles : nous avons déjà travaillé ensemble sur ma dernière expédition et sur d'autres projets, et depuis, nous formons un bon team. Elle est Australienne et très talentueuse, avec un sens de l'humour... sans filtre ! Ce qui nous attend est très intense, et ce n'est pas ma tasse de thé puisque nous allons faire quelque 5 000 images, mais c'est aussi du fun...

C'est donc parti pour cinq jours ensemble et devinez quoi ? Le ciel est bleu, il a arrêté de pleuvoir ! Incroyable ! Krystle dormira cette nuit dans ma cabine sur le lit d'appoint et nous partirons au petit matin.

Durant la soirée, on *catch up*⁷. Je fais et défais mon sac depuis des heures, c'est le rituel avant le départ. Pendant que je marchais, Krystle a fait des allers-retours dans différents endroits de la planète. Sa vie, c'est toujours entre deux avions et à fond.

– Et toi, cette Tasmanie ? me demande-t-elle.

Je la fixe avec un regard qui en dit long.

– Arrête, non, je ne veux pas savoir, ne me dis pas que tu as

rencontré un beau biologiste au milieu de ta jungle !

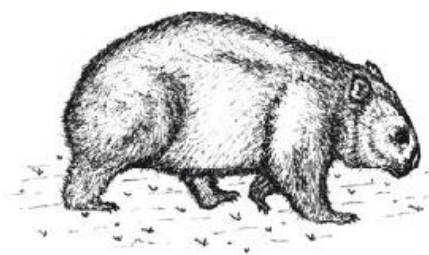
– Oh non, il est cascadeur !

– Quoi ? Mais comment tu fais, ce n'est pas possible ça ! Tu es sortie du bush et tu es tombée dessus ?

– Oui et non, mais ce n'est pas très loin de la réalité en fait.

– Allez ! Je suis dégoûtée, je vais dormir, je ne veux plus rien savoir, garde ça pour quand je te ferai grimper vingt fois sur la même montagne à 4 heures du matin...

Et elle s'endort à la fin de cette phrase, juste comme ça. Je souris. La pauvre, elle doit être *jetlaguée*, sans compter les cinq heures de voiture qu'elle vient de faire pour me rejoindre. Ah Krystle, tu es la plus forte !



1. Chiens sauvages.

2. Hormones émises par la plupart des animaux et certains végétaux, et qui agissent comme des messagers entre les individus d'une même espèce, pour la reproduction principalement.

3. Commander ici.

4. Boisson sans alcool australienne à base de citron.

5. Des containers transformés en quartiers : mini-chambres, avec un lit une personne et une armoire.

6. Ma pauvre mère a tellement horreur de mon humour !

7. On se raconte nos histoires depuis la dernière fois que l'on s'est vues.

Descente aux enfers

Mystérieusement, le temps est resté au beau fixe durant toute la période où la photographe était là. Chaque jour, on était debout à 4 heures pour travailler avec la lumière précédant le lever du soleil qu'on appelle « l'heure bleue ».

Un clic pas si facile

Après cinq jours et environ cinq mille images, nous sommes fatiguées mais satisfaites. Sur ces cinq mille, il faudra enlever les déchets, puis Krystle en sélectionnera une centaine, choix qu'elle laissera reposer une nuit. Au petit matin, l'œil frais et plus critique encore, elle ne laissera rien passer. À la fin, on aura une cinquantaine d'images dont seulement une vingtaine seront distinguées avec le label « superbe ». Alors quand vous voyez une belle photo, ne pensez pas que c'est juste un clic et une belle lumière ! Derrière une belle chose, il y a souvent de la sueur et un artiste. Quand cela paraît simple et beau, c'est que l'artiste est passé par un processus d'élimination et de purification au fil de son travail pour en capter la quintessence. Le seul artiste qui est parfait du premier coup c'est Dame Nature, mon préféré.

Krystle est rentrée chez elle où elle effectuera ce processus de sélection dans son studio. Je ne verrai les images que des semaines plus tard, à mon retour. Ces cinq jours ont été intenses, avec peu de sommeil, de la passion pour nos métiers respectifs, et beaucoup d'énergie dépensée à vouloir capturer un moment, un sourire, une

lumière mais avant tout cette connexion particulière que j'ai avec la Terre.

Pour ma part, je suis heureuse que ce soit fait, j'ai horreur de ça, et je poursuis mon chemin. En ce moment, j'attaque l'ascension d'une montagne qui culmine à 1390 mètres. Cela me fait grand bien de me retrouver seule. Chaque fois, la venue de Krystle crée un ouragan dans mon monde et cette fois n'a pas été différente des autres.

L'étape qui m'attend est le plat de résistance. Sauvage, isolée, cette partie de la Tasmanie est restée intouchée, sans doute à cause de la complexité du terrain, de son relief accidenté et de la densité de sa végétation. Ici pas de barrage, pas de piste forestière... l'homme n'est pas venu. La seule façon d'accéder à cette vallée intouchée est de grimper sur une montagne entre deux pics rocheux qui font office de portail pour redescendre dans cet autre monde. Je sais qu'en m'engageant ici, je ne pourrai ressortir qu'en utilisant mon packraft¹. J'ai étudié ce passage tant de fois sur mes cartes avec la même excitation qui me prenait gamine, lorsque je feuilletais le *National Geographic*, assise par terre dans ma chambre...

Un monde oublié

En cette fin de journée, j'arrive sur un replat au-dessous de deux tours imposantes de dolérite, une roche subvolcanique spectaculaire. Après m'être fait une frayeur en évitant de justesse deux *tiger snakes*, j'ai trouvé des os que j'ai bien sûr photographiés pour mes collectes de datas. Ce genre de trouvaille est rare, ici, puisque notre petit ami nettoyeur – le diable de Tasmanie – s'occupe de broyer tous les os sur son passage !

Je campe au bord d'un lac, un peu en retrait. Ce petit lac se trouve sous la tour Est du sommet, comme si les dieux avaient versé une larme dans la roche. Il est à moitié encerclé par une paroi rocheuse impressionnante, comme un écrin. L'eau est agitée, elle clapote, le vent s'amuse comme un gamin dans ce cirque naturel. C'est juste beau. En montant, j'ai ramassé des baies des montagnes, *Coprosma nitida*², que je mange maintenant ; elles sont presque salées. Et j'ai

aussi trouvé les incroyables Flax lily, *Dianella tasmanica*³, aux baies comestibles et fascinantes avec leur couleur violet-bleu intense. Les Aborigènes l'utilisaient pour peindre, teindre, etc.

Je n'arrive que le lendemain au sommet, entre ces deux tours, après une montée escarpée, rendue compliquée par une végétation au sol dense et irrégulière. Ce n'est plus de la marche, mais une tout autre discipline : à chaque pas, je dois lever une jambe aussi haut que possible pour la passer par-dessus les obstacles, buissons, troncs, rochers, puis recommencer avec l'autre. Il me faut la journée pour arriver en haut, ça promet. Je décide de camper à l'abri d'un grand buisson aux branches flexibles et noueuses. Je n'aime pas le vent qui vient de se lever, et du reste, à peine ma tente montée, la pluie débarque violemment, suivie de grêle et d'éclairs qui manquaient vraiment au menu. C'est spectaculaire. La foudre doit toucher les tours, provoquant un bruit qui claque, comme si elle frappait un bidon en métal. Eh bien, si les dieux avaient essayé de m'arrêter, ils ne s'y seraient pas pris autrement ! Je reste en alerte dans ma tente jusque dans le milieu de la nuit. Au petit matin, le calme est revenu.

Gondwana super-continent

Pour comprendre cette Terre, il faut revenir en arrière de cent soixante millions d'années environ, au temps où l'Antarctique, la Tasmanie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'Inde, l'Afrique et l'Amérique du Sud formaient un super-continent du nom de Gondwana. Puis il y a eu séparation pour former le monde qu'on connaît aujourd'hui. Je vous parle de ça parce que les plantes, les arbres que nous allons découvrir sont des reliques de ce temps-là, tel le spectaculaire *Richea pandanifolia*, mon préféré.

Je suis prête

Je plie mon camp sous la pluie ; la roche des deux tours gardiennes est maintenant de couleur noir bleuté. Je suis en altitude et

pourtant je n'ai que peu de vue ; la végétation, sombre, est trop présente. C'est d'une grande beauté.

Je me ressaisis parce qu'il fait à peine quelques degrés, la pluie tombe, il est temps de descendre.

Une heure plus tard, je lève les yeux au ciel, que je ne vois plus : la végétation s'est refermée au-dessus de moi. Je suis dans la pente raide exactement à l'opposé de celle que j'ai grimpée hier, mais sur la face sud, qui devient la face nord – hémisphère Sud oblige. Donc moins d'exposition au soleil, plus d'humidité, etc. Je m'en rends compte très vite, car ce côté est traversé par des ruisselets qui tombent comme des cheveux. Pour le moment, je n'en crois pas mes yeux, je suis dans un autre monde, entourée de *Richea pandanifolia*⁴. C'est comme un jardin soigneusement pensé, le sol est couvert d'écorces, de feuilles tombées, tout est brun. Ce tapis marron contraste avec la mousse verte qui a envahi toutes les autres surfaces, troncs, rochers, etc. Je vois un palmier aux longs cheveux raides dégradés et mouillés qui tombent sur tout son corps... Ces créatures du temps du Gondwana s'élancent à plus de deux mètres. Je descends en les regardant comme si elles allaient prendre vie.

L'atmosphère est particulière, j'ai encore cette sensation de rentrer chez quelqu'un, le silence est total, je descends parce que je veux en voir plus, savoir ce qui se cache au fond de cette pente, tout ici est si mystérieux. Soudain je comprends que de l'eau coule sous mes pieds, et pourtant il n'y a pas d'eau au sol ; j'écoute et souris. Mais quel tour de passe-passe ! Une rivière souterraine chantonne. Je suis dans un état d'admiration si totale que j'en oublie de ne pas descendre tout droit, mais d'avancer en dévers. Je m'enfonce en perdant progressivement de l'altitude dans un enchevêtrement de troncs, de branches et de rochers. Rien n'est simple. Je dois escalader des troncs couchés, recouverts de mousse. Une fois dessus, pour en descendre, je me laisse glisser avec le poids que j'ai dans le dos, et je me rattrape juste avant la chute. C'est la seule façon de descendre de ces géants. L'effort est monstrueux pour cent mètres, et je commence à être inquiète. Dans cette descente, je tombe sur des arbres fougères. Je m'arrête : quelque chose me dérange mais je ne sais pas quoi, j'examine. Je comprends enfin que ce sont ces fougères. Pourquoi sont-elles ici et pas plus haut ? Ce n'est pas logique. Seul un terrain un peu aéré leur permet en général de pousser. Je sors ma carte et avec

l'aide de l'altimètre de ma montre Tissot, j'arrive à déterminer ma position. Rien n'est à signaler et pourtant mon instinct m'indique un problème. L'expérience m'a appris à croire en mes sensations de ce genre : elles sont toujours justifiées. Je décide de m'éloigner de ces fougères, latéralement, jusqu'à ce que ce sentiment disparaisse. Trois cents mètres plus loin, je me retourne, et découvre avec horreur ce que cachaient ces magnifiques arbres fougères : une falaise ! Ça me donne froid dans le dos ; dans cette pente escarpée, je n'aurais jamais pu réagir et me retenir, ce qui veut dire que je passais en bas... Dès ce moment, je comprends que je dois regarder autrement. Je repars plus déterminée que jamais, Sarah est restée là vers les fougères, tandis que l'animal en moi a pris les commandes. Tous mes sens sont aux aguets, je mets les gants de jardinier que l'on m'a offerts à Melaleuca. Ce cadeau va se révéler très utile. Fini de rigoler, je suis là et bien présente, prête.

Où est la rivière ?

Je suis parvenue au fond de cette vallée inexplorée. Je fais une pause, grignote quelques graines que j'ai à portée de main, m'accorde une mangue et bois. J'ai abondamment transpiré, j'ai fait d'énormes efforts dus au poids du sac. Vu l'encombrement de la forêt, je choisis une option possible : la navigation sur la rivière. Selon ma carte elle a l'air d'une certaine largeur. Descendre en packraft sur l'eau me paraît très fun. Et en moins d'une semaine j'en serai sortie !

Si je continue, dans une heure, je dois atteindre la rivière...

Quatre heures plus tard, je n'ai toujours pas vu l'eau, mais bel et bien découvert les fameux buissons horizontaux. Je vous en donne ci-dessous un petit descriptif qui va vous aider à comprendre ce qu'ils sont avant de continuer.

Les buissons horizontaux, des fils barbelés naturels !

*Anodopetalum biglandulosum*⁵ est un arbre à croissance lente, endémique de l'ouest de la Tasmanie. Membre de l'ancienne famille des *Cunoniaceae* du Gondwana, l'arbre développe des branches solides qui tombent sous leur propre poids et poussent ensuite verticalement. Le résultat est un désordre enchevêtré de branches solides très épaisses, ainsi que de tiges minces. Le processus est répété jusqu'à ce qu'un réseau de branches dures et glissantes recouvre des hectares de forêt vierge.

Les gardes des établissements pénitentiaires entourés par la forêt tropicale, comme dans le port de Macquarie sur la côte ouest de Tasmanie, savaient que même si un prisonnier s'échappait, les chances de traverser un tel enchevêtrement étaient pratiquement impossibles.

Aujourd'hui, la seule façon pour un explorateur de brousse de négocier son passage dans cette végétation inextricable est de se hisser sur le sommet, souvent à une hauteur de six à dix mètres au-dessus du sol. Le brave, surtout en hiver si le fourré est enneigé, risque alors de glisser à travers des sections pourries et d'être piégé sans laisser de trace. Il y a encore de grandes zones de buissons horizontaux dans l'ouest de la Tasmanie.

Un bras, deux bras... une rivière

En fin de journée, je laisse tomber mon sac au sol. Je n'ai plus une once d'énergie dans mon corps, ces buissons horizontaux m'ont vidée. Je reste là, sur ce sol de fougères, mais le plus important est qu'une rivière coule devant mes yeux. Je l'ai trouvée !

Il va falloir me relever à un moment donné, mais pas tout de suite. Je regarde cette rivière et soupire : elle n'est pas navigable. Des troncs de toute taille sont tombés dedans et l'encombrent. Je vais devoir longer ce bras de rivière jusqu'à ce qu'il en rejoigne un autre, pour qu'ils forment ensemble une rivière plus large, selon ma carte. Il n'y a toujours pas un bruit dans cette forêt vierge, cela m'intrigue. Mais en même temps, qui donc voudrait vivre ici ? Tu ne peux même pas te déplacer au sol...

Soudain un nuage de guêpes européennes envahit mon espace ; c'est le moment de bouger et de monter ma tente détrempée. Je dois

d'abord défricher une petite surface à la machette... Quelques minutes plus tard, le camp est monté, la machette plantée dans la terre devant ma tente et je m'écroule. J'ai des bleus sur tout le corps, mes mains sont enflées. La nuit sera sans surprise, silencieuse.

Les jours qui suivent sont un parcours du combattant difficulté 99 %, le 1 % restant représentant les trente minutes de soleil que j'ai eues. Je parcours entre trois et quatre kilomètres par jour en marchant du matin au soir. Je n'ai toujours pas pu naviguer vraiment et j'imagine que je ne le pourrai pas. Le niveau de l'eau est trop bas, de gros cailloux sortent de partout comme des furoncles. J'ai fait plusieurs tentatives, mais mon embarcation a chaviré avec toutes mes affaires. J'ai surestimé la profondeur de l'eau, mon packraft s'accroche sur les rochers et se renverse avec le courant qui pousse à l'arrière. J'ai même essayé de marcher dans l'eau en tirant mon bateau, mais là aussi le lit accidenté de la rivière – entre les parois rocheuses, les monstrueux cailloux, les troncs en travers et le sol gluant – a rendu ma progression encore plus lente. Ce matin pourtant, je me suis mise à l'eau pour cinq cents mètres dans ce qui semblait être un bout de rivière calme et profonde. Je paye silencieusement sur une eau couleur charbon que chaque coup de rame casse quand tout à coup des petites bulles apparaissent sur l'eau : un ornithorynque⁶ a alors fait surface, passant à moins d'un mètre de moi et replongeant. Je ne m'y attendais pas, je suis tellement émue ! C'est un monotrème, un mammifère ovipare qui fait des œufs au lieu de porter ses petits. Cela fait plus de vingt-cinq ans que j'explore l'Australie, je n'avais jamais vu d'ornithorynque en milieu naturel d'aussi près. *Merci Merci.*

Interrogations

J'ai clairement un problème. Je me déplace trop lentement malgré mes efforts surhumains : je ne dépasse pas les cinq kilomètres par jour. Je vais donc rationner ma nourriture en prévision. Et je vais devoir raisonnablement quitter cette rivière ; j'ai découvert aujourd'hui un autre type de buisson lorsque j'ai essayé de cheminer sur la rive sud. Ce nouvel arrivant, qui ressemble à une énorme pelote de tiges fines et

solides couleur rougeâtre, tapisse la forêt à l'ombre. Sous lui se trouvent des branches et des troncs, invisibles à l'œil. Les buissons m'arrivent à la hauteur des cuisses et la seule façon d'avancer est de lever la jambe aussi haut qu'il le faut pour passer dessus, mais une fois sur deux, quand je pose mon pied, à l'aveuglette, le voilà qui s'enfonce dans un trou, ou alors je me retrouve en équilibre sur un tronc. Avec mon chargement de trente-cinq kilos, c'est un cauchemar. Je chute plusieurs fois. J'ai l'impression de tomber dans de l'ouate, mais le problème, c'est ce qui se passe sous la végétation. Je peux me coincer une jambe entre deux troncs et me faire emporter dans la direction opposée en tombant. Le résultat peut être un tibia fracturé ou pire. Pour me sortir de ce piège végétal, je devrai choisir la moins mauvaise solution et traverser un mur de touffes d'herbes coupantes géantes. Le résultat, vous le connaissez.

Je fais le point de la situation et la seule autre option que j'ai est de prendre de la hauteur et de longer la crête, en espérant que le sol sera plus sec et donc libéré de tous ces buissons horizontaux et de ces herbes coupantes qui aiment flirter vers l'eau. Décision prise, je monte.

Visite d'un autre temps

Je n'avance pas mieux, mais sur cette crête, je peux au moins respirer. Je me mets à penser que je vais peut-être sortir saine d'esprit de cette vallée ! La pluie est de nouveau de la partie, je progresse tant bien que mal sous une canopée d'arbres centenaires, et je ne vois toujours pas le ciel. Je dois avancer coûte que coûte ; je reste à l'affût, je n'aime pas ce que je ressens. C'est comme une caresse glaciale, je me demande bien ce qui se passe ici. Si je pouvais courir, je prendrais mes jambes à mon cou. Par moments, j'ai même l'impression que ces buissons prennent vie et s'acharnent à me bloquer le passage en se resserrant sur moi. Je tombe, je dérape, me rattrape, escalade... C'est de la folie, j'ai des bleus partout. Le soir, je glisse mon pauvre corps meurtri dans son sac de couchage en m'excusant de lui infliger ça. Et je n'avance pas pour autant.

Au matin, je traverse une rivière secondaire pas très large. Un

rayon de soleil arrive au même moment, qui perce la canopée. J'enlève mon sac et m'allonge sur un gros caillou au soleil, je ferme les yeux et oublie le brouhaha que fait l'eau. Après quelques secondes, des sons inconnus m'arrivent par vagues, des chants associés à des éclats de voix, un rythme soutenu... Je reconnais le bruit de bâtons qui s'entrechoquent et de claquements de langue, typiques d'une cérémonie aborigène.

Je me relève, et enfle mon vêtement de corps qui n'a pas eu le temps de sécher. Je connais ce phénomène qu'il m'est déjà arrivé de percevoir, et qu'on appelle la mémoire des lieux. Des cérémonies se sont certainement produites ici depuis des millénaires, et les lieux les ont absorbées. Les épreuves, physiques et mentales, depuis mon départ ont nettoyé mon corps. Je suis dans un état « réceptif », connecté à l'instant, qui me permet de capter ce genre d'échos. Je n'ai pas vraiment d'appréhension, mais je n'ai pas l'impression que c'est ma place. Alors je retransverse pour atteindre l'autre rive et remonte sur la crête.

Le paradis sur terre

Ces sons resteront avec moi durant toute la montée sans que j'y prête beaucoup d'attention. Puis, arrivée près du haut de la crête, je vois un autre monde s'ouvrir à moi : un sol sans brindilles ni branchages, comme si on l'avait nettoyé, des arbres fougères disposés ici et là, de la mousse tapissant les troncs d'arbres géants qui semblent être tombés pour protéger le monde... Des champignons de toutes sortes poussent sur une tourbe noire. Au pied d'un tronc, je découvre l'un d'eux – du genre des *Clavulinopsis* – qui ressemble à un amalgame de flammes orange jaillissant du sol. Cet endroit est magique, serein. Des jets de lumière transpercent la canopée et touchent le sol, comme des projecteurs. Des lichens tombent comme des voiles des branches des arbres en décomposition. J'entends pour la première fois des oiseaux dans les hautes branches. Le temps s'est arrêté, je respire et absorbe cette beauté de tous mes sens. J'ai l'impression de bousculer un ordre établi, juste par le fait de ma présence. Je ne veux pas

déranger ce lieu... il m'affectera encore pendant longtemps. *Lorsque j'écris ces mots, ma mémoire est aussi vivante que ce jour-là, je me souviens de chaque détail.* Cette terre n'a pas été foulée par l'homme depuis des dizaines d'années. Les derniers humains qui l'ont vue devaient être les Aborigènes. *Merci Merci.*

La peur au ventre

Cet après-midi-là, je traverse une petite rivière et remonte de l'autre côté à la recherche d'un endroit pour camper. Dans ces forêts, poser sa tente est dangereux avec ces mastodontes tout autour. Il me faudra plus d'une heure pour trouver un petit plat avec de jeunes arbres. Je localise cette « perle » depuis ma position en contrebas. Je suis relax, je m'engage pour le dernier effort de la journée ; me sachant presque au camp, je souris, quand mon pied évite de justesse un serpent tigre tout enroulé. J'ai juste le réflexe incroyable de déplacer la trajectoire de mon pied. J'ai l'impression que mon cœur n'a pas battu pendant que je retenais mon souffle. Là, il bat à 3 000 kilomètres à l'heure comme s'il avait eu un coup de retour dans la pompe, le pauvre. Le serpent n'a pas bougé. Sérieusement Sarah, la moindre inattention peut être fatale ici ! Je me calme, monte ma tente, les sangsues sont encore là à m'escalader les jambes, je me fais un thé et prépare mon repas. Pas très loin j'entends encore ce petit oiseau mystérieux qui semble m'accompagner. J'ouvre un sachet sous vide de quinoa et y découvre un petit billet où il est marqué : « *Go, Go Marquiseeee*⁷ ». Je rigole tellement, mais quelle belle attention, elle ne pouvait pas mieux tomber, *Merci Merci* Sandrine.

Durant la nuit, je suis réveillée par un bruit assourdissant suivi d'un soulèvement du sol. La soudaineté de la chose me glace le sang. Toute cette scène est compressée dans une petite seconde. Immobile dans ma tente, j'écoute. Plus rien ne bougera de toute la nuit, à l'exception de l'exploratrice qui ne retrouvera pas le sommeil.

Au petit matin, je découvre un arbre centenaire tombé à cent mètres de ma tente.

La mort rôde

Le terrain sur lequel j'évolue devient plus raide, facilitant la chute de ces vieux géants. Un certain nombre sont entassés dans les combes humides, et il me devient très difficile de les enjamber. Soudain un son que je connais trop bien se fait entendre à cinq cents mètres environ. Sa « soudaineté » m'impressionne encore plus. Ce n'est pas comme s'il y avait un craquement et que, gentiment, l'arbre se détachait de la terre et se couchait. Non, il y a juste une chute et elle est instantanée comme un couperet. Je remarque que mes jambes tremblent. Je dois m'arrêter et faire face à cette peur. Depuis hier soir, je réalise que je joue à la roulette russe, qu'un de ces monstres peut me tomber dessus à tout moment et que je ne serai pas capable de prendre mes jambes à mon cou. Depuis le moment où j'ai identifié ma peur, elle me poursuit, jour et nuit. Elle me rend faible mentalement et physiquement, chaque fois que j'en prends conscience. Une façon de la nourrir. Elle devient donc plus forte et moi plus faible. J'ai la sensation qu'on me poursuit et ceci n'a rien à voir avec le tigre, mais bel et bien avec ma propre ombre... Mais ce matin, sans prévenir, j'ai hurlé : Ça suffit !

Je me suis surprise moi-même. Au fond de moi, un changement s'est produit. C'est comme si j'avais effrayé cette « chose » que l'on appelle « peur ». Et le calme est revenu. J'ai compris que la mort rôde et que la vie est ainsi, sauf qu'ici en ce moment, c'est beaucoup plus voyant et impressionnant. Moi qui croyais avoir tout réglé avec elle ! Mais en réalité rien n'est jamais réglé : tout est mouvance, chaque instant a besoin de mon attention... toute mon attention.

J'écris mentalement ce petit message :

« Madame la mort,

Je t'accepte quand tu voudras, mais en attendant va renifler l'arrière-train de quelqu'un d'autre... signé : Ton exploratrice préférée. »

« Ne pas donner à manger à ses peurs... »

1. Radeau gonflable (rappel !).
2. Voir cahier photo, photo n° 17.
3. Voir cahier photo, photo n° 18.
4. Voir cahier photo, photo n° 29.
5. Je me suis référée au site de l'office du tourisme de Tasmanie pour une explication claire.
6. *Platypus*, en anglais.
7. Voir cahier photo, photo n° 09.

Explore toutes les possibilités

Je suis assise en tailleur, je me suis fait un petit thé et j'ai mangé mon incroyable « poritch ». J'ai confectionné moi-même le mélange avec des flocons d'avoine, des fruits secs, du lait de coco et des graines. J'ajoute de l'eau et le cuis pendant une minute, c'est succulent et ça donne plein d'énergie. Je prépare aussi ce que je vais manger en marchant. J'ai des mélanges de fruits secs, de noix de cajou, amandes, morceaux de coco, de gingembre, etc. Nous les avons faits nous-mêmes, avec Vigli, en prenant garde d'acheter des fruits bio et de les déshydrater – enfin, ça c'est surtout elle qui s'en est occupée. Je me rationne depuis mon entrée dans cette vallée, c'est-à-dire que j'ai tout divisé par deux, y compris mon petit déjeuner. Autant dire qu'avec les efforts que je fais, j'ai faim. Ce monstre-là, je le connais bien, alors je n'y pense pas. Après mon expédition de survie de trois mois en 2015 dans les Kimberley, je peux dire que la faim est souvent relative, puis elle finit par être réelle et quand elle l'est, eh bien on comprend beaucoup mieux son corps ! Elle est sournoise, et la plupart du temps, elle joue avec mon esprit, donc encore une fois... il ne faut pas lui prêter attention, cela ne sert à rien. Je sais que mon esprit est plus fort que mon corps. Et que les deux ensemble forment un team parfait. Je sors ma pharmacie pour refaire mes pansements, mes mains sont lacérées de partout. J'ai traversé un mur d'herbes coupantes hier. J'ai soigné mes plaies le soir mais elles ont déjà eu le temps de s'infecter. Ce n'est pas douloureux, ce sont juste des coupures. Mais il faut s'en occuper. Je ne laisse jamais la plus petite égratignure non désinfectée, c'est impératif. Une fois que l'infection est dans le sang, une tout autre histoire commence... Et avoir des plaies sur le corps, eh bien, c'est comme percer de trous un ballon gonflable : les énergies s'échappent

alors que précisément il faut de l'énergie au corps pour réparer...

Ce matin j'ai envie de rester encore un peu au lit. Je rigole, comme si c'était une option possible...

– Non, ça n'en est pas une !

Je dois sortir au plus vite de cette vallée.

Le sol irrégulier est recouvert de mousse verte. Je regarde la fumée de mon thé se promener librement. Je savoure ce moment qui est neutre, je me régénère, mon cœur sourit après toutes ces semaines et mois d'efforts qui n'ont plus grand'chose à voir avec de la marche. Je pense que le mot « exploration » peut convenir.

Au fond de moi, je me sens libre, fille de la terre avant tout ; malgré les épreuves, une lumière chaleureuse et brillante illumine mon intérieur. Cette expédition est si différente des autres. Une sangsue me sort de mes pensées, elle est en train de me grimper sur la jambe. Si les sangsues sont actives, ça veut dire que j'ai du retard.

OK les filles ! je bouge, pas la peine de me saigner à blanc.

Mon sac est sur mon dos, je suis prête. Je me retourne, et silencieusement je remercie l'endroit pour m'avoir gardée en vie, offert de beaux rêves et protégée. Seuls ce lieu et moi savons que j'ai dormi ici : je ne laisse jamais aucune trace de mon passage, tous mes déchets sont emportés avec moi à l'exception du papier toilette que j'enterre.

Je continue sur la crête mais à peine ai-je commencé à me chauffer (il me faut à peu près une heure pour prendre mon rythme) qu'un obstacle de taille se présente : un ravin, coupé dans la montagne comme on aurait tranché un gâteau. Je le longe ; son bord est encombré par les buissons habituels. Je vais devoir descendre jusqu'en bas, traverser et remonter. Je peste : ça va me prendre la journée ! La pente est à pic, et je dois me retenir aux branches. Arrivée à mi-chemin, je me rapproche du bord pour avoir un point de vue. OK, je suis encore loin du bas. Je continue et trente minutes plus tard, je me rapproche à nouveau du bord pour voir où j'en suis car avec cette végétation je ne vois rien. Je constate que j'y suis presque, quand soudain la lèvre du ravin cède sous mon poids, ce qui déclenche une avalanche de terre, cailloux, troncs et c'est la chute.

Quelques minutes plus tard...

Je suis inanimée, étendue au fond d'un ruisseau.

L'eau glacée s'infiltre partout dans mon pantalon Gore-Tex et ma veste... ce qui me fait reprendre connaissance. Je lève la tête et regarde au-dessus de moi, il n'y qu'un petit triangle de lumière tout là-haut, là-haut... *Shit*, mon signal de secours ne partira pas de ce ravin.

Dès cet instant, je sais que je dois me sortir d'ici coûte que coûte. Je ne connais pas encore l'étendue de mes blessures, peu importe, je dois sortir d'ici. Un pas après l'autre, un pas après l'autre... Je ne cesse de me répéter cette phrase à haute voix comme pour éloigner les pensées négatives. Je me relève lentement en faisant un « check » général de mon corps quand une douleur violente me parcourt tout le côté gauche. Et j'ai le bras qui pend bizarrement. Soudain, j'ai des flash-back de l'accident, revois le bord du ravin s'effacer sous mes pieds, ma chute avec tout ce mélange de végétation, de troncs, de terre noire et de cailloux. Tout se déroule au ralenti, mon bras part anormalement sur la gauche et j'entends comme un petit clic dans mon épaule puis plus rien.

Le bord et le fond de l'étroite rivière où je me trouve sont recouverts d'une couche gluante de mousse vert foncé, noirâtre. J'ai du mal à me tenir debout, ça glisse, je suis sonnée mais je ne veux pas enlever mon sac. Puis, je réalise que ce n'est pas possible que je reste une seconde de plus ici. Je repère un passage mais je vais avoir besoin de mes mains pour me sortir d'ici et grimper. Mes pieds ont à peine bougé en direction de la pente que la douleur me transperce tout le côté gauche et me fend le crâne. Elle est si intense que je cligne des yeux, comme pour reprendre mes esprits et pourtant, je ne pense plus, j'agis froidement, comme une guerrière d'un autre temps... Un pas après l'autre, un pas après l'autre... Trente minutes plus tard, j'ai parcouru vingt mètres et devant moi un début de buissons horizontaux se présente. Je reprends mes esprits. Chaque pas est un effort surhumain, je pense que mon épaule est déboîtée. Mon Dieu ! Heureusement que les jambes n'ont pas été touchées. J'ai une chance folle, pensé-je. Cinq minutes de plus dans cette eau glacée dans mon état, je partais en hypothermie et *bye bye*.

Il me faudra plusieurs heures pour atteindre une zone de replat où je peux imaginer planter ma tente. J'ai serré les dents en me hissant hors de cette gorge, mais une chose est sûre, cela m'a paru durer des jours. Je me laisse glisser au sol et enlève mon sac. La douleur me fait hurler ! Hurgggggg... Je respire, me relève et pour la première fois j'arrive à voir où la mobilité fait mal. C'est définitivement l'épaule et seulement l'épaule ! Ça aurait pu être bien pire, *Merci Merci*.

Je décide de monter mon camp pendant que mes muscles sont chauds. Après on ne sait jamais, je n'en serai peut-être plus capable. Je fabrique une écharpe pour mon bras à l'aide du foulard que j'ai toujours autour du cou pour empêcher les sangsues de me glisser dans le dos. Je remarque rapidement qu'avec un seul bras rien n'est facile. Je me sers de mes dents et monte ma tente comme je le peux. Je m'assieds et enfin, je respire...

Je fouille dans ma trousse à pharmacie. J'ai un antidouleur super puissant pour ce genre de situation. Je mets la main dessus. Mon Dieu, tout me prend une énergie de fou !

J'ouvre la boîte et sors la notice du médicament que je garde précieusement. Je lis et relis, et n'en crois pas mes yeux. Il y est écrit : « Il est possible que la prise de ce médicament déclenche des épisodes psychotiques voire schizophréniques loin de la réalité, donc ne pas conduire. »

Je rigole toute seule. De désespoir certainement. J'imagine que ce qui me manque en ce moment est de vivre un épisode schizophrénique et de perdre le sens de la réalité ! Non mais ! Ça m'énerve. Je finis par prendre un Dafalgan de un gramme. Puis je m'installe confortablement contre mon sac à dos et allume mon téléphone satellite. Il lui faut plus de quinze minutes pour trouver un satellite. Il faut toujours remettre les choses dans le contexte, je suis réellement au bout du monde. Au-dessus de moi trônent toujours les géants avec leur canopée. J'imagine que cela non plus n'aide pas.

– Allô Vigli ?

– Sarah ! Comment tu vas ?

– Vu que tu en parles, pas trop bien, je suis passée en bas dans un ravin, mais rien de grave, j'ai juste une épaule démise... Allô ? Vigli ?

– Ouais je suis là, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Il n'y a pas de panique ni de stress dans sa voix, juste l'émotion de

me savoir blessée au milieu de nulle part. Elle suit mes instructions à la lettre. J'ai imaginé et planifié ce genre de situation comme à chaque expédition. On est prêtes, il ne reste plus qu'à mettre le plan en route, et ça c'est Vigli qui peut s'en charger. Je lui fais complètement confiance.

– Je te rappelle demain matin, pour voir comment je me sens à froid, OK ?

– OK, ça roule, courage, courage, on est là t'inquiète de rien.

J'ai réveillé le tigre

Au petit matin, j'ai du mal à sortir de ma tente, j'ai dormi avec mes habits et chaussures de peur de ne plus pouvoir les remettre. « Dormi » est un bien grand mot, d'ailleurs. La douleur s'est amplifiée et ce matin en plus de cette douleur, bouger m'est très pénible. J'appelle Vigli et lui fais un topo très clair. Ça ne va pas le faire, j'ai du mal à me mouvoir, c'est dû à la chute j' imagine, je dois être tuméfiée sur tout le côté gauche. Je ne sais toujours pas comment je vais mettre mon sac au dos qui doit peser trente ou trente et un kilos maintenant. Pour l'heure, je ne vais pas pouvoir sortir de cette vallée via le bras d'eau prévu en payant avec un seul bras, ce qui veut dire que je devrai marcher. Moins rapide qu'en packraft, je vais doubler mon temps de déplacement et vais avoir besoin de plus de nourriture... Ce n'est pas une option possible. Et l'hélicoptère ne peut atterrir nulle part, il y a trop de végétation. Par contre, j'ai repéré une montagne, et selon mes cartes, elle aurait un sommet rocheux dépourvu de végétation. Un pilote expérimenté pourrait y atterrir, j' imagine.

– Vigli, contacte le gars de Strahan, le nom est dans le dossier « *Emergency*¹ » et demande-lui s'il peut me prendre demain à 17 heures au sommet de cette montagne. Je t'envoie les coordonnées GPS.

– OK ça marche.

– Réponds-moi par message, il faut économiser les batteries. Je ne peux pas les recharger avec mon panneau solaire à cause de la canopée qui bloque la lumière. Mais tu peux suivre le tracker et me

répondre via le système SMS de mon InReach².

Un drame arrive souvent parce que des détails n'ont pas été pris en compte. Je dois aussi inclure dans ma décision le fait que la météo des jours précédents a été plus ou moins clémente, ce qui veut dire que le temps va tourner et qu'à ce moment-là, aucun hélicoptère ne pourra se poser.

Je mets tout dans mon sac et plie ma tente. Il me faudra trois heures avec un seul bras pour défaire mon camp. Je m'assieds par terre et enfile mon sac tant bien que mal, puis me balance en avant pour finir à quatre pattes, et me relève en poussant un cri. Je suis en position verticale avec mon sac, j'immobilise mon bras. J'ai des sueurs froides et des vertiges.

Six heures plus tard, j'ai parcouru un kilomètre et demi. J'envoie un message à Vigli : « Annule le rendez-vous à 17 : 00 et reporte-le à demain même heure. »

J'ai perdu l'équilibre en m'emmêlant les pieds dans un de ces buissons à veines rouges et j'ai instinctivement utilisé mes deux bras pour me rattraper. Ce qui m'a fait hurler et tomber. Depuis ce moment, mon épaule enfle et la douleur s'est amplifiée. Je décide de bloquer mon bras sous mes vêtements, mais mon état n'est pas folichon, j'avance un pas après l'autre, le terrain devient de plus en plus dense, alors je me concentre sur chaque pas pour oublier les pics de douleur qui me font mal jusqu'aux nerfs des dents. Je me retrouve encerclée de végétation, comme une souris, sans repère visuel. En temps normal, je donnerais un petit coup de machette pour m'en sortir, mais là je ne peux pas. Tout mon corps penche à droite, le sac ne repose pas comme à son habitude sur mon dos et je n'utilise que la force de mon côté droit. Les choses se compliquent lorsque des jeunes arbres commencent à m'encercler, je dois faire passer mon épaule sans qu'elle touche ; ce qui n'est pas toujours le cas et je m'écroule alors de douleur. Je resterai là pour la nuit.

J'appelle Vigli qui est très inquiète.

J'apprendrai plus tard que Vigli, son conjoint, et Fanny, un autre membre important de l'équipe, se sont relayés pour assurer une permanence de jour comme de nuit ; ils ne dormiront pas.

– J’ai suivi le tracker, tu as fait cinq cents mètres en trois heures ?
Ça va ? demande Vigli.

– ... Tu as changé le rendez-vous ?

– Tout est OK ! On se penche sur un plan B au cas où ?

– C’est bon, on reste comme ça.

Le lendemain, je me bats comme une brave ; je serre les dents, je compte mes pas pour aider mon mental, mais la végétation est étouffante. Dans ce contexte, chaque pas est une victoire.

Il est 14 heures lorsque je me retrouve au milieu de petits arbres « tea tree ». Ils atteignent les deux mètres de hauteur, mais les troncs font trois centimètres de diamètre et ils ont grandi les uns contre les autres. Je dois pousser avec mon épaule valide et avancer d’un pas avant que les arbres se referment sur moi, comme de vrais élastiques. Mon épaule souffre à chaque mouvement mais je ne peux pas faire autrement. Je murmure en boucle : « Un pas après l’autre Sarah, un pas après l’autre. » Je suis dans une sorte de transe lorsque soudain les troncs sur mon passage sont de plus gros diamètre au point que j’ai du mal à les écarter et, l’espace d’une seconde, les voilà qui se referment violemment sur moi. Je suis comme emprisonnée, et à bout de forces. Je respire lourdement, reprends mon souffle, et essaie de pousser les troncs devant moi, mais je n’y arrive pas vraiment, je suis épuisée. Je réalise que je suis bloquée. Rien que l’idée de devoir faire demi-tour, même pour cent mètres, me fait monter les larmes aux yeux.

Soudain une rage inimaginable me saisit et je hurle de toutes mes forces :

« I WILL NEVER GIVE UP ! »

« Je n’abandonnerai jamais ! »

Je rugis comme un tigre, un cri sorti des profondeurs de mon âme. De mes deux épaules, comme un animal pris au piège, je pousse, pousse, pousse, gagne du terrain. Et comme par miracle, je sors de cet enfer projetée dans le vide ! Il y a là une petite clairière. Je m’écroule au sol dans une douleur devenue insupportable, je suis à peine consciente.

Lorsque je reprends mes esprits, je frissonne de tout mon corps. Je lève les yeux et je vois la montagne et son sommet minéral comme sur ma carte. Elle n’est plus qu’à un kilomètre et demi. Je dois encore

faire cette montée à pic, je ne vais jamais y arriver pour 17 heures. Je décide d'avertir le pilote moi-même pour qu'on soit, lui et moi, précis dans nos échanges.

Un atterrissage qui en dit long

Grâce à ce beau ciel dégagé, je réussis à joindre du premier coup Blake, le pilote d'hélicoptère, avec mon téléphone satellite. Je l'informe de mon retard et lui demande de reporter le rendez-vous au lendemain midi. Malheureusement, il ne pourra pas être là car il sera à un grand festival de *country music*. Je lui assure que je ne vais pas être là-haut à 17 heures, que ce n'est malheureusement pas possible dans ces conditions.

- Tu es où maintenant ?
- Eh bien, je suis dans une clairière au pied de la montagne
- Tu sais, il ne me faut pas grand-chose pour atterrir !
- Combien ? Combien de mètres il te faut ?
- Vingt-cinq mètres sur vingt-cinq mètres, pas plus.
- OK, je te rappelle dans quinze minutes, OK ? Attends mon appel.
- OK OK, on va trouver une solution, ne t'inquiète pas.

Je commence à marcher et à calculer : longueur 25 mètres, largeur 22 enjambées, 22 mètres ! Mince.

- Hello Blake ?
- Sarah, comment ça va là-haut ?
- Eh bien vingt-cinq mètres de long et à peu près vingt-cinq mètres pour la largeur.
- T'inquiète, je suis « *on location* » à 16 heures, ça te va ?
- Génial, OK !
- Je t'envoie mon point GPS exact.

Je raccroche, je n'y crois pas ! C'est fini, c'est vraiment fini ? J'envoie un message à Vigli pour lui annoncer la bonne nouvelle. Je termine par : « Prochain message quand on aura atterri à Strahan. »

Je ne veux pas trop me réjouir au cas où Blake aurait un problème

pour atterrir. En attendant, je vais déposer ma bâche au milieu de l'accès pour que le pilote me repère plus facilement. Dans les fourrés je perçois la mélodie de mon oiseau protecteur. Je souris et le remercie.

À 16 heures pile, j'entends ce vrombissement que je connais bien. Je suis au centre de la clairière, j'attends de voir s'il m'a repérée puis je retire la bâche et me réfugie sous un arbre. Je pensais qu'il allait faire un tour de reconnaissance avant d'atterrir, vu les grands arbres qui encerclent cette petite ouverture. Je ne le lâche pas des yeux, mais il vient se poser tout doucement du premier coup et au centimètre près. J'ai rarement vu un pilote aussi doué, les pales sont à trente centimètres du fourré devant, et derrière, le rotor est à un mètre des premiers arbres. Il me fait signe par la fenêtre avec un grand sourire. Il attend que le moteur s'éteigne et que les pales soient à l'arrêt. Je suis tout émue, je passe ma main sur mes yeux embrumés, *Merci Merci*.

Je le rejoins.

– Hey Blake !

– Sarah ! Alors, contente de me voir ?

– Oui, oui, très contente...

– Est-ce que je peux porter ton sac à l'arrière ?

– Eh bien, très volontiers, dis-je en riant. Merci.

– Mon Dieu, il y a quoi là-dedans ?

– ...

Un petit briefing sécurité avant de prendre de la hauteur et nous voilà partis. Il me montre la région, on fait un petit tour sur la rivière que j'ai suivie. D'ici, c'est si beau, si simple, les lignes sont parfaites. Je pense que j'ai droit au pilote le plus charmant de Tasmanie, chose que je confirmerai des mois plus tard, lorsque nos destins se croiseront à nouveau, mais pas dans les mêmes conditions. Nous papotons jusqu'à l'arrivée à Strahan. Je m'acquitte de cette course avec une grande satisfaction. Je marche encore quatre cents mètres jusqu'au bureau du tourisme. La femme derrière le comptoir me dit :

– Mon Dieu, fais-moi le plaisir de poser ce sac par terre.

– Si je le pose, je ne pourrai plus le reprendre.

– OK, t'inquiète.

C'est comme cela que j'ai rencontré Rosie.

– Toi, il faut t’asseoir, tu vas nous tomber dans les pommes.
– Vous avez un jus à boire ? Avec du sucre ?
– Tiens ! Un jus de pomme de Tasmanie, ça va te remonter.
– Merci, trop sympa. Il y a un hôpital ? Un médecin ici ?
– Ma pauvre, il faut traverser le pays pour aller à l’hôpital, au nord ; on n’a pas de médecin non plus, et comme c’est un week-end férié, l’infirmière est partie.

Je commence à lui raconter mon histoire, qu’elle ponctue de *My God* à toutes mes fins de phrase. Elle s’occupera de moi comme si j’étais sa fille, me conduira avec sa voiture à un hôtel, et reviendra plus tard me donner des médicaments, que son mari prenait lorsqu’il s’est fait opérer, il y a quelques années, on ne sait pas combien exactement... Je prends ces comprimés et me réveille le lendemain matin avec une douce sensation de flotter sans aucune douleur, moi qui ne prends que rarement des médicaments. Rosie me rend visite, me sort du lit et m’emmène boire un café. Après le café, elle m’annonce que je vais être bloquée ici pour trois jours minimum. Il n’y a pas de transport public durant les jours fériés.

Je sortirai finalement trois jours plus tard avec une de ses amies qui prétend devoir faire du shopping pour se rendre à Burnie, une petite ville sur la côte nord. Je tiens à remercier ces femmes qui pendant ces trois jours se sont occupées de moi. Rosie, à court de médicaments, a fait du porte-à-porte dans ce petit village pour en trouver. Je ne suis pas restée une minute sans antidouleur.

Hôpital...

Je me présente aux urgences de Burnie. Six jours après ma chute, je me retrouve donc devant un médecin. Salutations d’usage, puis il me demande :

– Vous pensez que c’est cassé, madame Marquis ?
– Non, je ne crois pas, mais démis, oui.
– OK, on va voir. Mais ça m’étonnerait aussi que ce soit cassé, vous n’auriez pas pu marcher avec une fracture de l’épaule et un sac de trente kilos sur le dos. Je vous envoie en radio.

Mon nom est appelé des heures plus tard et je retrouve le médecin.

– Alors madaaaaaame Maaarquiseee, on veut faire la brave ?

– Quoi ?

– Je n’ai aucune idée de la façon dont vous avez pu supporter la douleur, la tête de l’humérus est cassée en deux, regardez !

– J’ai fait ce que j’avais à faire.

– Je vois ça, maintenant je vais vous donner des antidouleurs et bloquer ce bras. Il va falloir vous reposer, on se voit la semaine prochaine.

– Le plan, c’est quoi ?

– Six semaines d’immobilisation.

– Non, Non, Non, Non.

– Si, si, si, si. Même pour vous !

Zap, Zap, Zap

L’idée est que mon os va reprendre tout seul sa position initiale. À la condition que je ne bouge pas. Je loue alors une chambre dans un vieux motel au bord de la mer, près d’un café. J’y passerai sept jours à regarder la TV sans bouger. Je suis impressionnée de découvrir qu’il y a des gens qui se marient sans se connaître, que le matin, il n’y a que des dessins animés pour les enfants et que les séries racontent toutes la même chose. C’est bien pour cette raison que je n’ai jamais eu de téléviseur.

Sept jours plus tard, je ressors de l’hôpital avec une nouvelle promesse du médecin. Mon comportement exemplaire a bien profité à mon os, et si dans une semaine la calcification se passe toujours aussi bien, je peux repartir marcher avec une attelle. Mais pas dans les mêmes conditions qu’avant, je vais devoir m’adapter...

Place au plan B

J’appelle mon team ravi de ces bonnes nouvelles, et nous commençons à mettre en place un plan B, parce qu’il est exclu que je

ne finisse pas cette expédition : il ne me reste que trois semaines de marche. Vous ne pensiez quand même pas que j'allais abandonner ?

Sept jours plus tard, comme prévu, mon os s'est calcifié et mon médecin me donne le feu vert, en précisant qu'il peut y avoir des séquelles et qu'il veut me revoir à la fin de mon expédition.

Je rentre à l'hôtel, contemple la poussette qui se trouve au milieu de la chambre et lui annonce notre départ imminent.

Durant ce temps d'arrêt forcé, j'ai trouvé un magasin de vélos où j'ai commandé en express une poussette de course tout-terrain de la marque Thule que j'ai équipée. J'ai aussi adapté mon tracé qui va maintenant me faire passer par des pistes forestières accessibles avec ma poussette. Je vais finir tant bien que mal cette expédition en poussant d'une main cette poussette qui est conçue à la base pour faire du jogging avec un enfant.

Un nouveau départ

Je prends un bus qui nous dépose, moi et ma poussette, dans le village de Tullah, qui est à trente kilomètres de mon point de chute. Je dors ce soir-là dans un vieux pub, avant de prendre le départ comme d'habitude très tôt le matin. Je vais crapahuter par monts et par vaux en trouvant les meilleures options, les pistes loin des yeux. Mes jambes avancent, elles sont heureuses de marcher, moi aussi. Je me régale après deux semaines passées dans ma chambre d'hôtel. Je mange les kilomètres, rencontre quelques pêcheurs ici et là, traverse tous les barrages de l'Ouest et finis par arriver à Corinna, au cœur de la forêt de Tarkine, sous une pluie battante. La pluie, c'est vraiment l'élément le plus constant de mes trois mois d'expédition. Je suis fatiguée. Je pousse cette poussette d'une seule main, donc tout mon corps est tordu et cette position commence à laisser des traces. Je prends une douche chaude à Corinna, pour mon plus grand bonheur, et mange, à ma faim, des mets qui me changent de mes sarrasin, pâtes, beans ou quinoa. Je reprends la marche deux jours plus tard, après avoir récupéré mon sac de ravitaillement. J'ai pu aussi changer de chaussures et de vêtements. J'avais également besoin d'essence pour mon réchaud, de nourriture et de batterie de rechange, vu que mon

panneau solaire ne me sert à rien, il n'y a pas de soleil. J'avais anticipé toutes ces probabilités. Une longue traversée m'attend avec des dénivelés conséquents, mais à vrai dire rien ne sera plus jamais aussi difficile que ce que j'ai fait. Même si mon épaule me fait mal. Je vis avec un seul bras, et c'est faisable mais tout prend une énergie folle et un temps supplémentaire. Il ne faudrait pas que je sois dans l'obligation de traverser un plan d'eau à la nage, c'est tout. Le reste est possible.

Les jours avancent, moi aussi, la pluie me rend la vie dure. Cinq jours avant l'arrivée finale, j'ai rendez-vous avec un journaliste du magazine *L'Équipe* qui a fait le déplacement pour marcher avec moi. Nous avons un rendez-vous précis, il n'y est pas. Je continue, et m'installe pour la nuit dans une forêt au bord d'une route pour qu'il me trouve plus facilement. Il arrivera avant la tombée de la nuit, désolé et confus, avec des heures d'avion et de voiture dans les dents. Il ne pouvait pas prévoir que Nigel, la personne du coin qui le conduisait, ne pouvait pas comprendre les panneaux indicatifs ni les SMS qu'il lui avait envoyés... L'homme ne savait simplement pas lire.

Nous passons quatre jours ensemble à marcher en longeant le relief de la côte. Nous voyons des pingouins et des kangourous ; une tempête nous fait plier bagage au milieu de la nuit... J'en rigole, enfin un peu d'action, car depuis qu'il est là, le ciel n'a pas lâché une goutte de pluie. Le journaliste assure comme un brave, même si ce n'est pas du tout son milieu. Quatre jours plus tard, je le laisse au croisement d'une route, un peu inquiète de savoir comment il va rejoindre la civilisation, mais persuadée qu'un jour il mettra des chaussures de marche et s'en ira... Il n'a pas subi l'expérience, il l'a vécue à bras ouverts, sachant qu'il était loin de sa zone de confort ! *Well done!*

La veille de l'arrivée

Je suis dans ma tente, la nuit tombe et j'écris ces mots dans mon bloc-notes :

« Combien de fois ai-je ouvert ma tente le matin en espérant découvrir autre chose que de la pluie ! Mais c'était rarement le cas. Le fondement

d'une expédition est qu'on est prête à souffrir, à être détrempée, affamée, déconfite, étonnée, pas d'accord... Mais ce qui m'attendait au fin fond des forêts primaires de Tasmanie a dépassé tout cela.

J'ai rencontré la peur de ne pas me réveiller le matin, écrasée sous l'un de ces arbres géants qui ne cessaient de tomber de vieillesse. Sans fuite possible, je devais me faire une raison, je faisais désormais partie de l'écosystème, voilà tout ! Chaque fois que l'un d'eux tombait, le sol tremblait sous mes pieds et nourrissait ma peur. Dans ces moments précis, mon esprit a dépassé tout ce qu'il connaissait et j'ai alors commencé à respirer un air différent...

“Il faut que tu apprennes, ma petite”, me chuchotaient les arbres.

J'allais alors créer mon chemin avec ma propre lumière et ma sueur froide. »

Arrivée sur la côte nord, « Stony Point »

LE 13 AVRIL 2018, TROIS MOIS PLUS TARD

C'est le début de l'après-midi, je progresse dans une forêt de grands arbres magnifiques qui crée comme une voûte, traversée par une piste. J'évite quelques campeurs et me dirige vers la mer, mon point d'arrivée. Une rampe pour petit bateau se trouve à côté d'un ponton en bois, je ralentis et déguste mes derniers pas. Devant moi, la mer est un miroir gris-bleu très pâle, le ciel est si bas qu'il porte les mêmes couleurs, des rochers ronds bordent la côte. Des bruits de pêcheurs qui rentrent se font entendre, ils commencent à débarquer des caisses de poissons devant moi comme si j'étais invisible. Ils ne peuvent, bien sûr, deviner la joie qui me paralyse. Le regard accroché au large, dans mon silence intérieur, je réalise que c'est fini, je réalise que j'ai survécu mentalement, physiquement aux plus dures épreuves jamais rencontrées... J'ai une aile un peu endommagée, il est vrai, mais je suis en Vie.

Merci Merci

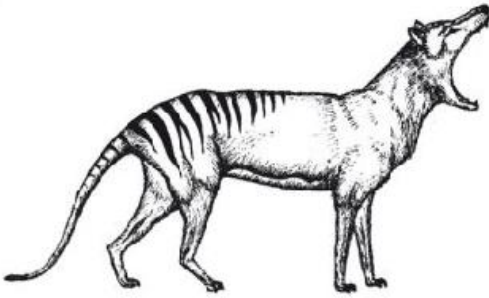
Un pas après l'autre,

tout est possible.

Et

rappelez-vous :

« Vous êtes le Tigre dans votre jungle. »



1. Urgence.

2. InReach : c'est mon tracker qui est muni d'une possibilité d'envoyer des SMS.

Les jours suivants...

Je me rends à l'hôpital, comme prévu, quelques jours après mon arrivée. Mon médecin constate que l'hématome bleu-noir sur mon flanc gauche n'est pas résorbé, mais qu'il commence à changer de couleur. Mon épaule, par contre, s'est recassée, et l'os flotte de nouveau... Toute activité physique m'est alors interdite pour six semaines. Je pars donc au chaud au bord de la mer dans le Queensland, en Australie.

En quelques jours seulement, je change de vie, fais ce qui me plaît, saute dans la mer, souris aux mouettes, bois des jus frais tôt le matin et sirote des cafés en regardant les passants. Toutes ces petites choses que l'on croit normales mais qui ne le sont pas. En apparence je revis, mais mon corps subit le contrecoup des épreuves et m'inflige des crampes qui m'empêcheront de dormir pendant des semaines (après chaque expédition cela arrive). Bref, j'ai l'impression d'avoir cent ans. Je le sais, ce n'est que le début de la récupération qui durera aussi longtemps que l'expédition. Je chouchoute mon corps avec des massages journaliers, une nourriture vivante et de la joie de vivre. Sans jamais oublier de le remercier, sans me plaindre ni lui faire des remontrances, mais juste en l'aimant comme il est.

Et si on avait tout faux ?

Le vent est doux, il fait 25 degrés, les perroquets loriquets s'amuse dans les arbres... Les cheveux au vent, je regarde la mer bleue, assise sur un banc sous un manguier. Mon bras est toujours immobilisé.

En contemplant toute cette eau, j'ai une pensée pour les ruisseaux et les rivières de l'ouest de la Tasmanie dont les flots sont emprisonnés dans des barrages, qui provoquent des désastres écologiques en inondant des terres qui sont faites pour être terre et non mer. Ces digues emprisonnent l'eau, l'empêchant de rejoindre la mer où, un jour, elle a l'espoir d'entendre le chant des baleines.

Les fameux géants centenaires me viennent à l'esprit. Beaucoup d'entre eux sont vulgairement abattus pour laisser place à des plantations¹... Le bois produit sera ensuite transformé en copeaux puis vendu, très bon marché, en Asie. Est-ce que tout cela en vaut vraiment la peine ? Est-ce qu'attenter au poumon de notre planète et détruire notre écosystème est une bonne idée ? « C'est pour garder des jobs », disent-ils... C'est complètement faux. Instaurer des mesures pour préserver cet environnement créerait de nouvelles opportunités et dynamiques. Les rivières s'ennuient ; elles ne voient plus de poissons ni d'insectes... La vie s'est réduite progressivement, parce que la nature est ainsi faite, elle est composée d'une fragile structure où chaque espèce nourrit une autre espèce et si la chaîne s'interrompt, l'ensemble meurt petit à petit. Pourquoi diable laissons-nous une telle chose arriver ?

1. Voir cahier photo, photo no 35.

Lettre à l'intention de mes lecteurs

DEVENEZ « AVENTURIER(ÈRE) » DANS VOTRE QUOTIDIEN

Notre zone de confort est très subjective. Pour ma part, je vis la plupart du temps en dehors d'elle, mon esprit est ouvert et prêt à toutes les nouvelles situations. Un exercice de sortie de ma zone de confort, pour moi, serait d'aller à un concert de rock, ce que je n'ai plus fait depuis des années. C'est une autre jungle...

Comment vous entraîner à l'aventure ?

Il est bien de faire quelques petits pas hors de sa zone de confort chaque jour, aussi petits et insignifiants soient-ils.

Si par exemple vous prenez votre café dans le même endroit tous les jours, eh bien changez de café ou au moins de table, ou asseyez-vous avec des gens que vous ne connaissez pas. Ou parlez à votre voisin dans les transports publics. En deux mots, faites-vous peur ! C'est super fun, un peu comme fêter Halloween tous les jours sauf que vous n'êtes pas masqué... Au début, vous allez avoir une appréhension, puis vous vous souviendrez de ces mots : « Il ne sert à rien de baigner dans son "jus", de devenir un expert et de maîtriser chaque pas. » L'aventure est un état d'esprit... Amusez-vous bien !

Votre exploratrice

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier Loyse Pahud qui a corrigé les premières épreuves de ce texte avec respect et rigueur. Ma maman a été ma première lectrice et m'a guidée dès le premier chapitre avec ses commentaires judicieux, et ceci à n'importe quelle heure. Puis Huguette Maure, ma directrice littéraire, m'a apporté sa bienveillante vigilance tout au long de l'écriture de ce livre. Toute l'équipe au complet des éditions Michel Lafon a mis d'une manière ou d'une autre la main à la pâte pour que cet ouvrage prenne vie.

Un tout grand merci à Elsa Lafon qui au fil des années a su créer un climat de confiance et qui a eu la délicatesse de me laisser libre dans l'approche et la conception de cet ouvrage. Cette confiance a été un ingrédient important dans cette aventure.

J'aimerais aussi remercier le directeur artistique qui a réalisé la magnifique couverture de ce livre, Mathieu Thauvin.

Je tiens à remercier du fond du cœur les personnes qui ont fait en sorte que cette expédition soit possible. Je pense à l'incroyable hasard qui a été le mien lorsque j'ai rencontré il y a des années le fondateur de Debiopharm, le D^r Rolland-Yves Mauvernay, et son fils Thierry. C'est avec leur énergie de tous les possibles qu'ils ont une fois encore joint leurs forces à mes pas pour cette expédition « *The edge of the world* ».

TISSOT-Swiss Watches a fidèlement marché à mes côtés avec l'idée de comprendre et de supporter l'exploration dans sa forme la plus pure. Je tiens à témoigner mon respect à M. François Thiébaud pour l'engagement qu'il a pris de soutenir une femme et un projet aussi ambitieux.

C'est un grand bonheur que de faire partie de la famille des Explorateurs dans la prestigieuse institution *National Geographic*. Ils ont été impliqués dès le début. Je tiens à remercier chaleureusement les gens qui ont travaillé sur cette expédition. Ainsi que Krystle Wright, ambassadeur Canon et photographe chez *National Geographic*.

J'aimerais aussi remercier les scientifiques qui ont participé au projet de collecte de datas au CSIRO.

Sans compter la précieuse participation de : Falke, Icebreaker, Goal Zero, La Sportiva, The North Face, Inreach.

Et les gens de Tasmanie qui ont rendu possible cette expédition : Jessie, David, Jude, Blake.

Un grand merci également à Luke Frost, qui a réalisé les illustrations du livre.

Merci pour finir à mon team, qui a assuré depuis la Suisse la bonne marche de l'expédition, et notamment Sandrine Viglino et Fanny Tribalat.

Je tiens aussi à vous remercier, vous qui tenez ce livre entre vos mains, ainsi que tous ceux et celles qui me suivent depuis tant d'années.

Merci Merci...



03. Achat de ma nourriture en vrac dans un magasin bio.



04. Vigi porte fièrement sa déshydratase.



05. La hantise de Vigi: oublier quelque chose!



06. Nos pauses café à Hobart.



07. Planification avec Jessie.



08. Je cuisine de bonnes choses (avant le départ).



09. Des notes «motivation» dans ma nourriture.



10. Enfin prête, le 5 janvier 2018, je pars de Cockle Creek, le point le plus au sud de la Tasmanie.



11. Ma première rencontre avec *Richea pandanifolia*.



12. La côte est spectaculaire et sauvage.



13. L'ascension de cette montagne me donne une idée des difficultés à venir.



14. La magie de l'eau douce qui se jette dans la mer m'impressionnera toujours.



© Myrtille Wright

15. La découverte et la dégustation de cette baie que l'on appelle «snowberry» m'amusent.



© Myrtille Wright

16. Sa consistance s'apparente à du sageux avec un goût amer.



© Myrtila Vogt

17. La saison des baies dans cette région alpine has son plein ici.



© Myrtila Vogt

18. La belle et inoubliable Dianella tasmanica.



19. Des étendues d'eau au milieu de nulle part à traverser, mais sans vo.



20. Le réconfort de fin de journée, mon thé.



© Kjetil Mørk



© Kjetil Mørk

21. J'ai utilisé mon packraft pour traverser des plans d'eau.



22. Ce qui se trouve au fond de cette eau noire restera un mystère: la forêt est sauvage et intouchée.



© Roberto Wagner

23. J'apprécie la vitesse, qui me manque tant dans cette végétation infernale.



24. Deux ou trois captures d'air avec cette toile de parachute suffisent pour gonfler mon embarcation.



25. J'ai une peur bleue qu'un de ces géants me tombe dessus durant mon sommeil.



25. Tigres de Tasmanie en captivité, 1912.



27. Camp près de la rivière; le soleil arrive enfin.



28. La cabane que j'ai retrouvée, où le dernier tigre a été capturé.



29. Je descends entre les deux tours garciennes et retrouve des *Fichus pardusifolia*.



30. Je me fraie un passage à la machette à travers les coupantes *cliff grass*.



31. La douleur est difficilement supportable.



32. L'hélicoptère va arriver. J'attends...



33. Diagnostic : une épaule cassée.



34. Un pas après l'autre et avec beaucoup de persévérance, je franchis la ligne d'arrivée trois mois plus tard.



35. La forêt primaire a été dévastée pour laisser place à des plantations.



36. Ce désastre écologique persiste encore aujourd'hui.



37. L'eau est partout.

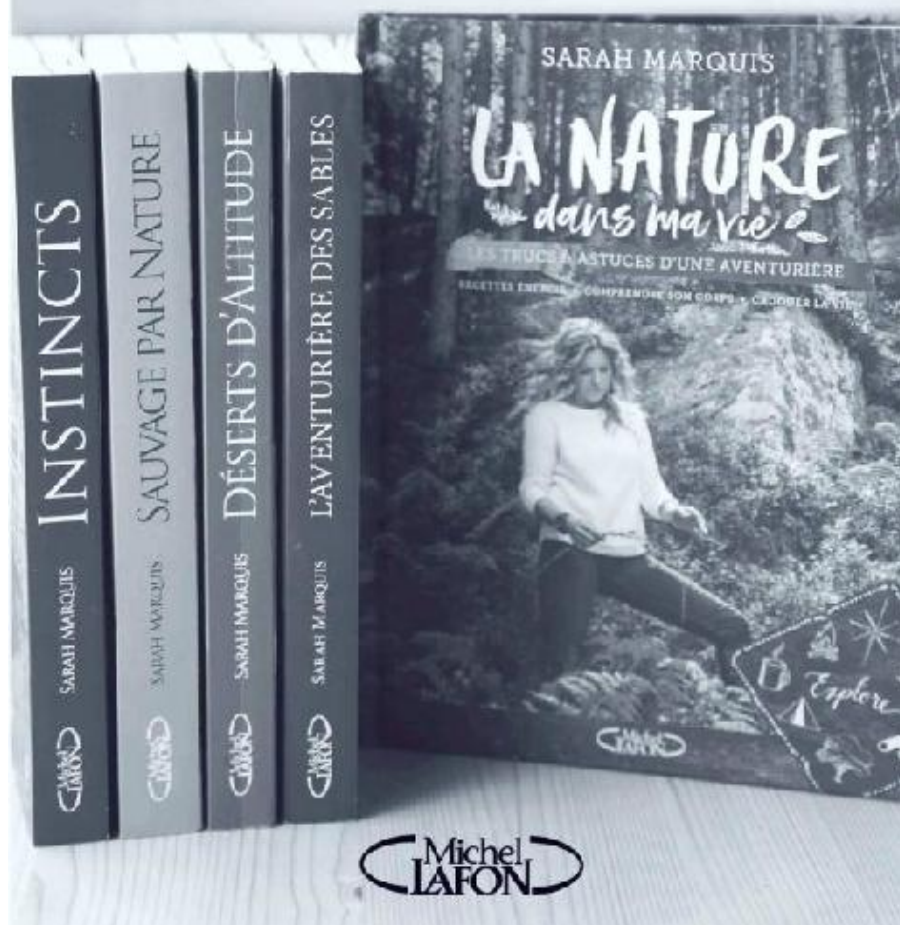


38. La balance naturelle des choses ne tient qu'à un fil.



39. Les barrages rendent impossible toute biodiversité.

RETROUVEZ
LES PRÉCÉDENTS OUVRAGES
DE SARAH MARQUIS



Michel
LAFON

**Suivez les nombreuses expéditions
de Sarah Marquis
sur www.sarahmarquis.ch
e-mail : sarah.marquis@sarahmarquis.ch
Twitter: @sarah_marquis
Instagram: @explorer_sarahmarquis**

DU MÊME AUTEUR

L'Extraordinaire Destin de D'Joe
Le chien australien de l'aventurière Sarah Marquis
Éditions Eucalype, 2009

Sauvage par nature
De Sibérie en Australie, 3 ans de marche extrême en solitaire
Éditions Michel Lafon, 2014

Déserts d'altitude
Du Chili au Machu Picchu, 8 mois à pied sur la cordillère des Andes
Éditions Michel Lafon, 2015

Instincts
3 mois seule à pied, en survie dans l'ouest sauvage australien
Éditions Michel Lafon, 2016

La Nature dans ma vie
Les trucs et astuces d'une aventurière
Éditions Michel Lafon, 2017

L'Aventurière des sables
14 000 km à pied à travers les déserts australiens
Éditions Michel Lafon, 2018

Photos de couverture : © Krystle Wright

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2019

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 978-2-7499-4015-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.